



# DE L'ESPRIT,

PAR

# HELVÉTIUS.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE P. DUPONT
HÔTEL DES FERMES.

# DE L'ESPRIT,

PAR

# HELVÉTIUS.

NOUVELLE ÉDITION.

. . . . . Undè animi constet natura videndum,
Quâ fiant ratione et quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. *de Rerum naturâ*. Lib. I.

## TOME II.

A PARIS,

CHEZ A. CHASSERIAU, LIBRAIRE,

AU DÉPÔT BIBLIOGRAPHIQUE,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 5.

1822.

# DE L'ESPRIT.

## CHAPITRE VII.

### DE LA SUPÉRIORITÉ D'ESPRIT DES GENS PASSIONNÉS SUR LES GENS SENSÉS.

AVANT le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisait Darius, lui dit : *Je les accepterais si j'étais Alexandre;* qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du

prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre : *Et moi aussi si j'étais Parménion* ? L'un est d'un homme commun et sensé, et l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la première que de la seconde classe. Il est donc évident que, si par de grandes actions le fils de Philippe ne se fût pas déjà attiré le respect des Macédoniens, et ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, et dans le sentiment intérieur que ce héros devait avoir de la supériorité de son courage et de ses lumières, de l'avantage que l'une et l'autre de ces qualités lui donnaient sur des peuples efféminés et mous, tels que les Perses, et dans la connaissance enfin qu'il avait et du caractère des Macédoniens, et de son empire sur leurs esprits, et par conséquent de la facilité avec laquelle il pouvait par ses gestes, ses discours et ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animait lui-même. C'étaient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant avec raison considérer la victoire comme beaucoup

plus assurée qu'elle ne le paraissait à Parménion, devait en conséquence lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venaient de se briser les forces de l'empire ottoman, il sentait la difficulté de son entreprise; il savait bien qu'il attaquait une place que l'Europe chrétienne pouvait continuellement ravitailler : mais en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abîme des eaux, oppose une digue à la mer et aux flottes européennes, arbore ses étendards victorieux sur les brèches de Smyrne et montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes (1).

---

(1) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée et de son artillerie, profitant du moment où l'hiver avait consolidé la surface des eaux, ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland, il savait aussi bien que ses officiers qu'on pouvait facilement s'opposer à sa descente; mais il savait mieux qu'eux qu'une sage témérité confond presque toujours la prévoyance des hommes or-

Lorsque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, selon la marche lente, et dès lors incertaine, de ce qu'on appelle la sagesse, y procéder par des changemens insensibles. Ce grand homme, échauffé de la passion de la vertu, sentait que par des harangues, ou des oracles supposés, il pouvait inspirer à ses concitoyens les sentimens dont lui-même était enflammé; que, profitant du premier instant de ferveur, il pourrait changer la constitution du gouvernement, et faire dans les mœurs de ce peuple une révolution subite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourrait exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentait que les passions sont semblables aux volcans dont l'éruption soudaine change tout à coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourrait détourner qu'en lui creusant un nouveau lit, et par conséquent après des temps et des travaux immenses. C'est ainsi qu'il réussit dans un projet peut-être le

---

dinaires, que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès, et qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

plus hardi qui jamais ait été conçu, et dans l'exécution duquel échouerait tout homme sensé qui, ne devant ce titre de sensé qu'à l'incapacité où il est d'être mu par des passions fortes, ignore toujours l'art de les inspirer.

Ce sont ces passions qui, justes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme, en ont souvent employé que les gens sensés, faute de connaître à cet égard le cœur humain, ont avant le succès toujours regardés comme puérils et ridicules. Tel est celui dont se servit Périclès, lorsque, marchant à l'ennemi, et voulant transformer ses soldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois sombre, et monter sur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillans, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparaît tout à coup à l'armée, et passe rapidement devant elle, en criant au général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel est est le moyen dont se servit Épaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorsqu'il fit enlever de nuit les armes suspendues dans un temple, et persuada à ses soldats que

les dieux protecteurs de Thèbes s'y étaient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel est enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorsque, encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avaient persécuté, il commande à ceux de son parti de l'éçorcher immédiatement après sa mort, et de faire un tambour de sa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils marcheraient contre les catholiques : promesse que le succès justifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus décisifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens sensés, ne peuvent être aperçus que par des hommes passionnés, qui, placés dans les mêmes circonstances que ces héros, eussent été affectés des mêmes sentimens.

Sans le respect dû à la réputation du grand Condé, regarderait-on comme un germe d'émulation pour les soldats, le projet qu'avait formé ce prince de faire enregistrer dans chaque régiment le nom des soldats qui se seraient dis-

tingués par quelques faits ou quelques dits mémorables? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité? Sent-on, comme l'illustre chevalier Folard, le pouvoir des harangues sur les soldats? Tout le monde aperçoit-il également toute la beauté de ce mot de Vendôme, lorsque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchaient en vain de rallier, ce général se jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers: « Laissez faire les soldats; ce n'est point ici, « c'est là (montrant un arbre éloigné de cent « pas) que ces troupes vont et doivent se re-« former. » Il ne laissait, dans ce discours, entrevoir aux soldats aucun doute de leur courage, il réveillait par ce moyen en eux les passions de la honte et de l'honneur qu'ils se flattaient encore de conserver à ses yeux. C'était l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, et de les ramener au combat et à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractère, et qu'en général tous les moyens dont se sont servis les grands hommes pour échauffer les âmes du feu de l'enthousiasme, ne leur aient été inspirés par les passions? Est-

il un homme sensé qui, pour imprimer plus de confiance et de respect aux Macédoniens, eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon; eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Égérie; à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de se dire inspirés par Vesta, Minerve ou Mercure; à Marius, de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure; à Sertorius, de consulter sa biche; et enfin au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglais?

Peu de gens élèvent leurs pensées au-delà des pensées communes; moins de gens encore osent (1) exécuter et dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés voulaient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact et d'une certaine connaissance des passions, ils n'en pourraient jamais faire d'heureuses applications. Ils

---

(1) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matière de gouvernement, où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des peuples, et qu'il n'est question que de sciences, les erreurs même des gens de

sont faits pour suivre les chemins battus ; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractère duquel la paresse domine : il n'est point doué de cette activité d'âme qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événemens futurs. Aussi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné et avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévit la bataille de Salamine, et qui sut, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé qu'éclairé, opinait avec tout le sénat à la destruction de Carthage, pourquoi Scipion s'op-

---

génie méritent l'éloge et la reconnaissance du public; puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ces vers de Martial :

*Si non errasset, fecerat ille minus.*

posait-il seul à la ruine de cette ville? C'est que lui seul regardait Carthage et comme une rivale digne de Rome, et comme une digue qu'on pouvait opposer au torrent des vices et de la corruption prêt à se déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'histoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la seule passion de la gloire nous rend capables, il était par ce moyen parvenu à une espèce de divination. Aussi présageait-il tous les malheurs sous lesquels Rome allait succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevait son trône sur les débris de toutes les monarchies de l'univers; aussi voyait-il naître de toutes parts des Marius et des Sylla; aussi entendait-il déjà publier les funestes tables de proscription, lorsque les Romains n'apercevaient partout que des palmes triomphales, et n'entendaient que les cris de la victoire. Ce peuple était alors comparable à ces matelots qui, voyant la mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles, et rider la face des eaux, se livrent à une joie indiscrète; tandis que le pilote attentif voit s'élever à l'extrémité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le sénat romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connaissance du passé et du présent dévoile celle de l'avenir (1); c'est que, semblables au chêne dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémères qui rampent sous son ombrage, les empires paraissent dans une espèce d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur paresse, qui se croit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les peuples croient les mers constamment enchaînées dans leurs lits, le sage les voit successivement découvrir et submerger de vastes

---

(1) Souvent un petit bien présent suffit pour enivrer une nation, qui, dans son aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé qui, dans ce petit bien présent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice; et ce n'est, le plus souvent, que la sottise qui se moque de l'esprit.

contrées, et le vaisseau sillonner les plaines que naguère sillonnait la charrue. Lorsque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le sage voit leurs cimes orgueilleuses, perpétuellement démolies par les siècles, s'ébouler dans les vallons et les combler de leurs ruines. Mais ce ne sont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainsi que l'univers physique, dans une destruction et une reproduction successive et perpétuelle, peuvent apercevoir les causes éloignées du renversement des états. C'est l'œil d'aigle des passions qui perce dans l'abîme ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle et stupide. Quans le ciel est serein et les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du laboureur attentif qui voit avec effroi des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la terre, se condenser dans les cieux, et les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres et les grêles qui ravageront les moissons.

Qu'on examine chaque passion en particulier, l'on verra que toutes sont toujours très-

éclairées sur l'objet de leurs recherches, qu'elles seules peuvent quelquefois apercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hasard; qu'elles seules, par conséquent, peuvent rétrécir et peut-être un jour détruire entièrement l'empire de ce hasard, dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées et les actions que font concevoir et exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour, sont en général peu estimées, ce n'est pas que ces idées et ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons et d'esprit; mais c'est que les unes et les autres sont indifférentes ou même nuisibles au public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le discours précédent, les titres de vertueuses ou de spirituelles, qu'aux actions et aux idées qui lui sont utiles. Or, l'amour de la gloire est, entre toutes les passions, la seule qui puisse toujours inspirer des actions et des idées de cette espèce. Elle seule enflammait un roi d'Orient, lorsqu'il s'écriait : « Malheur aux souverains qui com« mandent à des peuples esclaves! Hélas! les « douceurs d'une juste louange, dont les dieux « et les héros sont si avides, ne sont pas faites

« pour eux. O peuples! ajoutait-il, assez vils « pour avoir perdu le droit de blâmer publi- « quement vos maîtres, vous avez perdu le « droit de les louer : l'éloge de l'esclavage est « suspect; l'infortuné qui le régit ignore tou- « jours s'il est digne d'estime ou de mépris. « Eh! quel tourment pour une âme noble, que « de vivre livrée au supplice de cette incer- « titude ! »

De pareils sentimens supposent toujours une passion ardente pour la gloire. Cette passion est l'âme des hommes de génie et de talent en tout genre; c'est à ce désir qu'ils doivent l'enthousiasme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la seule occupation digne de l'esprit humain : opinion qui les fait traiter de fous par les gens sensés, mais qui ne les fait jamais considerer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cause de leur folie, aperçoit celle de leurs talens et de leurs succès.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés; et que ce sont les passions fortes qui,

nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer, dans le Chapitre suivant, que ceux-là même qu'on place avec raison au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.

## CHAPITRE VIII.

### ON DEVIENT STUPIDE DÈS QU'ON CESSE D'ÊTRE PASSIONNÉ.

Cette proposition est une conséquence nécessaire de la précédente. En effet, si l'homme épris du désir le plus vif de l'estime, et capable, en ce genre, de la plus forte passion, n'est point à portée de satisfaire ce désir, ce

désir cessera bientot de l'animer, parce qu'il est de la nature de tout désir de s'éteindre, s'il n'est point nourri par l'espérance. Or, la même cause qui éteindra en lui la passion de l'estime, y doit nécessairement étouffer le germe de l'esprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage ou à quelque emploi pareil des hommes aussi passionnés pour l'estime publique que devaient l'être les Turenne, les Condé, les Descartes, les Corneille et les Richelieu : privés par leur position, de tout espoir de gloire, ils seront à l'instant dépourvus de l'esprit nécessaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils seront sans talens pour un emploi qui peut les rendre odieux au public; ils n'auront que du dégoût pour une science dans laquelle l'homme qui s'est le plus profondément instruit, et qui s'est en conséquence couché très-savant et très-respectable à ses propres yeux, peut se réveiller très-ignorant et très-inutile, si le magistrat a cru devoir supprimer ou simplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes seront bientôt incapables de toute espèce d'application.

Voilà pourquoi, dans la gestion d'une place subalterne, les hommes nés pour le grand sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien, qui, sur le trône, fut l'admiration des Romains, avait été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (1). L'aigle qui perce les nues d'un vol audacieux, rase la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. Détruisez dans un homme la passion qui l'anime, vous le privez au même instant de toutes ses lumières. Il semble que la chevelure de Samson soit à cet égard l'emblème des passions : cette chevelure est-elle coupée, Samson n'est plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un second exemple, qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'Orient, qui à beaucoup d'audace et de prudence joignaient nécessairement de grandes lumières ; qu'on se demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'esprit sur le trône ; pourquoi, fort inférieurs en général

(1) Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien, pour n'avoir pas eu soin de faire nettoyer les rues.

aux usurpateurs d'Occident, il n'en est presque aucun, comme le prouve la forme des gouvernemens asiatiques, qu'on puisse mettre au nombre des législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs sujets; mais c'est qu'en prenant la couronne, l'objet de leur désir était rempli; c'est qu'assurés de sa possession par la bassesse, la soumission et l'obéissance d'un peuple esclave, la passion qui les avait portés à l'empire cessait alors de les animer; c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissans pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte et l'établissement des bonnes lois, ils étaient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés qui, n'étant animés d'aucun désir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'Occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont, sur le trône, fait éclater de grands talens; si les Auguste et les Cromwell peuvent être mis au rang des législateurs, c'est qu'ayant à faire à des peuples impatiens du frein, et dont l'âme était plus hardie et plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs

désirs attisait toujours en eux, si j'ose dire, la passion de l'ambition. Élevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvaient impunément s'endormir, ils sentaient qu'il fallait se rendre agréables à des peuples fiers, établir des lois (1) utiles pour le moment, tromper ces peuples, et du moins leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers auxquels ces derniers ont sans cesse été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talens qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'Orient : ils étaient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, et perpétuellement inquiet dans la

(1) Ce qui a mérité à Cromwell cette épitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi !

jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité; et que, si la sienne lui fait désirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constamment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles et agréables, et par de continuels efforts d'esprit, il ne console les hommes de la douleur de le louer. C'est sur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité : cette crainte est-elle anéantie, le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un physicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de physique souvent peu important pour l'humanité, qu'un sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger ses ordonnances et ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme, c'est que la méditation toujours fatigante, est, pour ainsi dire, contraire à notre nature (1); et qu'à l'abri, sur

(1) Quelques philosophes ont, à ce sujet, avancé ce paradoxe, que les esclaves exposés au plus

le trône, et de la punition, et des traits de la satire, un sultan n'a point de motif pour triompher d'une paresse dont la jouissance est si agréable à tous les hommes.

Il paraît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq et quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts et de vertu et de génie. A cet âge, les hommes nés pour le grand ont acquis une certaine quantité de connaissances, sans que leurs passions aient encore presque rien perdu de leur activité. Cet âge passé, les passions s'affaiblissent en nous, et voilà le terme de la croissance de l'esprit; on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles; et quelque supérieurs que soient dans la suite les ouvrages que l'on compose, on ne fait plus qu'appliquer et développer les idées conçues dans le temps de

---

rudes travaux du corps, trouvaient peut-être dans le repos de l'esprit, dont ils jouissaient, une compensation à leurs peines, et que ce repos de l'esprit rendait souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maître.

l'effervescence des passions, et dont on n'avait point encore fait usage.

Au reste, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affaiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet, lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y sacrifie ses goûts qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvaient que dans le tumulte des camps et parmi les champs de victoire échapper aux filets de la volupté : c'est pourquoi le grand Condé ne maîtrisait son humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il était du plus grand sang-froid : c'est pourquoi, si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphait de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudissemens et l'admiration des spectateurs le dédommageaient de la peine qu'il prenait pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes et de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire ; et

les hommes illustres ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presqu'en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil et l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence et de la modération. Une petite gloire en effet n'est jamais désirée que par une petite âme. Si les gens si attentifs dans la manière de s'habiller, de se présenter et de parler dans les compagnies, sont en général incapables de grandes choses, c'est non-seulement parce qu'ils perdent à l'acquisition d'une infinité de petits talens et de petites perfections, un temps qu'ils pourraient employer à la découverte de grandes idées et à la culture de grands talens; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire suppose en eux des désirs trop faibles et trop modérés. Aussi les grands hommes sont-ils presque tous incapables des petits soins et des petites attentions nécessaires pour s'attirer de la considération; ils dédaignent de pareils moyens. « Méfiez-vous, disait Sylla en parlant « de César, de ce jeune homme qui marche « si immodestement dans les rues: je vois en « lui plusieurs Marius. »

J'ai fait, je crois, suffisamment sentir que l'absence totale des passions, si elle pouvait exister, produirait en nous le parfait abrutissement, et qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on est moins passionné (1). Les passions sont en effet le feu céleste qui vivifie le monde moral : c'est aux passions que les sciences et les arts doivent leurs découvertes, et l'âme son élévation. Si l'humanité leur doit aussi ses vices et la plupart de ses malheurs, ces malheurs ne donnent point aux moralistes le droit de condamner les passions et de les traiter de folie. La sublime vertu et la sagesse éclairée

---

(1) C'est le défaut de passions qui produit souvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence suppose qu'ils n'ont jamais eu le désir de s'instruire, ou qu'au moins ce désir a toujours été très-faible et très-subordonné à leur goût pour la paresse. Or, quiconque ne désire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs suffisans pour changer d'avis : il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux représentations de la raison, et l'opiniâtreté est, dans ce cas, l'effet nécessaire de la paresse.

sont deux assez belles productions de cette folie, pour la rendre respectable à leurs yeux.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule contre-balancer en nous la force de la paresse et de l'inertie, nous arracher au repos et à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, et nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'aurait-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns des passions plus fortes que dans les autres? Je répondrai à cette question: que si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on est capable, il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il est bon d'observer qu'en fait de passions, les hommes ne diffèrent peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard,

a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, et pour cet effet remonter jusqu'à leur origine.

## CHAPITRE IX.

### DE L'ORIGINE DES PASSIONS.

Pour s'élever à cette connaissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes espèces de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde, on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid et le chaud, avertir l'homme de ses besoins, attacher une infinité de plaisirs et de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins; on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir et de douleur, et naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un

et la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'énvie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existaient point pour lui : uniquement sensible au plaisir et à la douleur physique, il ignorait toutes ces peines et ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence, qui suppose celle des sociétés, suppose encore en nous le germe caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi, si la nature ne nous donne en naissant que des besoins, c'est dans nos besoins et nos premiers désirs qu'il faut chercher l'origine de ces passions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été. Ce qui est, et ce qui sera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matière : Je te doue de la force. Aussitôt les élémens, soumis aux lois du mou-

vement, mais errans et confondus dans les déserts de l'espace, ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille cahos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre et l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme: Je te doue de la sensibilité; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connaître la profondeur de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir et de la douleur: l'un et l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions; engendreront tes passions, exciteront tes aversions, tes amitiés, tes tendresses, tes fureurs; allumeront tes désirs, tes craintes, tes espérances; te dévoileront des vérités; te plongeront dans des erreurs; et après t'avoir fait enfanter mille systèmes absurdes et différens de morale et de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels est attaché l'ordre et le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le ciel anime tout à coup plusieurs hommes: leur première occupation sera de satifaire leurs besoins; bientôt après

ils essaieront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir et de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte, et se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde, et que, semblables aux vagues dont l'océan couvre au loin ses rivages, et qui rentrent aussitôt dans son sein, plusieurs générations se seront montrées à la terre, et seront rentrées dans le gouffre où s'abîment les êtres; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres, alors le désir commun de posséder les mêmes choses, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles et des combats: de là naîtront la colère et la vengeance. Lorsque soûlés de sang, et las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel et qui leur est nuisible, alors ils feront entre eux des conventions: ces conventions seront leurs premières lois; les lois faites, il faudra charger quelques

hommes de leur exécution : et voilà les premiers magistrats. Ces magistrats grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir en partie détruit les animaux, lorsque les peuples ne vivront plus de leur chasse, la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs besoins, et les peuples chasseurs seront changés en peuples pasteurs. Après un certain nombre de siècles, lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés, et que la terre ne pourra, dans le même espace, subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitans, sans être fécondée par le travail humain, alors les peuples pasteurs disparaîtront, et feront place aux peuples cultivateurs. Le besoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enseignera, bientôt après, l'art de mesurer et de partager les terres. Ce partage fait, il faut assurer à chacun ses propriétés ; et de là une foule de sciences et de lois. Les terres, par la différence de leur nature et de leur culture, portant des fruits différens, les hommes feront entre eux des échanges, sentiront l'avantage qu'il y aurait à convenir d'un échange général qui

représentât toutes les denrées; et ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue : on distinguera des supérieurs ou des inférieurs ; alors ces mots de *bien* et de *mal*, créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physique que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer ; telles sont les richesses et l'indigence : alors les richesses et les honneurs, par les avantages qui y seront attachés, deviendront l'objet général du désir des hommes. De là naîtront, selon la forme différente des gouvernemens, des passions criminelles ou vertueuses ; telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, et même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une passion factice, qui ne sera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que soit cette conclusion, il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs, en avouant que nos passions prennent originairement leur source dans la sensibilité physique, on pourrait croire encore que, dans l'état actuel où sont les nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc en suivant la métamorphose des peines et des plaisirs physiques, en peines et en plaisirs factices, montrer que, dans des passions telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil et l'amitié, dont l'objet paraît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur et le plaisir physique que nous fuyons ou que nous recherchons.

## CHAPITRE X.

### DE L'AVARICE.

L'OR et l'argent peuvent être regardés comme des matières agréables à la vue; mais, si l'on

ne désirait dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat et la beauté de ces métaux, l'avare se contenterait de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vertu ne satisferait pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espèce qu'il soit, désire les richesses comme l'échange de tous les plaisirs ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses désirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes et les ameublemens, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe et cette magnificence procureraient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considerait comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, et d'en obtenir des faveurs ou d'en imposer aux hommes, et de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines, et à rassembler près de lui tous les plaisirs?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice est donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur et de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir ou cette même crainte de la douleur peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, et s'ils s'exagèrent à eux-mêmes et aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite et les motifs qui les font agir, je tacherai de découvrir la cause qui, leur laissant désirer sans cesse le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive et ridicule, et de la possibilité de l'indigence, et des maux qui y sont attachés. Les avares sont assez semblables aux hypocondriaques qui vivent dans des transes perpétuelles, qui voient partout des dangers, et qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares ; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite : aussi leur folie à cet égard est-elle plus pardonnable qu'elle ne le serait à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guère que des avares fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver, supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussitôt vient vivifier son âme affaissée par la misère ; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des ministres, à ramper aux pieds des grands et à se dévouer enfin au genre de vie le plus triste, jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misère. Parvenu à cet état, le plaisir serait-il l'unique objet de sa recherche? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un caractère timide et défiant, le souvenir vif des maux qu'il a

éprouvés doit d'abord lui inspirer le désir de s'y soustraire, et le déterminer, par cette raison, à se refuser jusqu'à des besoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de se priver. Une fois au-dessus du besoin, si cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; si l'amour du plaisir, dont chaque instant émousse la vivacité, se fait moins vivement sentir à son cœur, que fera-t-il alors? Plus difficile en plaisirs, s'il aime les femmes il lui en faudra de plus belles et dont les faveurs soient plus chères : il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour satisfaire ses nouveaux goûts. Or, dans l'espace de temps qu'il mettra à cette acquisition, si la défiance et la timidité qui s'accroissent avec l'âge, et qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre faiblesse, lui démontrent qu'en fait de richesses, *assez* n'est jamais assez; et si son avidité se trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs, il sera soumis à deux attractions différentes : pour obéir à l'une et à l'autre, cet homme, sans renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit du moins en remettre la jouissance au temps où, possesseur de plus grandes richesses, il pourra

sans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ses plaisirs présens. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ses nouveaux trésors, si l'âge le rend tout-à-fait insensible aux plaisirs, changera-t-il son genre de vie ? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues chères ? Non sans doute ; et satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses sont l'échange, cet homme, pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contre-balancée par le désir de jouir, elle sera au contraire soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que la crainte excessive et ridicule des maux attachés à l'indigence, est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares et les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en désirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.

# CHAPITRE XI.

## DE L'AMBITION.

Le crédit attaché aux grandes places peut, ainsi que les richesses, noùs épargner des peines, nous procurer des plaisirs, et par conséquent être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples sauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilége que celui d'être nourris et vêtus de la chasse que font pour eux les guerriers de la nation, le désir de s'assurer ses besoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naissante, lorsqu'on n'assignait d'autre récompense aux grandes actions que l'étendue de terrain qu'un Romain pouvait labourer et défricher en un jour, ce motif suffisait pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres : ce qui chez eux forme des

ambitieux, c'est le désir de se soustraire à la peine et au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places sont pourvus des richesses nécessaires pour se procurer non-seulement les besoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les tiares, et généralement toutes les marques d'honneur ne font sur nous aucune impression physique de plaisir; l'ambition n'est donc pas fondée sur cet amour du plaisir, mais sur le désir de l'estime et des respects; elle n'est donc pas l'effet de la sensibilité physique.

Si le désir des grandeurs, répondrai-je, n'était allumé que par le désir de l'estime et de la gloire, il ne s'élèverait d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome et de Sparte, où les dignités annonçaient communément de grandes vertus et de grands talens dont elles étaient la récompense. Chez ces peuples, la possession des dignités pouvait flatter l'orgueil, puisqu'elle assurait un homme de l'estime de ses concitoyens; puisque cet

homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvait regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer et de prouver sa supériorité sur les autres. Or, l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siècles où ces grandeurs sont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève, et par conséquent dans les temps même où leur possession est la moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fondée sur le désir de l'estime. En vain dirait-on qu'à cet égard l'ambitieux peut se tromper lui-même : les marques de considération qu'on lui prodigue, l'avertissent à chaque instant que c'est sa place et non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit n'est point personnelle ; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrâce du maître ; que la vieillesse même du prince suffit pour la détruire ; qu'alors les hommes élevés au premiers postes sont, autour du souverain, comme ces nuages d'or qui assistent au coucher du soleil, et dont la splendeur s'obscurcit et disparaît à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horizon. Il l'a mille fois ouï dire, et l'a lui-même mille fois répété, que le

mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle est au contraire presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse et de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, et surtout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire, et couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places : il est facile de démontrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine, et que sur ce point il se fait illusion à lui-même; puisqu'on ne désire pas, comme je le prouverai dans le Chapitre de l'Orgueil, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le désir des grandeurs n'est donc point l'effet du désir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à se montrer au public que dans un équipage leste et brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paraître

que décoré de quelques marques d'honneur? C'est qu'il considère ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance, la puissance qu'il a de rendre à son gré plusieurs d'entre eux heureux ou malheureux, et l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne serait-ce pas plutôt du respect et de l'adoration des hommes que l'ambitieux serait jaloux? Dans le fait, c'est le respect des hommes qu'il désire : mais pourquoi le désire-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux grands, ce n'est point le geste du respect qui leur plaît : si ce geste était par lui-même agréable, il n'est point d'homme riche qui, sans sortir de chez lui et sans courir après les dignités, ne se pût procurer un tel bonheur. Pour se satisfaire, il louerait une douzaine de porte-faix, les revêtirait d'habits magnifiques, les bariolerait de tous les cordons de l'Europe, les tiendrait le matin dans son antichambre pour venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens et de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette

espèce de plaisir prouve qu'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur disposition favorable à notre égard, et de leur empressement à nous éviter des peines et à nous procurer des plaisirs.

Le désir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce désir n'y prenait point sa source, quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux? O toi! lui dirait-on, qui sèches d'envie en contemplant le faste et la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble, et leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs; alors tu ne verras dans les courtisans que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le sceptre même ne te paraîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours, auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guère, et préféreront-ils toujours

les grandes places aux grands talens? C'est que les grandeurs sont un bien, et peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, et par conséquent nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse, la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête, le dernier ne parût le plus désirable; et qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets? S'il n'est cependant presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Persans qu'au peuple libre des Anglais, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire; c'est qu'instruit par un instinct secret, mais sûr,

chacun sait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont presque toujours été plus honorés que les bons rois : c'est que la reconnaissance a toujours élevé des temples moins somptueux aux dieux bienfaisans qui portent la corne d'abondance (1), que la crainte n'en a consacré aux dieux cruels et colossaux, qui, portés sur les ouragans et les tempêtes, et couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main; c'est enfin, qu'éclairé par cette connaissance, chacun sent qu'il doit plus

(1) Dans la ville de Bantam, les habitans présentent les prémices de leurs fruits à l'esprit malin, et rien au grand Dieu qui, selon eux, est bon, et n'a pas besoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le blanc*.

Les habitans de Madagascar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, et une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, et disent : « Voilà pour toi, seigneur diable. » Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, et disent : « Voilà « pour toi, seigneur Dieu. » Ils ne lui font aucune prière. *Recueil des Lettres édifiantes*.

attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnaissance d'un homme libre.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que le désir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir et la considération, ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom, que parce que l'espoir et les moyens de se procurer des plaisirs sont déjà des plaisirs; plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques. (1)

---

(1) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carrière. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le désir vague du bonheur? C'est un désir qui ne porte sur aucun objet en particulier : or, je demande si l'homme qui, sans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du désir des plaisirs physiques? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le

Je sais que, dans les projets, les entreprises, les forfaits, les vertus et la pompe éblouissante de l'ambition, on aperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette fière ambition qui, le bras fumant de carnage, s'assied au milieu des champs de bataille sur un monceau de cadavres, et frappe, en signe de victoire, ses ailes dégouttantes de sang; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnaître la fille de la volupté? Comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues et les travaux de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées

---

sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne serait point avide d'argent, si l'argent n'était pas ou l'échange des plaisirs ou le moyen d'échapper à la douleur physique : il ne désirerait point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'aurait point de cours.

de presque toutes les nations. On aime les plaisirs, et par conséquent les moyens de s'en procurer : les hommes désirent donc et les richesses et les dignités. Ils voudraient de plus faire fortune en un jour, et la paresse leur inspire ce désir : or la guerre, qui promet le pillage des villes au soldat et des honneurs à l'officier, flatte à cet égard et leur paresse et leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre (1) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet des richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Tartares, les habitans des côtes d'Afrique et les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol et à la piraterie qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfère au petit, au risque même de se

---

(1) « Le repos, dit Tacite, est pour les Germains un état violent ; ils soupirent sans « cesse après la guerre ; ils s'y font un nom « en peu de temps ; ils aiment mieux combattre que labourer. »

ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses, et nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du Chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.

## CHAPITRE XII.

SI, DANS LA POURSUITE DES GRANDEURS, L'ON NE CHERCHE QU'UN MOYEN DE SE SOUSTRAIRE A LA DOULEUR OU DE JOUIR DU PLAISIR PHYSIQUE, POURQUOI LE PLAISIR ÉCHAPPE-T-IL SI SOUVENT A L'AMBITIEUX?

---

On peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, désirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les

hommes, et jouir de leurs malheurs. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractère assez semblable aux faux dévots qui, en général, passent pour méchans, non que la loi qu'ils professent ne soit une loi d'amour et de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion austère (1), sont appa-

(1) L'expérience prouve qu'en général les caractéres propres à se priver de certains plaisirs, et à saisir les maximes et les pratiques austères d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caractères malheureux. C'est la seule manière d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la sainteté et à la douceur des principes de la religion, tant de méchanceté et d'intolérance : intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement plus humaine et plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs et les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractère heureux est gai et bon-homme; c'est lui seul qui dit :

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disait, en parlant de Cassius : « Je

remment des hommes mécontens de ce bas-monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, et qui, mornes, timides et malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui, une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espèce sont en très-petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'âme, ils ne sont comptés que parmi les tyrans; et, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espèce, et dans cette espèce, je les comprends presque tous : ce sont ceux qui dans les grandes places ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importans : ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec

---

« redoute ces gens hâves et maigres : il n'en « est pas ainsi de ces Antoines, de ces gens « uniquement occupés de leurs plaisirs; leur « main cueille des fleurs et n'aiguise point de « poignards. » Cette observation de César est très-belle, et plus générale qu'on ne pense.

les soins de l'ambitieux; ils sont en naissant placés, pour ainsi dire, à la moitié (1) de la carrière qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwell, s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il est à la fois occupé, et du soin de former de grands projets, et du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardens à la poursuite de tous les plaisirs, animés de ce seul motif, en sont souvent privés, supposons qu'avide de ces plaisirs, et frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les désirs des grands, un homme de cette espèce veuille s'élever aux premiers postes: ou cet homme naîtra dans ces pays où l'on ne peut se concilier la bienveillance pu-

(1) L'ambition est, si j'ose le dire, en eux plutôt une convenance d'état qu'une passion forte que les obstacles irritent, et qui triomphe de tout.

blique que par des services rendus à la patrie, où par conséquent le mérite est nécessaire; ou ce même homme naîtra dans des gouvernemens absolument despotiques, tels que le Mogol, où les honneurs sont le prix de l'intrigue : or, quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presque aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non-seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer en passant qu'il est, dans chaque nation, un besoin physique qu'on doit considérer comme l'âme universelle de cette nation. Chez les sauvages du septentrion, qui souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse et de pêche, c'est la faim et non l'amour qui produit toutes les idées; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse et de la pêche, et sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'amour des

femmes est, chez les nations policées, le ressort presque unique qui les meut (1). En ces

(1) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le désir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'est le desir vague du bonheur, desir qui se réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaisirs des sens, qui le plus communément inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis sans doute en droit de choisir celui des femmes, comme le plus vif et le plus puissant de tous. Une preuve qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espèce qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talens, et capable de ces résolutions désespérées, necessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la première jeunesse, c'est-à-dire dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places! Oui, ils les acceptent, ils les désirent même; mais ce désir

pays, l'amour invente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, sont des suites nécessaires de l'amour des femmes et de l'envie de leur plaire ; le désir même qu'on a d'en imposer aux hommes par les richesses ou les dignités, n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans biens, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux désirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de considération sur elles ; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle aspire au poste de général ou de premier ministre, il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talens ou de faire des in-

---

ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies et de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher par habitude dans la carrière qu'il s'est ouverte dans la jeunesse ; mais il ne s'en ouvrirait pas une nouvelle.

trigues. Or le genre de vie propre à former, soit un habile intrigant, soit un homme de mérite, est entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes, auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que, dans la jeunesse, et jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ses goûts, et sacrifier presque toujours le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis presque toujours, parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue aussi tôt que satisfaite, remplace toujours un désir rempli par un desir nouveau; qui de ministres voudraient être rois, qui de rois aspireraient, comme Alexandre, à la monarchie universelle, et voudraient monter sur un trône où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires; et supposant même de la modération

dans l'ambition, il est évident que l'homme dont la passion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses désirs seront étouffés.

Mais ces désirs ne fussent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé et glissant; il se voit de toutes parts en butte aux envieux, qui prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés; alors il découvre avec horreur l'abîme affreux qui s'entr'ouvre; il sent que, dans sa chute, par un triste apanage de la grandeur, il sera misérable, sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageait son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respect dont la jouissance a pu quelquefois lui paraître importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, et réduit à l'abaissement, il ne jouira plus en contemplant ses grandeurs,

comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui et de la douleur, retenu dans la carrière où l'amour du plaisir l'a fait entrer : le desir de conserver succède donc en son cœur au désir d'acquérir. Or, l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse et de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement désirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, et doit en effet se livrer tout entier à ses anciennes occupations; parce qu'une âme toujoura agitée de craintes et d'espérances vives, et sans cesse remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du midi, lorsque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes

suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appelé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hasard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices que parce qu'ils y sont rares et semés çà et là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Libye, et dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on aperçoit entre la conduite d'un ambitieux et les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir et la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice et l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source?

# CHAPITRE XIII.

## DE L'ORGUEIL.

L'ORGUEIL n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence : sentiment qui, dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres, suppose par conséquent l'existence des hommes, et même l'établissement des sociétés.

Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné, comme celui du plaisir ou de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion factice, qui suppose la connaissance du beau et de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne sont autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, estimé et honoré comme tel. L'idée de l'estime a donc précédé l'idée de l'estimable. Il est vrai que ces deux idées ont dû bientôt se confondre ensemble. Aussi l'homme qu'anime le noble et

superbe désir de se plaire à lui-même, et qui, content de sa propre estime, se croit indifférent à l'opinion générale, est, en ce point, dupe de son propre orgueil, et prend en lui le désir d'être estimé pour le désir d'être estimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un désir secret et déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, de la force et de l'agilité de son corps, ne s'énorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus essentielles; c'est que la force et l'agilité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimées d'un Français que d'un sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du desir de s'assurer de son excellence et de sa supériorité. Dans cette hypothèse, la supériorité la plus personnelle, la plus indépendante du hasard, lui paraîtrait sans doute la plus flatteuse : ayant à choisir entre la gloire des lettres et celle des armes, ce serait par conséquent à la première qu'il

donnerait la préférence. Oserait-il contredire César lui-même? ne conviendrait-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire sont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le soldat et le hasard; et qu'au contraire, les lauriers des muses appartiennent sans partage à ceux qu'elles inspirent? N'avouerait-il pas que le hasard a pu souvent placer l'ignorance et la lâcheté sur un char de triomphe, et qu'il n'a jamais couronné le front d'un stupide auteur?

En n'interrogeant que son orgueil, c'est-à-dire le désir de s'assurer de son excellence, il est donc certain que la première espèce de gloire lui paraîtrait la plus désirable. La préférence qu'on donne au grand capitaine sur le philosophe profond, ne changerait point à cet égard son opinion : il sentirait que, si le public accorde plus d'estime au général qu'au philosophe, c'est que les talens du premier ont une influence plus prompte sur le bonheur public, que les maximes d'un sage, qui ne paraissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne

qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au désir d'être estimé, qu'on doit le désir d'être estimable, et que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on désire l'estime pour l'estime même; et si cet amour de l'estime ne serait pas l'effet de la crainte de la douleur et de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique? serait-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, et par conséquent à l'orgueil, qui voulant s'estimer, et ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, et pour jouir du sentiment délicieux de son excellence?

Mais, si nous ne devions qu'à ce motif le désir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire celle qui nous serait accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paraî-

trait sans contredit la plus flatteuse et la plus désirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, et à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planètes habitées par des êtres semblables à nous; supposons qu'un génie vînt à chaque instant nous informer de ce qui se passe, et qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son pays et celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition, n'est-il pas évident que ce serait à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire à celle de tous les habitans planétaires, qu'il devrait donner la préférence sur celle de ses concitoyens? Il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au désir qu'on a de s'assurer de son mérite, qu'on doit le désir de l'estime, mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent le plus jaloux de l'estime publique, recherchent les grandes places dans les siècles mêmes où, contrariés par des intrigues et des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur

nation, où par conséquent ils sont exposés à la risée du public, qui, toujours juste dans ses jugemens, méprise qniconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un prince que de celle d'un homme sans crédit; et l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis celle d'une multitude sans lumières, c'est que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cette espèce d'empire que l'estime donne sur les âmes; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle on est indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'a aucune relation, et il est peu de Français qui fussent fort touchés de l'estime qu'auraient pour eux les habitans du grand Thibet. S'il est des hommes qui voudraient envahir l'estime

universelle, et qui seraient même jaloux de l'estime des terres australes, ce désir n'est pas l'effet d'un plus grand amour pour l'estime, mais seulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime (1).

La dernière et la plus forte preuve de cette vérité, c'est le dégoût qu'on a pour l'estime(2), et la disette où l'on est des grands hommes, dans les siècles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquérir de grands talens ou de grandes vertus, passe un contrat tacite avec sa nation, par lequel il s'engage à s'illustrer par des talens et des actions utiles à ses conci-

---

(1) Les hommes sont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais, sous le nom d'estime, ils ne désirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(2) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les pays où l'estime est stérile : mais partout où l'estime procure de grands avantages, on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des Thermopyles.

toyens, pourvu que ses concitoyens reconnaissans, attentifs à le soulager dans ses peines, rassemblent près de lui tous les plaisirs.

C'est de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagemens tacites, que dépend, dans tous les siècles et tous les pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'estime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudrait-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius: un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées, surtout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes et s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglais au suicide; ou que, dans un siècle très-superstitieux comme celui de Curtius, il naisse un homme qui, plus fanatique et plus crédule encore que les autres, croie par son dévouement obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se

vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses misères, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce Chapitre, c'est qu'on ne désire d'être estimable que pour être estimé, et qu'on ne désire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime : l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or il n'est que deux sortes de plaisirs : les uns sont les plaisirs des sens, et les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir : plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil et de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante en apparence du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer par ce dernier exemple tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.

# CHAPITRE XIV.

## DE L'AMITIÉ.

AIMER, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin : ce serait un effet sans cause. Les hommes n'ont pas tous les mêmes besoins ; l'amitié est donc entre eux fondée sur des motifs différens. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converser, ceux-là de confier leurs peines : en conséquence il est des amis de plaisir, d'argent (1), d'intri-

(1) On *s'est tué*, jusqu'à présent, à répéter les uns d'après les autres qu'on ne doit pas compter parmi ses amis ceux dont l'amitié intéressée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte d'amitié n'est pas sans doute la plus flatteuse ; mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un contrôleur-général, la puissance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la

gue, d'esprit et de malheur. Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, et de s'en former des idées nettes.

---

personne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuserait-on le nom d'amitié à cette espèce de sentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cause; et celle-là en vaut bien une autre. Un homme est amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'est uniquement la beauté de ses yeux ou de son teint qu'il aime en elle ? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche est-il tombé dans l'indigence, qu'on cesse alors de l'aimer. Oui, sans doute : mais que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, et cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorsqu'elle était belle. Que l'ami en qui nous avons le plus de confiance et dont nous estimons le plus l'ame, l'esprit et le caractère, devienne tout à coup aveugle, sourd et muet; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami, et nous respecterons encore sa momie : mais dans le fait, nous ne l'aimons plus parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un contrôleur-général est-il disgracié, on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout à coup aveugle,

En amitié comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche partout le héros; on croit à chaque instant l'avoir trouvé; on

---

sourd et muet. Il n'en est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvait lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami-né du contrôle-général et de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles et ustensiles appartenant à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom de l'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai, qu'en fait d'amitié, la plus solide et la plus durable est communément celle des gens vertueux : cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes, soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchans, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques Pierre? qu'Octave, qui n'était certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui sûrement n'était qu'une ame faible? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

s'accroche au premier venu, on l'aime tant qu'on le connaît peu et qu'on est curieux de le connaître. La curiosité est-elle satisfaite? on s'en dégoûte, on n'a pas rencontré le héros de son roman. C'est ainsi que l'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de temps, il est très-difficile que le même besoin, et par conséquent la même amitié (1), subsistent entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (2).

---

(1) Les circonstances dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données, et leurs caractères connus, s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(2) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les

Mais si le sentiment de l'amitié beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement et son dépérissement, qui le sait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, et n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer ? il ne s'emporte pas contre lui, il gémit sur la nature humaine et s'écrie en pleurant : mon ami n'a plus les mêmes besoins.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche à cet égard à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagérent à eux-mêmes leurs sentimens pour leurs amis, se font

---

liens de l'habitude, le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée; et enfin ce point d'honneur heureux et utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendrait bien les mêmes services qu'on leur eût rendus lorsqu'on était affecté pour eux des sentimens les plus vifs : mais, dans le fait, leur présence ne nous est plus nécessaire, et on ne les aime plus.

de l'amitié des descriptions romanesques, et s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux et leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimaient pas autant qu'ils le pensaient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer et d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit et même aux qualités de l'ame, et que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise, un homme d'esprit disait assez plaisamment à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (1) doivent en amitié comme en amour, avoir beaucoup de

---

(1) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne font rien continuement. Entre les amis les plus tendres, il y a des momens de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentimens de tendresse et de froideur, où ceux de froideur sont très-rares.

passades et point de passion; parce que les momens du début, ajoutait-il, sont, en l'un et l'autre genre, toujours les momens les plus vifs et les plus tendres.

Mais, pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites qui affectent des sentimens qu'ils n'éprouvent point, font des dupes et ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler en leur faveur sur un pareil portrait (1).

(1) Peut-être faut-il du courage, et soi-même être capable d'amitié pour oser en donner une idée nette. On est, du moins, sûr de soulever contre soi, les hypocrites d'amitié : il en est de ces sortes de gens comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentimens d'amitié, lisent le *Toxaris de Lucien*; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisait exécuter aux Scythes et aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que, dans ce siècle, on n'a pas même d'idée de cette espèce d'amitié. Aussi, chez les Scythes et les Grecs, l'amitié était-elle mise au rang des vertus.

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment? le mal d'habituer des hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimère, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme et une femme se sauvent dans une île déserte; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes

---

Un Scythe ne pouvait avoir plus de deux amis, mais, pour le secourir, il était en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'était en partie l'amour de l'estime qui les animait. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

féroces, pour vivre et s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme et de cette femme, qui se seraient peut-être détestés s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même ; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité l'île déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est par conséquent des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions, et enfin des siècles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siècles de chevalerie, où l'on prenait un compagnon d'armes, où deux chevaliers faisaient communauté de gloire et de danger, où la lâcheté de l'un pouvait coûter la vie et l'honneur à l'autre, alors devenu par son propre intérêt, plus attentif au choix de ses amis, on leur était plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens qui tous les jours s'exposaient ensemble à la mort, devaient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors

l'amitié était en grande vénération et comptée parmi les vertus ; elle supposait du moins, dans les duellistes et les chevaliers, beaucoup de loyauté et de valeur : vertus qu'on honorait beaucoup, et qu'on devait alors extrêmement honorer, puisque ces vertus étaient presque toujours en action (1).

Il est bon de se rappeler quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers temps, mises à des taux différens, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siècle.

Qui doute que dans des temps de troubles et de révolutions, et dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions, l'amitié ne soit plus forte et plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquille? L'histoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroisme. Alors l'amitié suppose, dans un homme, du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumières et de la prudence : qualités qui, absolument né-

(1) *Brave* était alors synonyme d'*honnête homme*; et c'est par un reste de cet ancien usage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal et honnête.

cessaires dans ces momens de troubles, rarement rassemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (1) à nos amis, c'est que ces qualités nous sont inutiles; c'est qu'on n'a plus de secrets importans à se confier, de combats à livrer, et qu'on n'a par conséquent besoin ni de la prudence, ni des lumières, ni de la discrétion, ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne sont unis par aucun

---

(1) Dans ce siècle, l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font solliciteurs banaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire; d'autres rendent des services, mais les font payer à leurs obligés, du prix de l'ennui et de la perte de leur liberté; quelques autres enfin se croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt, et qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons, le luxe, et ce qu'on appelle l'esprit de société, a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos amis. Il n'est donc plus d'amitié (1); on n'attache donc plus au mot *ami* les mêmes idées qu'on y attachait autrefois; on peut donc, en ce siècle, s'écrier avec Aristote (2) : *O mes amis ! il n'est plus d'amis.*

Or, s'il est des siècles, des mœurs et des

---

(1) Aussi, dit le proverbe, faut-il se dire beaucoup d'amis et s'en croire peu.

(2) Chacun répète, d'après Aristote, qu'il n'est point d'amis; et chacun en particulier soutient qu'il est bon ami. Pour avancer deux propositions si contradictoires, il faut qu'en fait d'amitié il y ait bien des hypocrites et bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'élèveront contre quelques propositions de ce Chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, et, malheureusement, j'aurai pour moi l'expérience.

formes de gouvernement où l'on a plus ou moins besoin d'amis, et si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vivacité de ce besoin; il est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : et ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont en général les amis les plus tendres; unis par une communauté de malheur, ils jouissent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractères : il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caractères faibles et timides qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide et par le conseil d'autrui : les seconds sont ces caractères mornes, sévères, despotiques, et qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde; parce que celle-ci, d'un caractère doux et aimable, ne perdait dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdait en lui le martyr de ses caprices, et le seul homme qui pût les supporter.

Il est en effet des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, et qui font leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette espèce, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus tendres et les plus constans. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connaît tout le charme. N'ayant, par ma supposition, aucune passion qui puisse contre-balancer en eux ce sentiment, il devient leur unique besoin : aussi sont-ils capables d'une amitié très-éclairée et très-courageuse; sans qu'elle le soit néanmoins autant que celle des Grecs et des Scythes.

Par la raison contraire, on est en général d'autant moins susceptible d'amitié qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches et puissans sont-ils communément peu sensibles à l'amitié; ils passent même ordinairement pour durs. En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches et les puissans regardent la misère d'autrui comme un reproche de leur bonheur, soit enfin qu'ils veuillent se soustraire aux demandes

importunes des malheureux ; il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable (1). La vue de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduse : à son aspect, les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférens à l'amitié; et ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (2). Accoutumés à chercher, à trouver le bon-

---

(1) La moindre faute qu'il fait est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(2) Il est peu d'hommes dans ce cas, et cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la Divinité, et qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme sous un nom ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à Fontenelle la puissance qu'il avait de se suffire à lui même, c'est-à-dire d'être un des plus sages et des plus heureux des hommes!

Si les grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs; s'ils répètent toujours ces paroles : « Ceux-là sont nos ennemis,

heur en eux, et d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes, ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la mé-

---

« qui sont plus riches et plus heureux que nous, » on peut assurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent en lui une modération de caractère qui réduisant ses désirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, et rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices, parce qu'ils sentent qu'en eux la source de l'humanité tarirait aussi tôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages cependant doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférens à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre et de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentimens de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, et dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut être constamment bon, parce que lui seul connaît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point :

chanceté des hommes (ignorance précieuse qui, dans la première jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié) : aussi sont-ils peu sensibles

---

il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfans, contre lesquels il serait ridicule de se fâcher, et qui sont plus dignes de pitié que de colère. Il les considère enfin de l'œil dont un mécanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre ; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fondre sur la colombe, à la colombe de dévorer l'insecte ; et qui de chaque être a fait un assassin.

Si les lois seules sont des juges sans humeur, le sage, à cet égard, est comparable aux lois. Son indifférence est toujours juste et toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seule fait des dons.

au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'esprit, *moins des hommes insensibles que des hommes désabusés.*

Il résulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres (1), et que ce besoin varie selon la différence des siècles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions et des caractères. Mais, dira-t-on, si l'amitié suppose toujours un besoin, ce n'est pas du moins un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami? un parent de notre choix. On desire un ami, pour vivre, pour ainsi dire, en lui; pour épancher notre ame dans la sienne, et jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur, ni sur l'amour

(1) Si nous aimions notre ami pour lui-même, nous ne considérerions jamais que son bien-être, nous ne lui reprocherions pas le temps qu'il est sans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement; et nous nous féliciterions de son bonheur.

des plaisirs physiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la conversation d'un ami? au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête? on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens, ses honneurs, son crédit et sa réputation. Est-on dans la misère? on cherche avec ce même ami les moyens de se soustraire à l'indigence; et son entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des conversations indifférentes. C'est donc toujours de ses peines ou de ses plaisirs que l'on parle à son ami. Or, s'il n'est de vrais plaisirs et de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaisirs et les peines physiques; si les moyens de se les procurer ne sont que des plaisirs d'espérance qui supposent l'existence des premiers, et qui n'en sont, pour ainsi dire, qu'une conséquence; il s'ensuit que l'amitié, ainsi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition et les autres passions, est l'effet immédiat de la sensibilité physique.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le secours de ces mêmes peines et de ces mêmes plaisirs, on peut exciter en

nous toute espèce de passions, et qu'ainsi les peines et les plaisirs des sens sont le germe productif de tout sentiment.

---

## CHAPITRE XV.

### QUE LA CRAINTE DES PEINES OU LE DESIR DES PLAISIRS PHYSIQUES PEUVENT ALLUMER EN NOUS TOUTES SORTES DE PASSIONS.

Qu'on ouvre l'histoire, et l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étaient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes et ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, et généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux? c'est que, dans ces pays, les femmes n'accordaient leurs faveurs qu'aux plus braves; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plu-

tarque et Platon, sont les plus propres à élever l'ame des peuples, et la plus digne recompense des héros et des hommes vertueux.

C'était vraisemblablement par ce motif que le sénat romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques historiens, lui accorder, par une loi expresse, le droit de jouissance sur toutes les dames romaines, c'est aussi ce qui, suivant les mœurs grecques, faisait dire à Platon que le plus beau devait, au sortir du combat, être la récompense du plus vaillant : projet dont Épaminondas lui-même avait eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtresse, pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens! ils firent du bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible; ils inspiraient le plus grand courage aux peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageaient entre eux les richesses et les femmes des vaincus; ils formèrent enfin le caractère de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté était le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme, et, pour ainsi dire, la fièvre de la vertu; et l'on verra que, si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul peuple n'honora davantage la vertu, et ne sut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solennelles, où, conformément aux lois de Lycurgue, les belles et jeunes Lacédémoniennes s'avançaient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du peuple. C'était là qu'en présence de la nation, elles insultaient, par des traits satiriques, ceux qui avaient marqué quelque faiblesse à la guerre; et qu'elles célébraient, par leurs chansons, les jeunes guerriers qui s'étaient signalés par quelques exploits éclatans. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un peuple, aux railleries amères de ces jeunes filles, en proie aux tourmens de la honte et de la confusion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevait la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisait l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans

les yeux de ces jeunes filles, et l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir! Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? Aussi les Spartiates, toujours impatiens de combattre, se précipitaient avec fureur dans les bataillons ennemis; et de toutes parts environnés de la mort, ils n'envisageaient autre chose que la gloire. Tout concourait, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros; mais, pour l'établir, il fallait que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique et universel des hommes, eût senti que les femmes, qui partout ailleurs semblaient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre et le plaisir des yeux, pouvaient être employées à un plus noble usage; que ce sexe, avili et dégradé chez presque tous les peuples du monde, pouvait entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisait cueillir, et devenir enfin un des plus puissans ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, et

quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le désir des femmes (1) !

Qui s'examinera sur ce point, sentira que, si l'assemblée des Spartiates eut été plus nombreuse ; qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect et d'hommages à la valeur, Sparte aurait porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu : supposons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite ; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix du courage ; et que ces jeunes héros eussent au même instant éprouvé la double ivresse de l'amour

(1) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper et d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins !

et de la gloire : quelque bizarre et quelque éloignée de nos mœurs que soit cette législation il est certain qu'elle eûtencore rendu les Spartiates plus vertueux et plus vaillans, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquarai à ce sujet que cette coutume, si bizarre en apparence, est en usage au royaume de Bisnagar, dont Narsingue est la capitale. Pour élever le courage de ses guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achète, nourrit, et habille de la manière la plus galante et la plus magnifique, des femmes, uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inspire le plus grand courage à ses sujets ; il attire à sa cour tous les guerriers des peuples voisins, qui, flattés de l'espoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leurs pays et s'établissent à Narsingue, où ils ne se nourrissent que de la chair des lions et des tigres, et ne s'abreuvent que du sang de ces animaux (1).

---

(1) Les femmes, chez les Gélons, étaient

Il résulte des exemples ci-dessus apportés, que les peines et les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espèce de passions, de sentimens et de vertus. C'est pourquoi, sans avoir recours à des siècles ou des pays éloignés, je citerai, pour dernière preuve de cette vérité, ces siècles de chevalerie, où les femmes enseignaient à la fois aux apprentis chevaliers l'art d'aimer et le catéchisme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, et lors de leur descente en Italie, les Français parurent si courageux et si terribles à

---

obligées par la loi à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maisons et de cultiver la terre; mais en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordait cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur était agréable. Les femmes étaient fort attachées à cette loi. (Voyez *Bardezanes*, cité par Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*).

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort et très-agréable ; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. (*Recueil des Lettres édifiantes*).

la postérité des Romains, c'est qu'ils étaient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été? les femmes, ajoute cet historien, n'accordaient leurs faveurs qu'aux plus vaillans d'entre eux. Pour juger du mérite d'un amant et de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeaient, c'était de faire des prisonniers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis : elles aimaient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier était alors obligé de combattre pour soutenir et la beauté de sa dame et l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étaient le sujet perpétuel des conversations et des romans. Partout on recommandait la galanterie. Les poètes voulaient qu'au milieu des combats et des dangers un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils voulaient qu'il tînt les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux eschaffauds, anges de paradis;
Lors jousterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorez et chéris.

Tout alors prêchait l'amour; et quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le charme et l'ivresse des sens? Les femmes ne peuvent-elles pas à leur gré créer des ames et des corps dans les imbécilles et les faibles? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté?

Ces autels ne pouvaient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est en effet plus digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter avec délices le pénible fardeau de la vie, et nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur et le plaisir des sens font agir et penser les hommes, et sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les passions sont donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique: or tous les

hommes sont sensibles et susceptibles de passions; tous par conséquent portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré; on voit, par exemple, des nations entières indifférentes à la passion de la gloire et de la vertu: or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumières: d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles: cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangère à mon sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'ar-

gument tiré de l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire et de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature, mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernemens.

## CHAPITRE XVI.

### A QUELLE CAUSE ON DOIT ATTRIBUER L'INDIFFÉRENCE DE CERTAINS PEUPLES POUR LA VERTU.

POUR savoir si c'est de la nature ou de la forme particulière des gouvernemens que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connaître l'homme, pénétrer jusque dans l'abîme du cœur humain, se rappeler que, né sensible à la douleur et au plaisir, c'est à la sensibilité physique que

l'homme doit ses passions, et à ses passions qu'il doit tous ses vices et toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes de gouvernement, ne produiraient point en nous les vices et les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes ses autres passions : si, par la forme du gouvernement, la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est évident que cet homme sera toujours nécessité à la vertu, et que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays et dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de passion. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénètre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, et qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens

de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée et active; mais elle ne croît ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur que dans les républiques guerrières, parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au-dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respect de leur part, qu'elle est le plus flatteuse, le plus désirable, et le plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, et produite, si j'ose le dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, et par conséquent très-dangereuse dans les premières places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même désir de gloire qui, dans les premiers siècles de la république romaine, en eût fait des Curtius

et des Décius, en devait faire des Marius et des Octave dans ces momens de troubles et de révolutions, où la gloire était, comme dans les derniers temps de la république, uniquement attachée à la tyrannie et à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, et l'objet des désirs de ceux qui peuvent atteindre à la renommée.

Ce désir de la considération doit pareillement produire, en des siècles différens, des vices et des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce désir fait des intrigans et des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avares qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyaient lorsqu'il était honteux de les posséder : d'où je conclus que, dans des mœurs et des gouvernemens différens, le même désir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus et des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire et les ambitieux de places ou

de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la supériorité des talens nécessaires pour les exécuter, et le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux sur un désir intérieur et secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwell, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares et extraordinaires où se sont trouvés les Sylla et les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fidèles à la vertu: bien différens en ce point de ces intrigans et de ces avares que la bassesse et l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour et à la pratique de la vertu, peut, en des temps et des gouvernemens différens, produire en nous des vices contraires, essayons maintenant de percer plus

avant dans le cœur humain, et de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est par ses passions déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions; et pourquoi son cœur est une arène toujours ouverte à la lutte du vice et de la vertu.

Pour résoudre ce problème moral, il faut chercher la cause du trouble et du repos successif de la conscience, de ces mouvemens confus et divers de l'ame, et enfin de ces combats intérieurs que le poète tragique ne présente avec tant de succès au théâtre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (1) et quelques philosophes indiens ont reconnus en eux.

---

(1) Dans l'école de Védantam, les brachmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes : l'un positif, qui est le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire *du moi*, c'est-à-dire *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est *l'être unique, éternel, infini*. La clef de déli-

Pour découvrir les causes universelles de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espèce de sentimens; qu'il n'en est aucun d'exactement animé de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une ame; qu'entraîné tour à tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes et les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice et l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton et de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son gouvernement; et le second, touché des prières de sa fille, obtint du sénat, en faveur de Bibulus, son gendre, une grace qu'il avait fait refuser à Cicéron, son ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cause de ce mélange de vice

---

livrance est dans ces paroles : *Je suis l'être suprême.*

et de vertu qu'on aperçoit dans tous les cœurs, et pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, et qui, dans son âme, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette dernière y commande plus ou moins impérieusement, et qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'état, l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions, dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi, dans la première jeunesse, âge où l'on est plus sensible au plaisir et capable de passions fortes, on est en général capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus

honteux, est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre et les degrés de peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou de la gloire peut nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout et la vie n'est rien, subira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'âme d'un état républicain, que l'orgueil et la gloire rendent passionné pour le bien public, préfère, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui et sa patrie asservis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, et à ce même terme, que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudrait-on se le dissimuler à soi-même; on devient nécessairement l'ennemi des hommes, lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (1). C'est l'heureuse confor-

---

(1) *Secundùm id quod ampliùs nos delectat operemur necesse est*, dit saint Augustin.

mité qui se trouve entre notre intérêt et l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le désir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentimens tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui, pour être vertueux, aurait toujours ses penchans à vaincre, serait nécessairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne sont jamais des vertus sûres (1). Il est impossible, dans la pratique, de livrer, pour ainsi dire, tous les jours des batailles à ses passions, sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant, quelque amour qu'on ait pour l'estime, on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occasions, de saints personnages se sont quelquefois exposés au mépris du public, c'est qu'ils ne voulaient pas sacrifier leur salut à leur gloire. Si quelques femmes résistent aux empressemens d'un prince, c'est qu'elles ne se croient pas dé-

(1) Dans le harem, ce n'est point aux vertus méritoires, mais à l'impuissance, que le grand-seigneur donne des femmes à garder.

dommagées par sa conquête, de la perte de leur réputation : aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un roi jeune et charmant, et nulle qui pût résister à ces êtres bienfaisans, aimables et puissans, tels qu'on nous peint les sylphes et les génies, qui par mille enchantemens pourraient à la fois enivrer tous les sens d'une mortelle.

Cette vérité fondée sur le sentiment de l'amour de soi, est non-seulement reconnue, mais même avouée des législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie était en général la plus forte passion des hommes, les législateurs n'ont, en conséquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à son corps défendant, ou le refus que ferait un citoyen de se vouer, comme Décius, à la mort pour le salut de sa patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes et ses plus fortes passions à l'intérêt public, puisqu'un tel homme est impossible (1); mais celui dont la

---

(1) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que

plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général, qu'il est presque toujours nécessité à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, et l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos désirs, et qui suppose, par conséquent, en nous plus de passion pour l'honnêteté.

César n'était pas, sans doute, un des Romains les plus vertueux ; cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen, qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'est-on pas en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux et réellement dignes de ce titre, combien est-il d'hommes, qui, placés dans les mêmes cir-

---

l'idée de vertu est, dans une bonne forme de gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur, et l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

constances, refussassent le sceptre du monde, surtout s'ils se sentaient, comme César, doués de ces talens supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises ? Moins de talent les rendrait peut-être meilleurs citoyens; une médiocre vertu, soutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffirait pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

On est au contraire d'autant moins honnête, qu'il faut pour nous porter au crime des motifs de plaisir moins puissans. Tel est, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adresse, enlèvent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie de la manière la plus nette, la plus précise et la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le public ferait un thermomètre exact où seraient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen, si, perçant au fond des cœurs, il pouvait y découvrir le prix que chacun met à sa

vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connaissance, l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions : jugement extrêmement fautif dans quelques cas particuliers, mais en total assez conforme à l'intérêt général, et presque aussi utile que s'il était plus juste.

Après avoir examiné le jeu des passions, expliqué la cause du mélange de vices et de vertus qu'on aperçoit dans tous les hommes ; avoir posé la borne de la vertu humaine, et fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*, on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particulière de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inspirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature : le plaisir en annonce les volontés, la douleur les défenses, et l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance, pourquoi le législateur ne produirait-il pas les mêmes effets ? Si les hommes étaient sans passions, nul moyen de les rendre bons ; mais l'amour du plaisir, contre lequel se sont élevés des gens d'une probité plus respec-

table qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (1) de la législation. C'est la législation, si j'ose le dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop souvent les plaisirs : le grand art du législateur est l'art de les désunir, et de ne laisser aucune proportion entre l'avantage que le scélérat retire du crime et la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, souvent moins vertueux que les indigens, on voit peu de voleurs et d'assassins, c'est que le

(1) Si les voleurs sont aussi fidèles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'est que le danger commun qui les unit les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, et qu'on fait si impudemment banqueroute à ses créanciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un législateur éclairé ne pût nécessiter tous les hommes à la vertu ?

profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice et la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, et chez un peuple vertueux, le mépris qui prive un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa patrie, est un motif suffisant pour former des âmes vertueuses. Toute autre espèce de châtiment rend l'homme timide, lâche et stupide. L'espèce de vertu qu'engendre la crainte des supplices se ressent de son origine : cette vertu est pusillanime et sans lumière; ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices et ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le désir de l'estime et de la gloire, et sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le Spectateur Anglais fait faire à Pharamond par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochait d'avoir contrevenu à ses ordres : « Comment, lui répondit-il, m'y

« serais-je soumis ? tu ne punis que de mort
« ceux qui les violent, et tu punis d'infamie
« ceux qui y obéissent. Apprends que je crains
« moins la mort que le mépris. »

Je pourrais conclure de ce que j'ai dit, que ce n'est point de la nature, mais de la différente constitution des états que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu; mais quelque juste que fût cette conclusion, elle ne serait cependant pas assez prouvée, si, pour jeter plus de jour sur cette matière, je ne cherchais plus particulièrement dans les gouvernemens, ou libres ou despotiques, les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au despotisme; et, pour en mieux connaître la nature, j'examinerai quel motif allume dans les hommes ce désir effréné d'un pouvoir arbitraire tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choisis l'Orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les gouvernemens de cette espèce. En vain quelques nations voisines et jalouses nous accusent-elles déjà de ployer sous le joug du despotisme oriental : je dis que notre

religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir; que notre constitution est monarchique, et non despotique; que les particuliers ne peuvent en conséquence être dépouillés de propriété que par la loi, et non par une volonté arbitraire; que nos princes prétendent au titre de monarque, et non à celui de despote; qu'ils reconnaissent des lois fondamentales dans le royaume; qu'ils se déclarent les pères et non les tyrans de leurs sujets. D'ailleurs le despotisme ne pourrait s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perse, de ces empires défendus par de vastes déserts, et dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit toujours des armées au sultan. Dans un pays resserré comme le nôtre, et environné de nations éclairées et puissantes, les âmes ne seraient pas impunément avilies. La France dépeuplée par le despostisme, serait bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fer les mains de ses sujets, le prince ne les soumettrait au joug de l'esclavage que pour subir lui-même le joug des princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.

## CHAPITRE XVII.

### DU DESIR QUE TOUS LES HOMMES ONT D'ÊTRE DESPOTES, DES MOYENS QU'ILS EMPLOIENT POUR Y PARVENIR, ET DU DANGER AUQUEL LE DESPOTISME EXPOSE LES ROIS.

Ce désir prend sa source dans l'amour du plaisir, et par conséquent dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur : c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or l'on régit les peuples, ou selon des lois et des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue; ils sont moins nécessités à nous plaire; d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses lois, il faut les connaître, les méditer, supporter des études pénibles aux-

quelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu qui, le dispensant de tout soin, de toute étude et de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote le gouvernement despotique est celui où tout est esclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être despote. Pour l'être, il faut abaisser la puissance des grands et du peuple, et diviser par conséquent les intérêts des citoyens. Dans une longue suite de siècles, le temps en fournit toujours l'occasion aux souverains, qui, presque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la saisissent avec avidité.

C'est sur cette anarchie des intérêts que s'est établi le despotisme oriental, assez semblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend son pavillon royal sur un gouffre aride et désolé, où la confusion entrelacée dans elle-même entretient l'anarchie et la discorde des élémens, et gouverne chaque atome avec un sceptre de fer.

La division une fois semée entre les citoyens, il faut, pour avilir et dégrader les âmes, faire sans cesse étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre la vertu au rang des crimes, et les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point, en ce genre, porté le despotisme, non-seulement en Orient, mais même sous les empereurs romains ? Sous le règne de Domitien, dit Tacite, les vertus étaient des arrêts de mort. Rome n'était remplie que de délateurs ; l'esclave était l'espion de son maître, l'affranchi de son patron, l'ami de son ami. Dans ces siècles de calamité, l'homme vertueux ne conseillait pas le crime, mais il était forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la faiblesse était un héroïsme. On vit, sous ce règne, punir, dans Sénécion et Rusticus, les panégyristes des vertus de Thraséa et d'Helvidius, ces illustres orateurs traités de criminels d'état, et leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célèbres, tels que Pline, réduits à composer des ouvrages de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé était suspect à la tyrannie et dangereux pour son au-

teur. Les savans attirés à Rome par les Auguste, les Vespasien, les Antonin et les Trajan, en étaient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien et les Caracalla. On chassa les philosophes, on proscrivit les sciences. Ces tyrans voulaient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portait l'empreinte de l'esprit et de la vertu.

C'est en tenant ainsi les âmes dans les angoisses perpétuelles de la crainte, que la tyrannie sait les avilir : c'est elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces supplices (1) si cruels, supplices quelquefois nécesaires dans ces pays abominables, parce que les peuples y sont excités aux forfaits, non-seulement par leur misère, mais encore par le sultan, qui leur donne l'exemple du crime, et leur apprend à mépriser la justice.

Voilà, et les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme, et les moyens qu'on

(1) Si les supplices en usage dans presque tout l'Orient font horreur à l'humanité, c'est que le despote qui les ordonne se sent au-dessus des lois. Il n'en est pas ainsi dans les républiques ; les lois y sont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y soumet.

emploie pour y parvenir. C'est ainsi que follement amoureux du pouvoir arbitraire, les rois se jettent inconsidérément dans une route coupée par eux de mille précipices, et dans laquelle mille d'entre eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité et celui des souverains, les éclairer sur ce point, leur montrer le danger auquel sous un pareil gouvernement, eux et leurs peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide qui leur inspirerait le désir du pouvoir arbitraire ; qu'ils sachent enfin que le traité le plus fort contre le despotisme serait le traité du bonheur et de la conservation des rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs grecs ou turcs égorgés sur le trône de Constantinople? Si les sultans, répondrai-je, ne sont point retenus par ces exemples effrayans, c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire; c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'est que la plupart des princes d'Orient,

instrumens des volontés d'un visir, cèdent par faiblesse à ses desirs, et ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'aperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, et dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardi par la faiblesse des peuples, les princes se font despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que pour abroger toute loi et réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force et souvent employer le glaive du soldat. Or, l'usage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens et les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnaître d'autre justice que la force.

Cette idée est long-temps à se répandre dans le peuple; mais elle y perce, et parvient jusqu'au soldat. Le soldat aperçoit enfin qu'il n'est dans

l'état aucun corps qui puisse lui résister; qu'odieux à ses sujets, le prince lui doit toute sa puissance; son âme s'ouvre à son insu à des projets audacieux; il désire d'améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi et courageux le flatte de cet espoir et lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'histoire, suffit pour faire une révolution, révolution toujours rapidement suivie d'une seconde, puisque dans les états despotiques, comme le remarque l'illustre président de Montesquieu, sans détruire la tyrannie, on massacre souvent les tyrans. Lorsque une fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer, à ce sujet, tous les empereurs romains proscrits par les prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des soldats, et rétablir l'ancienne discipline dans les armées.

Pour commander à des esclaves, le despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiètes et impérieuses. Il n'en est pas ainsi lorsque le prince a créé dans l'état un corps puissant de magistrats. Jugé par ces magistrats le peuple a des idées du juste et de l'injuste; le

soldat, toujours tiré du corps des citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice : d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le prince et par les magistrats, le corps entier des citoyens, sous l'étendard des lois, s'opposerait aux entreprises hardies qu'il pourrait tenter, et que, quelle que fût sa valeur, il succomberait enfin sous le nombre : il est donc à la fois retenu dans son devoir, et par l'idée de la justice, et par la crainte.

Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois : c'est un bouclier sous lequel le peuple et le prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'était à ce sujet et pour se soustraire au danger qui de toutes parts environne les despotes, que le calife Aaron Al-Raschid demandait un jour au célébre Beloulh, son frère, quelques conseils sur la manière de bien régner : « Faites, lui dit-il, que vos volontés soient con-« formes aux lois, et non les lois à vos volontés. « Songez que les hommes sans mérite demandent « beaucoup, et les grands hommes rarement; ré-« sistez donc aux demandes des uns, et pré-

« venez celles des autres. Ne chargez point vos « peuples d'impôts trop onéreux : rappelez-vous « à cet égard les avis du roi Nouchirvon-le-« Juste à son fils Ormous : *Mon fils* lui disait-il, « *personne ne sera heureux dans ton empire, si* « *tu ne songes qu'à tes aises. Lorsque étendu sur* « *des coussins tu seras prêt à t'endormir, souviens-* « *toi de ceux que l'oppression tient éveillés ; lors-* « *qu'on servira devant toi un repas splendide,* « *songe à ceux qui languissent dans la misère ;* « *lorsque tu parcourras les bosquets délicieux de* « *ton harem, souviens-toi qu'il est des infortunés* « *que la tyrannie retient dans les fers.* Je n'ajou-« terai, dit Beloulh, qu'un mot à ce que je « viens de dire : Mettez en votre faveur les gens « éminens dans les sciences ; conduisez-vous « par leurs avis, afin que la monarchie soit « obéissante à la loi écrite, et non la loi à la « monarchie (1). »

Thémiste (2), chargé de la part du sénat de haranguer Jovien à son avénement au trône, tint

(1) Chardin, tome V.

(2) *Histoire critique de la Philosophie*, par Deslandes.

à peu près le même discours à cet empereur : « Souvenez-vous, lui dit-il, que si les gens de « guerre vous ont élevé à l'empire, les philoso- « phes vous apprendront à le bien gouverner. Les « premiers vous ont donné la pourpre des Cé- « sars, les seconds vous apprendront à la porter « dignement. »

Chez les anciens Perses même, les plus vils et les plus lâches de tous les peuples, il était permis aux (1) philosophes chargés d'inaugurer les princes, de leur répéter ces mots, au jour de leur couronnement : « Sache, ô roi ! « que ton autorité cessera d'être légitime le « jour même que tu cesseras de rendre les « Perses heureux. » Vérité dont Trajan paraissait pénétré, lorsque élevé à l'empire, et faisant, selon l'usage, présent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit : « Recevez de « moi cette épée, et servez-vous-en sous mon « règne, ou pour défendre en moi un prince « juste, ou pour punir en moi un tyran. »

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter jusqu'au

---

(1) Voyez l'*Histoire critique de la Philosophie*.

courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espèce de despotisme qu'il s'agit dans ce Chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourrait se former un visir? Il ignore qu'il est un bien public: sans cette connaissance cependant, on erre çà et là sans guide; les idées du juste et de l'injuste, reçues dans la première jeunesse, s'obscurcissent insensiblement et disparaissent enfin entièrement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connaissance aux visirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerraient-ils dans ces pays despotiques où les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la patrie; où l'intérêt mal entendu du sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses sujets; où servir le prince c'est trahir sa nation? Pour être juste et vertueux, il faut sa-

voir quels sont les devoirs du prince et des sujets, étudier les engagemens réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société.. La justice n'est autre chose que la connaissance profonde de ces engagemens.. Pour s'élever à cette connaissance, il faut penser : or, quel homme ose penser chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude et même le danger de penser en entraînent bientôt l'impuissance. On pense peu dans les pays où l'on tait ses pensées. En vain dirait-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins; il est certain qu'on n'en pense pas plus, et que jamais les idées nobles et courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces gouvernemens, on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme et de vertige qui annonce la destruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc en ces pays aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les visirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place,

aucun principe d'administration ni de justice; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain, et non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais en les supposant même animés du désir du bien, pour le faire il faut s'éclairer : et les visirs, nécessairement emportés par les intrigues du sérail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude et de la méditation : et quel motif les y pourrait engager? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure (1).

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en bannissait les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un auteur à soigner, à perfectionner ses talens, ce même auteur ne présenterait plus au public que des ouvrages né-

---

(1) C'est pourquoi la nation anglaise, entre ses priviléges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

gligés et imparfaits? Voilà précisément le cas où se trouvent les visirs; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'administration des affaires, et ne doivent en général jamais consulter les gens éclairés (1).

Ce que je dis des visirs, je le dis des sultans. Les princes n'échappent pas à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, sont couverts de ténèbres plus épaisses que ceux de leurs sujets. Presque tous ceux qui les élèvent ou qui les environnent, avides de gouverner sous leur nom (2), ont intérêt de

---

(1) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du président de Montesquieu, c'est que l'Angleterre est un pays libre. En fait de lois et d'administration, si le czar Pierre prenait conseil du fameux Leibnitz, c'est qu'un grand homme consulte sans honte un autre grand homme, et que les Russes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(2) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez nous même, Louis XIII, dans une de ses lettres, se plaint du maréchal d'Ancre: « Il m'empêche,

les abrutir. Aussi les princes destinés à régner, enfermés dans le sérail jusqu'à la mort de leur père, passent-ils du harem sur le trône, sans avoir aucune idée nette de la science du gouvernement, et sans avoir une seule fois assisté au divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la supériorité de courage et de lumières n'inspirait pas une aveugle confiance, et qui payait des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, souviens-toi que tu es homme;* pourquoi les visirs ne permettraient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (1) ? Pourquoi ne pourrait-on sans crime

---

« dit-il, de me promener dans Paris; il ne « m'accorde que le plaisir de la chasse, que « la promenade des Tuileries; il est défendu « aux officiers de ma maison, ainsi qu'à tous « mes sujets, de m'entretenir d'affaires sé- « rieuses, et de me parler en particulier. » Il semble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naissance les appelle.

(1) Ce n'est point en Orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince lisait tous les libelles

douter de la justice de leurs décisions, et leur répéter d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen et la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuste?*

C'est que les visirs sont des hommes. Parmi les auteurs, en est-il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avaient la puissance de les punir? Ce ne seraient du moins que des hommes d'un esprit supérieur et d'un caractère élevé, qui, sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du public, conserveraient à la république des lettres des critiques si nécessaires aux progrès des arts et des sciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part des visirs?

« Il est, dit Balsac, peu de ministres assez « généreux pour préférer les louanges de la clé- « mence, qui durent aussi long-temps que les « races conservées, au plaisir que donne la ven- « geance, et qui, cependant passe aussi vite « que le coup de hache qui abat une tête. » Peu de visirs sont dignes de l'éloge donné dans Sé-

---

faits contre lui et contre Louis XIV. Il voulait s'éclairer et il sentait que la haine et l'humeur seules osent quelquefois présenter la vérité aux rois.

thos à la reine Nephté, lorsque les prêtres, en prononçant son panégyrique, disent : « Elle a « pardonné, comme les dieux, avec plein pou- « voir de punir. »

Le puissant sera toujours injuste et vindicatif. M. de Vendôme disait plaisamment à ce sujet que, dans la marche des armées, il avait souvent examiné les querelles des mulets et des muletiers, et qu'à la honte de l'humanité, la raison était presque toujours du côté des mulets.

M. Duverney, si savant dans l'histoire naturelle, et qui connaissait, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il était carnassier ou pâturant, disait souvent : « Qu'on me présente « la dent d'un animal inconnu ; par sa dent je « jugerai de ses mœurs. » A son exemple un philosophe moral pourrait dire : Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu, par son pouvoir je jugerai de sa justice. En vain, pour désarmer la cruauté des visirs, répéterait-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte et les vices de leurs bourreaux : dans les états despotiques, on se soucie et l'on doit se soucier peu de la gloire et de la postérité,

puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure, et qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite et qu'on ose refuser à la puissance.

Les visirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire, et par conséquent de supporter la censure: ils doivent donc être en général peu éclairés (1). Milord Bolingbroke disait à ce sujet, « que,

---

(1) Comme tous les citoyens sont fort ignorans du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particulière en vue, ou des esprits médiocres qui ne peuvent saisir d'un coup-d'œil la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un état. Ils proposent, en conséquence, des projets toujours discordans avec le reste de la législation d'un peuple. Aussi osent-ils rarement, dans un ouvrage, les exposer aux regards du public.

L'homme éclairé sent que, dans ces gouvernemens, tout changement est un nouveau malheur, parce qu'on n'y peut suivre aucun plan, parce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est, dans ces gouvernemens, qu'une chose utile à faire, c'est d'en changer insensi-

« jeune encore, il s'était d'abord représenté ceux « qui gouvernaient les nations comme des intel- « ligences supérieures. Mais, ajoutait-il, l'expé- « rience me détrompa bientôt : j'examinai ceux « qui tenaient en Angleterre le timon des affaires, « et je reconnus que les grands étaient assez « semblables à ces dieux de Phénicie, sur les « épaules desquels on attachait une tête de bœuf, « en signe de puissance suprême, et qu'en gé- « néral les hommes étaient régis par les plus « sots d'entre eux. » Cette vérité, que Bolingbroke appliquait peut-être par humeur à l'Angleterre, est sans doute incontestable dans presque tous les empires de l'Orient.

---

blement la forme. Faute de cette vue, le fameux czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa nation. Il devait cependant prévoir qu'un grand homme succède rarement à un autre grand homme ; que n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourraient bientôt retomber dans la barbarie dont il avait commencé à les tirer.

# CHAPITRE XIX.

## LE MÉPRIS ET L'AVILISSEMENT OU SONT LES PEUPLES ENTRETIENNENT L'IGNORANCE DES VISIRS; SECOND EFFET DU DESPOTISME.

Si les visirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du public que les visirs soient instruits; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on pas dans ces pays des citoyens assez vertueux pour reprocher aux visirs leur ignorance et leur injustice, et les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens? c'est que le propre du despotisme est d'avilir et de dégrader les âmes.

Dans les états où la loi seule punit et récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse et une fermeté d'âme qui s'affaiblit nécessairement dans les pays despotiques, où sa vie, ses biens et sa liberté dépendent du ca-

price (1) et de la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans ces pays, il serait aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crète et à Lacédémone ; aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice, et, plutôt que d'y applaudir, crier, comme le philosophe Philoxène : *Qu'on me remène aux Carrières.*

Dans ces gouvernemens, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme aperçoive, dans l'injustice ou l'incapacité des visirs ou des satrapes, la cause des misères publiques, et qu'il se taise, c'est vou-

(1) On ne verra point en Turquie, comme en Écosse, la loi punir dans le souverain l'injustice commise envers un sujet. A l'avénement de Malicorne au trône d'Écosse, un seigneur lui présente la patente de ses priviléges, le priant de les confirmer : le roi la prend et la déchire. Le seigneur s'en plaint au parlement ; et le parlement ordonne que le roi, assis sur son trône, sera tenu, en présence de toute sa cour, de recoudre avec du fil et une aiguille la patente de ce seigneur.

loir les contradictoires. D'ailleurs une probité muette serait, dans ce cas, une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national : je dirai de plus qu'il le doit. Or, l'injustice et l'imbécillité d'un visir se trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtues de la puissance nécessaire pour condamner le mérite aux plus grands supplices, cet homme sera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il sera plus ami du bien public et de la vertu.

Si Néron forçait au théâtre les applaudissemens des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les visirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils surchargent d'impôts et qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibère : sous son règne, on traitait de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des infortunés qu'on opprimait, parce que tout est criminel, dit Suétone, sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de visir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perses qui, cruellement fouettés par l'ordre du prince, étaient ensuite obligés de comparaître devant

ui : « Nous venons, lui disaient-ils, vous re-
« mercier d'avoir daigné vous souvenir de
« nous. »

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux visirs leur ignorance et leur injustice, serait bientôt suivie de son supplice (1); et personne ne s'y veut exposer. Mais, dira-t-on, le héros le brave ? Oui, répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime et de la gloire. Est-il privé de cet espoir? son courage l'abandonne. Chez un peuple esclave, l'on donnerait le nom de factieux à ce

(1) Qu'un visir commette une faute dans son administration : si cette faute nuit au public, les peuples crient, et l'orgueil du visir s'en offense : loin de revenir sur ses pas et d'essayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent : alors il ne reste au visir que deux partis à prendre; ou d'exposer l'état à des révolutions, ou de porter le despotisme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires; et c'est à ce dernier parti que s'arrêtent communément les visirs.

citoyen généreux ; son supplice trouverait des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un état, la bassesse est devenue mœurs. « Si la « peste, dit Gordon, avait des jarretières, des « cordons et des pensions à donner, il est des « théologiens assez vils, et des jurisconsultes « assez bas, pour soutenir que le règne de la « peste est de droit divin ; et que se soustraire « à ses malignes influences, c'est se rendre coupable au premier chef. » Il est donc, en ces gouvernemens, plus sage d'être le complice que l'accusateur des fripons : les vertus et les talens y sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le seul homme estimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol, était un nommé Mahmouth, et ce Mahmouth était exilé.

Dans les pays soumis au despotisme, l'amour, l'estime, les acclamations du public, sont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudissemens

du peuple, ainsi qu'à la fureur de Domitien, traverse de nuit les rues de Rome, se rend au palais de l'empereur; le prince l'embrasse froidement, Agricola se retire; et le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, se perd au même instant dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces temps malheureux qu'on pouvait à Rome s'écrier avec Brutus: « O vertu! « tu n'es qu'un vain nom. » Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des transes perpétuelles, et dont l'âme, affaissée par la crainte, a perdu tout son ressort? on ne rencontre chez ces peuples que des puissans insolens et des esclaves vils et lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un visir, lorsque, dans une importance et une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de cliens; et que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes et baissés, attendent en tremblant (1) la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces bramines qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent

(1) Le visir lui-même n'entre qu'en tremblant au divan quand le sultan y est.

la flamme bleue et divine dont le ciel doit l'enluminer, et dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de pagode !

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un visir sans talent, ou même un vil eunuque, on se rappelle malgré soi la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurisama*, c'est-à-dire *monseigneur*.

## CHAPITRE XX.

DU MÉPRIS DE LA VERTU ET DE LA FAUSSE ESTIME QU'ON AFFECTE POUR ELLE ; TROISIÈME EFFET DU DESPOTISME.

Si, comme je l'ai prouvé dans les Chapitres précédens, l'ignorance des visirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernemens, le ridicule qu'en ces pays on jette sur la vertu, en paraît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux

des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité et de la grossiéreté des Spartiates ? et que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendait aux Grecs de se prosterner devant le grand roi ?

Un peuple esclave doit nécessairement jeter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie et de la liberté. On devait, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout sujet vertueux qui, frappé de l'héroïsme des Grecs, exhortait ses concitoyens à leur ressembler, et à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où la vertu était méprisée (1). Les Perses, sous

(1) Au moment que trois cents Spartiates défendaient le Pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xercès le récit des jeux Olympiques : Quels hommes, s'écria un sei« gneur persan, allons nous combattre ! insen-

peine de se montrer vils, devaient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentimens qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération partout où l'on est citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs, que de grandes actions passeraient pour folles, si ces mêmes actions n'étaient consacrées par l'admiration de tous les siècles! Sans cette admiration, qui ne citerait point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée, le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone : « Ne profitez point de l'avantage du « nombre; renvoyez une partie de vos troupes; « ne combattez l'ennemi qu'à force égale. » On traiterait pareillement d'insensée la réponse qu'à la journée des Argineuses fit Callicratidas, général de la flotte lacédémonienne. Hermon lui conseillait de ne point combattre avec des forces

---

« sibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de « gloire. »

trop inégales l'armée navale des Athéniens : « O Hermon! lui répondit-il, à Dieu ne plaise « que je suive un conseil dont les suites seraient « si funestes à ma patrie! Sparte ne sera point « deshonorée par son général. C'est ici qu'avec « mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à « Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à « des hommes qui, jusque aujourd'hui, ne se « sont jamais informés du nombre, mais seulement du lieu où campaient leurs ennemis? » Une réponse si noble et si haute paraîtrait folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élévation dans l'âme, une connaissance assez profonde de la politique, pour sentir, comme Callicratidas, de quelle importance il était d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuse opiniâtreté qui les rendait invincibles? Ce héros savait qu'occupés sans cesse à nourrir en eux le sentiment du courage et de la gloire, trop de prudence pourrait en émousser la finesse, et qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de temps, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accou-

tumés à considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorsqu'ils pensent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font le plus souvent que lui enlever le palladium auquel sont attachés ses succès et sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions : encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugés. Une admiration sentie nous porterait nécessaiment à l'imitation.

Or quel homme, parmi ceux-là mêmes qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entièrement à sa valeur et à son habileté? Est-il beaucoup d'Antiochus-Soter? Ce prince sent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avait jeté dans leurs rangs l'aspect imprévu de ses éléphans : il verse des larmes sur ces palmes triomphales, et fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphans.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendaient aux con-

ditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisaient de leurs propres enfans à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul traité qui peut-être ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il pas d'imitateurs ? Mille héros ont tour à tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère et de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur et de larmes, où la jalousie mutile sans pitié les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, et condamnés au supplice d'un désir toujours renaissant et toujours impuissant. On n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honorait à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étaient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux passant sous les murs de Corinthe : « Quelles femmes, demandèrent-

« ils, habitent cette cité? » Ce sont, leur ré-
« pondit-on, des Corinthiens. « Ne savent-ils
« pas, reprirent-ils, ces hommes vils et lâches,
« que les seuls remparts impénétrables à l'en-
« nemi sont des citoyens déterminés à la mort? »
Tant de courage et d'élévation d'âme ne se rencontrent que dans des républiques guerrières. De quelque amour que nous soyons animés pour la patrie, on ne verra point de mère, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir, celles dont les enfans étaient échappés au carnage, se retiraient au fond de leurs maisons, dans le deuil et dans le silence; lorsqu'au contraire les mères dont les fils étaient morts en combattant, pleines de joie et la tête couronnée de fleurs, allaient au temple en rendre grâces aux dieux.

Quelque braves que soient nos soldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes soutenir, comme les Suisses, au combat de

Saint-Jacques-l'Hôpital (1), l'effort d'une armée de soixante mille hommes, qui paya sa victoire de la perte de huit mille soldats. On ne verra plus de gouvernemens traiter de lâches et condamner comme tels au dernier supplice dix soldats qui, s'échappant du carnage de cette journée, apportaient chez eux la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

Si, dans l'Europe même, on n'a plus qu'une admiration stérile pour de pareilles actions et de semblables vertus, quel mépris les peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces

(1) Dans l'histoire de Louis XI, Duclos dit que les Suisses, au nombre de 3000, soutinrent l'effort de l'armée du Dauphin, composée de 14,000 Français et de 8000 Anglais. Ce combat se donna près Bottelen, et les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suisses mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, composée de 20,000 hommes.

Près de Wesen, dans le canton de Glaris, 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célèbre la mémoire sur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique et lit la liste des trois cent cinquante noms.

mêmes vertus ? Qui pourrait les leur faire respecter ? Ces pays sont peuplés d'âmes abjectes et vicieuses : or dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéressés à ridiculiser les sentimens qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureusement il en est peu qui ne cèdent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui soient assez courageux pour braver le mépris de leur nation, et qui sentent assez nettement que l'estime d'une nation tombée dans un certain degré d'avilissement est une estime moins flatteuse que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faisait d'Annibal à la cour d'Antiochus a-t-il déshonoré ce grand homme? La lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois ? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le roi, le conseil et le peuple qui le livraient.

Le résultat de ce que j'ai dit, c'est qu'on n'a réellement, dans les empires despotiques, que du mépris pour la vertu, et qu'on n'en honore

que le nom. Si tous les jours ou l'invoque, et si l'on en exige des citoyens, il en est en ce cas de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on sera assez prudent pour la taire.

## CHAPITRE XXI.

### DU RENVERSEMENT DES EMPIRES SOUMIS AU POUVOIR ARBITRAIRE; QUATRIÈME EFFET DU DESPOTISME.

L'INDIFFÉRENCE des Orientaux pour la vertu, l'ignorance et l'avilissement des âmes, suite nécessaire de la forme de leur gouvernement, doit à la fois en faire des citoyens fripons entre eux et sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs et les Romains subjuguèrent l'Asie. Comment des esclaves, élevés et nourris dans l'antichambre d'un maître, eussent-ils

étouffé devant le glaive des Romains les sentimens habituels de crainte que le despotisme leur avait fait contracter ? Comment des hommes abrutis, sans élévation dans l'âme, habitués à fouler les faibles, à ramper devant les puissans, n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, et ne se fussent-ils pas montrés également lâches et dans le conseil et dans le combat ?

Si les Égyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les nations, c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur : aussi ne donnèrent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le roi Cléomène, chassé de Sparte, réfugié en Égypte, emprisonné par l'intrigue d'un ministre nommé Sobisius, eut massacré sa garde et rompu ses fers, le prince se présente dans les rues d'Alexandrie; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injustice, à secouer le joug de la tyrannie : partout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne restait à ce peuple vil et lâche que l'espèce de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple esclave resisterait-il à une nation libre et puissante? Pour user impunément du pouvoir arbitraire, le despote est forcé d'énerver l'esprit et le courage de ses sujets. Ce qui le rend puissant au dedans, le rend faible au dehors : avec la liberté, il bannit de son empire toutes les vertus; elles ne peuvent, dit Aristote, habiter chez des âmes serviles. Il faut, ajoute l'illustre président de Montesquieu que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon esclave. Il ne peut donc opposer aux attaques d'un peuple tel que les Romains, qu'un conseil et des généraux absolument neufs dans la science politique et militaire, et pris dans cette même nation dont il a amolli le courage et rétréci l'esprit; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états despotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat. Oui, lorsque le trône a successivement été occupé par plusieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la présence de la tyrannie, se ranime à l'aspect d'un prince vertueux : sa présence est comparable à celle du soleil; lorsque sa lumière perce et dissipe les

nuages ténébreux qui couvraient la terre, alors tout se ranime, tout se vivifie dans la nature; les plaines se peuplent de laboureurs, les bocages retentissent de concerts aériens, et le peuple ailé du ciel vole jusque sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. « O « temps heureux! s'écrie Tacite sous le règne « de Trajan, où l'on n'obéit qu'aux lois, où l'on « peut penser librement, et dire librement ce « qu'on pense; où l'on voit tous les cœurs voler « au-devant du prince, où sa vue seule est un « bienfait! »

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance et de gloire, et s'illustrent par des succès en tout genre, ces succès, attachés, comme je viens de le dire, à la sagesse des rois qui les gouvernaient, et non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillans. La force de pareils états, quelque imposante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire: c'est le colosse de Nabuchodonosor; ses pieds sont d'argile. Il en est de ces empires comme du sapin superbe: sa cime touche aux cieux,

les animaux des plaines et des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop faibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes et soumises au pouvoir arbitraire. La force respective de pareils états consiste alors dans l'équilibre de leur faiblesse. Un empire despotique a-t-il reçu quelque échec, si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle et courageuse, cet empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire n'ont que des succès momentanés, que des éclairs de gloire ; ils doivent tôt ou tard subir le joug d'une nation libre et entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances et des positions particulières les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces royaumes suffit poür les détruire, les dépeupler et les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or, dès que les âmes ont, par le défaut de passions, perdu

leur activité; lorsque les citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis dans l'*opium* du luxe, de l'oisiveté et de la mollesse; alors l'état tombe en consomption : le calme apparent dont il jouit n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaissement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un état; elles en sont l'âme et la vie. Le peuple le plus passionné est, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux empires; ils sont, à cet égard, comparables aux mers, dont les eaux stagnantes exhaleraient en croupissant des vapeurs funestes à l'univers, si, en les soulevant, la tempête ne les épura it.

Mais, si la grandeur des nations soumises au pouvoir arbitraire n'est qu'une grandeur momentanée, il n'en est pas ainsi des gouvernemens où la puissance est, comme dans Rome et dans la Grèce, partagée entre le peuple, les grands ou les rois. Dans ces états, l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'est dans ces pays qu'un peuple, dont les succès tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut s'en

promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'il a de tout penser et de tout dire, donnent plus de force et d'élévation à son âme: l'audace de son esprit passe dans son cœur; elle lui fait concevoir des projets plus vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses. J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entièrement détaché de l'intérêt public; si les mœurs d'un peuple tel que les Romains ne sont pas aussi corrompues qu'elles l'étaient du temps des Marius et des Sylla, l'esprit de faction, qui force les citoyens à s'observer et à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de ces empires. Ils ne se soutiennent que par le contrepoids des intérêts opposés. Jamais les fondemens de ces états ne sont plus assurés que dans ces momens de fermentation extérieure où ils paraissent prêts à s'écrouler. Ainsi, le fond des mers est calme et tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés sur leur surface, semblent les bouleverser jusque dans leurs abîmes.

Après avoir reconnu dans le despotisme oriental la cause de l'ignorance des visirs, de

l'indifférence des peuples pour la vertu, et du renversement des empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres constitutions d'état, montrer la cause des effets contraires.

## CHAPITRE XXII.

### DE L'AMOUR DE CERTAINS PEUPLES POUR LA GLOIRE ET LA VERTU.

Ce Chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirais, à ce sujet, dispensé de tout examen, si je ne sentais combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu, peut être agréable au public; et combien les détails sur une pareille matière, sont instructifs pour ceux même qui la possèdent le mieux. J'entre donc en matière. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête sur la Grèce, sur Rome; et j'y vois naître une

multitude de héros. Leurs grandes actions, conservées avec soin dans l'histoire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siècles les plus corrompus et les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'apperçois dans l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avaient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (1).

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroisme, pas même ceux que lui devait inspirer l'éducation romaine, et je dis que, dans le siècle de ce consul, la législation, à certains égards, était tellement pefectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvait se refuser à l'action géné-

(1) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des lois.

reuse qu'il fit. En effet, lorsque instruit de la discipline des Romains, on se rapelle que la fuite ou même la perte de leur bouclier dans le combat, était punie du supplice de la bastonnade, dans lequel le coupable expirait ordinairement, n'est-il pas évident qu'un consul vaincu, fait prisonnier, et député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvait s'offrir aux yeux des Romains, sans craindre ce mépris, toujours si humiliant de la part des républicaius, et si insoutenable pour une âme élevée ? qu'ainsi le seul parti que Régulus eût à prendre était d'effacer par quelque action héroïque la honte de sa défaite? il devait donc s'opposer au traité d'échange que le sénat était prêt à signer. Il exposait sans doute sa vie par ce conseil ; mais ce danger n'était pas imminent : il était assez vraisemblable, qu'étonné de son courage, le sénat n'en serait que plus empressé à conclure un traité qui devait lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le sénat se rendît à son avis, il était encore vraisemblable que, par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreraient point au supplice dont ils

l'avaient ménacé. Régulus ne s'exposait donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais un homme prudent et sensé devait se présenter, pour se soustraire au mépris, et s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroiques, non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, et que je veuille donner atteinte à sa gloire : l'action de Régulus fut sans doute l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portait à la vertu ; mais un pareil enthousiasme ne pouvait s'allumer qu'à Rome.

Les vices et les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation, et c'est la connaissance de cette vérité qui sans doute a donné lieu à cette belle loi de la Chine: pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (1) vertueuses ou infâmes commises

(1) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'Orient : les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts et de s'opposer aux séditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils

dans leurs gouvernemens; et qu'en conséquence, ces mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaissés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit chez tous les peuples l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration ? Si les Grecs et les Romains furent si long-temps animés de ces vertus mâles et courageuses qui sont, comme dit Balzac, « des courses que l'âme fait au-delà des devoirs communs, » c'est que les vertus de cette espèce sont presque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Épire : « Pyrrhus, lui dit-il, vous êtes sans « doute un prince illustre, un grand guerrier ; « mais vos peuples gémissent dans la misère. « Quelle témérité de vouloir me mener en « Épire ? Doutez-vous que, bientôt rangés sous « ma loi, vos peuples ne préférassent l'exemp-

---

s'occupent du bonheur des peuples de leur province : leur pouvoir même, à cet égard, est très-borné.

« tion de tributs aux surcharges de vos impôts, « et la sûreté à l'incertitude de leurs posses- « sions ? Aujourd'hui votre favori, demain je « serai votre maître. » Un tel discours ne pouvait être prononcé que par un Romain. C'est dans les républiques (1) qu'on aperçoit avec étonnement jusqu'où peut être portée la hauteur du courage et l'héroisme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier insulté en plein conseil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces

---

(1) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il sentait tout l'avantage de cette constitution d'état. Il craignait que l'Angleterre, en se formant en république, ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une lettre à M. Le Tellier, il dit: « Don Louis et moi, savons bien que « Charles II est hors des royaumes qui lui ap- « partiennent; mais, entre toutes les raisons « qui peuvent engager les rois, nos maîtres, à « songer à son rétablissement, une des plus fortes « est d'empêcher l'Angleterre de former une « république puissante, qui, dans la suite, don- « nerait à penser à tous ses voisins. »

que ces deux mots : « Frappe, mais écoute. » A cet exemple j'ajouterai celui de Timoléon ; il est accusé de malversation, le peuple est prêt à mettre en pièces ses délateurs ; il en arrête la fureur en disant : « O Syracusains ! qu'allez-« vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit « de m'accuser. Gardez-vous en cédant à la re-« connaissance de donner atteinte à cette même « liberté qu'il m'est si glorieux de vous avoir « rendue. »

Si l'histoire grecque et romaine est pleine de ces traits héroïques, et si l'on parcourt presque inutilement l'histoire du despotisme pour en trouver de pareils, c'est que, dans ces gouvernemens, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public ; c'est qu'en ces pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on recompence (1) ; c'est à cette médiocrité que l'on confie presque toujours l'administration publique ; on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets et trop remuans, ils al-

(1) Dans ces pays, l'esprit et les talens ne sont honorés que sous de grands princes et de grands ministres.

téreraient, dit-on, le repos de l'état : repos comparable au moment de silence qui, dans la nature, précède de quelques instans la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des sujets. Dans les gouvernemens arbitraires, les hommes sont comme ces chevaux qui, serrés par les morailles, souffrent sans remuer les plus cruelles opérations : le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut seule entretenir dans le corps politique la douce fermentation qui le rend sain et robuste, et qui développe toute espèce de vertus et de talens. Les siècles les plus favorables aux lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands généraux et en grands politiques : le même soleil vivifie les cèdres et les platanes.

Au reste, cette passion de la gloire qui, divinisée chez les païens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres et guerrières.

# CHAPITRE XXIII.

## QUE LES NATIONS PAUVRES ONT TOUJOURS ÉTÉ PLUS AVIDES DE GLOIRE, ET PLUS FÉCONDES EN GRANDS HOMMES, QUE LES NATIONS OPULENTES.

Les héros, dans les républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie et disparaître avec elle. C'était dans le premier moment de la liberté de la Hollande, que Balzac disait de ses habitans « qu'ils avaient « mérité d'avoir Dieu pour roi, puisqu'ils n'a- « vaient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu. » Le sol propre à la production des grands hommes est, dans ces républiques, bientôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui disparaît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force et de courage. « Les « peuples riches, dit ce même Balzac, se gou- « vernent par les discours de la raison qui con- « clut à l'utile, et non selon l'institution morale « qui se propose l'honnête et le hasardeux. »

Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes etaient peut-être les seuls qui chantassent des hymnes en l'honneur des dieux, sans jamais leur demander aucune grâce ; persuadés, disaient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir était assez étendu, ils étaient indépendans, parce qu'ils cessaient d'obéir au chef, lorsqu'il cessait d'obéir aux lois. Il n'en est pas des nations riches comme de ces Scythes, qui n'avaient d'autre besoin que celui de la gloire. Partout où le commerce fleurit, on préfère les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, et que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus et de talens cette préférence ne doit-elle pas occasioner ! La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnaissance publique, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie : le désir de la gloire suppose toujours le désir de se rendre utile à sa nation.

Il n'en est pas ainsi du désir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionnage, et souvent

du crime; elles sont rarement le partage des plus spirituels et des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçans doivent donc être plus féconds en bons négocians qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrain du luxe et des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus (1); rien de si rare que de rencontrer des ames élevées (2) dans les empires opulens; les citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés a donné à la tyrannie des otages de sa

---

(1) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est est impossible de dire des particuliers, peut se dire des peuples : c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heursux; or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches et les plus commerçans.

(2) De tous les peuples de la Germanie, les Suéones, dit Tacite, sont les seuls, qui, à l'exemple des Romains, fassent cas des richesses, et qui soient, comme eux, soumis au despotisme.

bassesse et de sa lâcheté. La vertu qui se contente de peu est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui dicta la réponse que fit au ministre anglais un seigneur distingué par son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. « Milord, lui répliqua le seigneur anglais, avant « de répondre à vos offres, permettez-moi de « faire apporter mon souper devant vous. » On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avait dîné. Se tournant alors vers Walpole : « Milord, ajouta-t-il, « pensez-vous qu'un homme qui se contente « d'un pareil repas, soit un homme que la « cour puisse aisément gagner ? Dites au roi « ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse « que j'aie à lui faire. » Un pareil discours part d'un caractère qui sait rétrécir le cercle de ses besoins : et combien en est-il qui, dans un pays riche, résistent à la tentation perpé-

tuelle des superfluités? Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus! « O philosophes! s'écriait souvent Socrate, « vous qui représentez les dieux sur la terre, « sachez comme eux vous suffire à vous-« mêmes, vous contenter de peu; surtout « n'allez point, en rampant, importuner les « princes et les rois. » — « Rien de plus « ferme et de plus vertueux, dit Cicéron, que « le caractère des premiers sages de la Grèce. « Aucun péril ne les effrayait, aucun obstacle « ne les décourageait, aucune considération « ne les retenait et ne leur faisait sacrifier la « vérité aux volontés absolues des princes. » Mais ces philosophes étaient nés dans un pays pauvre: aussi leurs successeurs ne conservèrent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, et d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces princes les laissaient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie: « Quel spectacle plus avilissant pour « l'humanité que de voir des sages prostituer

« leurs éloges aux gens en place! Faut-il que « les cours des rois soient si souvent l'écueil « de la sagesse et de la vertu! Les grands ne « devraient-ils pas sentir que tous ceux qui ne « les entretiennent que de choses frivoles, les « trompent (1)? La vraie manière de les servir, « c'est de leur reprocher leurs vices et leurs « travers, de leur apprendre qu'il leur sied « mal de passer les jours dans les divertisse-« mens. Voilà le seul langage digne d'un « homme vertueux; le mensonge et la flatterie « n'habitent jamais sur ses lèvres. »

---

(1) Il fût sans doute un temps où les gens d'esprit n'avaient droit de parler aux princes que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortaient qu'une fois l'an de leur retraite; c'était pour se rendre au palais du roi. Là, chacun déclarait, à haute voix, et ses réflexions politiques sur l'administration, et les changemens ou les modifications qu'on devait apporter dans les lois. Ceux dont les réflexions étaient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu importantes, perdaient le droit de parler. (*Histoire critique de la Philosophie*, tome II.)

Cette exclamation de Plutarque est sans doute très-belle; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connaissance de l'humanité. Il en est de même de celle de Pythagore : « Je refuse, dit-il, le nom de philosophes à ceux qui cèdent à la corruption « des cours : ceux-là seuls sont dignes de ce « nom, qui sont prêts à sacrifier devant les « rois, leur vie, leurs richesses, leurs dignités, « leurs familles, et même leur réputation. « C'est, ajoute Pythagore, par cet amour « pour la vérité qu'on participe à la divinité, « et qu'on s'y unit de la manière la plus noble « et la plus intime. »

De tels hommes ne naissent pas indifféremment dans toute espèce de gouvernement : tant de vertus sont l'effet, ou d'un fanatisme philosophique qui s'éteint promptement, ou d'une éducation singulière, ou d'une législation. Les philosophes de l'espèce dont parlent Plutarque et Pythagore, ont presque tous reçu le jour chez des peuples pauvres et passionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la source des vertus : c'est à l'administration plus

ou moins sage des honneurs et des récompenses, qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas sans peine, c'est que les vertus et les talens ne sont nulle part récompensés d'une manière aussi flatteuse que dans les républiques pauvres et guerrières.

## CHAPITRE XXIV.

### PREUVE DE CETTE VÉRITÉ.

Pour ôter à cette proposition tout air de paradoxe, il suffit d'observer que les deux objets les plus généraux du désir des hommes, sont les richesses et les honneurs. Entre ces deux objets, c'est des honneurs qu'ils sont le plus avides, lorsque ces honneurs sont dispensés d'une manière flatteuse pour l'amour-propre.

Le désir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, et c'est alors qu'ils opèrent des prodiges. Or, ces honneurs

ne sont nulle part répartis avec plus de justice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnaie pour payer les services rendus à la patrie, ont par conséquent le plus grand intérêt à la tenir en valeur : aussi, les républiques pauvres de Rome et de la Grèce ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vastes et riches empires de l'Orient.

Chez les peuples opulens et soumis au despotisme, on fait et l'on doit faire peu de cas de la monnaie des honneurs. En effet, si les honneurs empruntent leur prix de la manière dont ils sont administrés, et si, dans l'Orient, les sultans en sont les dispensateurs, on sent qu'ils doivent souvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Aussi dans ces pays, les honneurs ne sont proprement que des titres; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils sont rarement unis à la gloire, qui n'est point en la disposition des princes, mais du peuple, puisque la gloire n'est autre chose que l'acclamation de la reconnaissance publique. Or, lorsque les honneurs sont avilis, le désir de les obtenir s'attiédit; ce désir ne porte plus les hommes aux grandes choses; et les hon-

neurs deviennent dans l'état un ressort sans force, dont les gens en place négligent avec raison de se servir.

Il est un canton dans l'Amérique, où, lorsqu'un sauvage a remporté une victoire ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une assemblée de la nation : « Tu es un homme. » Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités proposées dans les états despotiques à ceux qui s'illustrent par leurs talens.

Pour sentir tout le mépris que doit quelquefois jeter sur les honneurs la manière ridicule dont on les administre, qu'on se rapelle l'abus qu'on en faisait sous le règne de Claude. Sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célèbre par son adresse; ce citoyen fut mis à mort : on fit à cet oiseau des funérailles magnifiques; un joueur de flutte précédait le lit de parade sur lequel deux esclaves portaient le corbeau, et le convoi était fermé par une infinité de gens de tout sexe et de tout âge. C'est à ce sujet que Pline s'écrie : « Que diraient nos ancêtres, si, dans cette même Rome où l'on enterrait nos premiers rois sans pompe, où l'on n'a point vengé la mort du destructeur de Car-

« thage et de Numance, ils assistaient aux obsè-
« ques d'un corbeau ! »

Mais, dira-t-on, dans les pays soumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui sans doute; mais ils le sont plus souvent du vice et de la bassesse. Les honneurs sont, dans ces gouvernemens, comparables à ces arbres épars dans les déserts, dont les fruits quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent, qui, du pied de l'arbre, s'est en rampant élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paie les services rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent est bientôt surchargée de dépenses; l'état épuisé devient bientôt insolvable; alors il n'est plus de récompense pour les vertus et les talens.

En vain dira-t-on qu'éclairés par le besoin, les princes, en cette extrémité, devraient avoir recours à la monnaie des honneurs : si, dans les républiques pauvres, où la nation en corps est la distributrice des grâces, il est facile de rehausser le prix de ces honneurs, rien de plus

difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnaie des honneurs ne supposerait-elle pas dans celui qui voudrait y donner du cours! Quelle force de caractère pour résister aux intrigues des courtisans ! Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talens et de grandes vertus, et les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeraient ! Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit par conséquent en créer de nouveaux !

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnaies d'or et d'argent, il exige au contraire qu'on en fasse dans la monnaie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai à ce sujet qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, et n'en nomment

aucun pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévère du mérite de ceux qu'on élève aux dignités ? Pourquoi chaque nation n'aurait-elle pas un tribunal qui, par un examen profond et public, l'assurât de la réalité des talens qu'elle récompense ? Quel prix un pareil examen ne mettrait-il pas aux honneurs ! Quel désir de les mériter ! Quel changement heureux ce désir n'occasionnerait-il pas, et dans l'éducation particulière, et peu-à-peu dans l'éducation publique ! changement duquel dépend peut-être toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils et lâches courtisans d'Anthiochus, que d'hommes, s'ils eusseut été dès l'enfance élevés à Rome, auraient, comme Popilius, tracé au tour de ce roi le cercle dont il ne pouvait sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains !

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, et que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, et former des citoyens vertueux, je suis, je pense,

en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu est un effet de la forme différente de leurs gouvernemens. Or, ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai prise pour exemple, peut s'appliquer à toute autre espèce de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers peuples paraissent susceptibles.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

# CHAPITRE XXV.

## DU RAPPORT EXACT ENTRE LA FORCE DES PASSIONS ET LA GRANDEUR DES RÉCOMPENSES QU'ON LEUR PROPOSE POUR OBJET.

Pour sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entière. Animés du désir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du Nouveau-Monde, combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur; et en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, et d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigens, je vois les Flibustiers passer des mers

du Nord à celles du Sud; attaquer des retranchemens impénétrables; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés: et ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les côtes du sud, se rouvrir de nouveau un passage dans les mers du nord, en surmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels et un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes et la nature mettaient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'histoire du nord, les premiers peuples qui se présentent à mes regards sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des Flibustiers. « Nos guerriers « avides de trépas, » dit un de leurs poètes, le « cherchent avec fureur : dans les combats, « frappés du coup mortel, on les voit tomber, « rire et mourir. » Ce qu'un de leurs rois, nommé Sodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie sur le champ de bataille : « Quelle joie incon-

« nue me saisit! je meurs : j'entends la voix
« d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son
« palais s'ouvrent ; je vois sortir des filles demi-
« nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue
« qui relève la blancheur de leur sein ; elles
« s'avancent vers moi, et m'offrent une bière
« délicieuse dans le crâne sanglant de mes en-
« nemis. »

Si du nord je passe au midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, se dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarrasins que le Très-Haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur et la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Éternel a jeté un pont sur l'abîme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pas léger pour s'élever aux voûtes célestes ; et le lâche, précipité de ce pont, sera en tombant reçu « dans la gueule de « l'horrible serpent qui habite l'obscure caverne « de la maison de la fumée. » Pour confirmer la mission du prophète, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Al-borak, il a parcouru les

sept cieux, vu l'ange de la mort et le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septième; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (1); et qu'ami de Dieu, il leur ap-

(1) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant aperçu de loin, vint, dit-on, se jeter aux genoux de ce prophète, qui le flatta et lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois ce même prophète rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le père Maracio convient du fait, et prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnans, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules de mouton rôties, les Musulmans assurent que, s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappans, et qui surpassent autant toute la force et la supercherie humaines, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut, de son vivant, enlevée au ciel. Ils célèbrent son assomption.

porte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces recits, les Sarrasins prêtent aux discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillans. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois échauffés de la plus vive croyance, et soupirant sans cesse après les houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. « Guerriers, s'écrie dans le combat un « de leurs généraux nommé Ikrimach, je les vois « ces belles filles aux yœux noirs, elles sont « quatre-vingts. Si l'une d'elles apparaissait sur « la terre, tous les rois descendraient de leur « trône pour la suivre. Mais, que vois-je? c'en « est une qui s'avance : elle a un cothurne d'or « pour chaussure ; d'une main elle tient un mou-« choir de soie verte, et de l'autre une coupe de « topaze; elle me fait signe de la tête en me « disant : Venez ici, mon bien-aimé.... Attendez-« moi, divine houri ; je me précipite dans les « bataillons infidèles, je donne, je reçois la mort « et vous rejoins. »

Tant que les yeux crédules des Sarrasins virent aussi distinctement les houris, la pas-

sion des conquêtes proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendaient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la patrie : aussi produisit-il de plus grands effets, et les vit-on, en moins d'un siècle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avaient subjugué en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes en nombre, en discipline, en armures et en machines de guerre, fuyaient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier (1). Toutes

---

(1) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble à ce sujet un conseil, moins composé d'hommes d'état que de théologiens : on y expose les maux actuels de l'empire; on en cherche les causes, et l'on conclut, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la nation avaient irrité le Très-Haut, et qu'on ne pourrait mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes et la prière.

Cette résolution prise, l'empereur ne considère aucune des ressources qui lui restaient encore après tant de désastres; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avait su que le courage n'était jamais que l'effet des passions; que, depuis la destruction de la ré-

les nations liguées ne leur auraient alors opposé que d'impuissantes barrières.

Pour leur résister, il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animait les Musulmans, promettre le ciel et la palme du martyre, comme Saint Bernard la promit, du temps des croisades, à tout guerrier qui mourrait en combattant les infidèles : proposition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques assemblés, qui, moins habiles que Saint Bernard, la rejetèrent d'une commune voix (1).

---

publique, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'était opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(1) Ils alléguaient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'Église d'Orient, et le treizième canon de la lettre de saint Basile-le-Grand à Amphiloque. Cette lettre portait que « tout soldat qui tuait un ennemi dans le « combat, ne pouvait de trois ans s'approcher « de la communion; » d'où l'on pourrait conclure que s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé et vertueux, rien ne serait quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint

Ils ne s'aperçurent pas que ce refus décourageait les Grecs, favorisait l'extinction du christianisme et les progrès des Sarrasins auxquels on ne pouvait opposer que la digue d'un zèle égal à leur fanatisme. Ces évêques continuèrent donc d'attribuer aux crimes de la nation les calamités qui désolaient l'empire, et dont un œil éclairé eût cherché et découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvaient être regardés comme les verges dont le ciel se servait pour frapper l'empire, et comme la plaie dont il l'affligeait.

Les succès étonnans des Sarrasins dependaient tellement de la force de leurs passions, et la force de leurs passions des moyens dont on se servait pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre tremblait et les armées grecques fuyaient dispersées comme la poussière devant les aquilons, frémissaient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de Musulmans nommés les Safriens (2). Échauffés, comme tous les réforma-

(1) Ces Safriens étaient si redoutés, que Adi,

teurs, d'un orgueil plus féroce et d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyaient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentait aux autres Musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens voulaient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les nations qui, disaient-ils, à leur aspect, devaient, frappées de terreur ou de lumière, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la flèche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes et des Safriens, peut s'appliquer à toutes les nations mues par le res-

---

capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques qui s'étaient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervon, ce capitaine représenta qu'avide de la mort, chacun de ces sectaires pouvait combattre avec avantage contre vingt Arabes; et qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant pas, dans cette occasion, compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderait point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendait si inégal.

sort des religions; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui; chez tous les peuples, produit l'équilibre de leurs passions et leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espèce, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernemens et des positions des peuples, qui dans la même extrémité, les détermine à des partis très différens.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république, ces alliés, dit Plutarque, s'empressèrent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richesses qu'il pouvait leur enlever les rendait souples aux volontés d'Athènes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des peuples indigens; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces insulaires, leur déclarant qu'il venait, accompagné de deux puissantes divinités, le besoin et la force, qui, disait-il, entraînent toujours la persuasion à leur suite; « Thémistocle, « lui répondirent les habitans d'Andros, nous « nous soumettrions, comme les autres alliés, « à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par

« deux divinités aussi puissantes que les tiennes, « l'indigence et le désespoir qui méconnaît la « force. »

La vivacité des passions dépend donc, ou des moyens (1) que le législateur emploie pour

---

(1) De petits moyens produisent toujours de petites passions et de petits effets : il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la foiblesse, encore plus que la sottise, qui, dans la plupart des gouvernemens, éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbéciles que nous le paraîtrons à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi qui défend aux citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, et qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des moines? Chacun sait le remède à ce mal, et sent, en même-temps, combien il serait difficile de l'appliquer. Que d'obstacles en effet l'intérêt de quelque société ne mettrait-il pas à cet égard au bien public ? Que de longs et pénibles efforts de courage et d'esprit, que de constance enfin ne supposerait pas l'exécution d'un pareil projet? Pour le tenter, peut-être faudrait-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire, et qu'il pût se flatter de voir la reconnaissance pu-

les allumer en nous, ou des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi les succès, comme le prouve toute l'histoire, accompagnent toujours les peuples animés de passions fortes : vérité trop peu connue, et dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût fait dans l'art d'inspirer des passions, art jusqu'à présent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts et les forces d'un état, mais qui n'ont jamais senti les ressources singulières qu'en des instans critiques on peut tirer des passions, lorsqu'on sait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la géometrie, ne paraissent en effet avoir été jusqu'ici aperçus que par des grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que, si la vertu, le courage, et par conséquent les passions dont les

---

blique lui dresser partout des statues. L'on doit toujours se rappeler qu'en morale, ainsi qu'en physique et en mécanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils sont rangés, un traité sur l'art de les inspirer ne serait pas moins utile à l'instruction des généraux, que l'excellent Traité de l'illustre chevalier Folard sur la tactique (1).

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté et de la haine de l'esclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célèbres et opiniâtres défenseurs d'Abydos, de Sagonte, de Carthage, de Numance et de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dut ses succès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens sensés, au hasard ou à une folle témérité, parce qu'ils n'aperçoivent point les ressorts presque invisibles dont ce héros se servait pour opérer tant de prodiges.

---

(1) La discipline n'est, pour ainsi dire, que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage; mais elle ne tient pas devant la féroce et opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la patrie.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

# CHAPITRE XXVI.

## DE QUEL DEGRÉ DE PASSION LES HOMMES SONT SUSCEPTIBLES.

Si, pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs califes, des hommes impatiens de la mort se précipiter les uns sur la pointe des poignards et des rochers, et les autres dans les abymes de la mer : on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les Musulmans,

mais la possession leur en paraît plus assurée : en conséquence, le désir d'en jouir se fait sentir plus vivement en eux, et leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employait autant de soin et d'art pour affermir la croyance de ces aveugles zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes destinées à cet emploi ne recevaient et n'auraient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportées dès l'âge le plus tendre dans un endroit écarté, désert et sauvage du sérail, c'est là qu'on égarait leur raison dans les ténèbres de la foi musulmane; qu'on leur annonçait la mission, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophète, et l'entier dévouement dû aux ordres du calife; c'est là, qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du paradis, on excitait en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avaient-ils atteint cet âge où l'on est prodigue de son être; où, par des désirs fougueux, la nature marque et l'impatience et la puissance qu'elle a dè jouir des plaisirs les plus vifs, qu'alors, pour fortifier la croyance d'un

jeune homme, et l'enflammer du fanatisme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante, le transportaient, pendant son sommeil, de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là, couché sur des fleurs, entouré de fontaines jaillissantes, il repose jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme et la couleur à l'univers, éveille toutes les puissances productrices de la nature, et fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte partout ses regards, et les arrête sur des femmes charmantes, que son imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres, elles sont instruites dans l'art de séduire; il les voit s'avancer vers lui en dansant; elles jouissent du spectacle de sa surprise; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des désirs inconnus; opposent la gaze légère d'une feinte pudeur à l'impatience des désirs qui s'en irritent : elles cèdent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de

l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'âme ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse succède un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de désirs, ce jeune homme, assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de nouveau, et reporté pendant son sommeil dans sa première demeure. Il y cherche, à son réveil, les objets qui l'ont enchanté; ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses yeux. Il appelle encore les houris; il ne retrouve près de lui que des imans : il leur raconte les songes qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché sur la terre, les imans s'écrient : « O vase d'élection! ô mon « fils! sans doute que notre saint prophète t'a « ravi aux cieux, t'a fait jouir des plaisirs ré« servés aux fidèles pour fortifier ta foi et ton « courage. Mérite donc une pareille faveur par « un dévouement absolu aux ordres du calife. »

C'est par une semblable éducation que ces dervis animaient les Ismaélites de la plus ferme croyance; c'est ainsi qu'ils leur faisaient prendre, si je l'ose dire, la vie en haine et la mort

en amour ; qu'ils leur faisaient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes, et leur inspiraient enfin ce courage déterminé qui, pendant quelques instans, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instans, parce que cette espèce de courage disparaît bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions, celle du fanatisme, qui, fondée sur le désir des plaisirs célestes, est sans contredit la plus forte, est toujours chez un peuple la passion la moins durable, parce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges et des séductions dont la raison doit insensiblement saper les fondemens. Aussi les Arabes, les Abyssins, et généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siècle, toute la supériorité de courage qu'ils avaient sur les autres nations, et c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers excitée par la passion du patriotisme, et fondée sur des récompenses réelles et temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le désir des richesses

n'eût brisé les liens qui unissaient l'intérêt personnel à l'intérêt général et n'eût à la fois corrompu chez ce peuple et les mœurs et la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux espèces de courage, fondés, l'un sur le fanatisme de la religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affaiblit et s'éteint bientôt. D'ailleurs ce courage prenant sa source dans l'aveuglement et la superstition, dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le chevalier Folard, seraient si redoutables s'ils faisaient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur discipline et leur armure; s'ils quittaient le sabre pour la baïonnette, et qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours : tant leur

religion, ajoute cet illustre auteur, est propre à éterniser la stupidité et l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les passions pouvaient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige: vérité prouvée, et par le courage désespéré des Ismaélites, et par les méditations des Gymnosophystes, dont le noviciat ne s'achevait qu'en trente-sept ans de retraite, d'étude et de silence, et par les macérations barbares et continues des fakirs, et par la fureur vengeresse des Japonais (1), et par les duels des Européens, et enfin par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui, frappés du coup mortel, tombaient et mouraient sur l'arène avec le même courage qu'ils y avaient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étais proposé de le prouver, sont donc en général susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, et les

(1) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés; et celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumières.

La grande inégalité d'esprit qu'on aperçoit entre les hommes dépend donc uniquement de la différente éducation qu'ils reçoivent, et de l'enchaînement inconnu et divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, à se ressouvenir, et à observer les rapports que ces divers objets ont entre eux et avec nous, il est évident que, tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse des sens, de l'étendue de mémoire, et enfin de la capacité d'attention nécessaires pour s'élever aux plus hautes idées, parmi les hommes communément bien organisés (1), il n'en est par conséquent aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talens.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous les faux jugemens, ainsi que je l'ai prouvé dans mon pre-

(1) C'est-à-dire ceux dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun défaut, tels que sont la plupart des hommes.

mier Discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche; des passions, lorsqu'elles sont tellement modidifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Or, ces deux causes uniques et générales de nos erreurs sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premièrement, n'est point nécessaire, elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce discours, qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la nature, et les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugemens sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit, aper-

que dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation (1); mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'en conséquence ils contractent, dans leur première

(1) J'observerai à ce sujet que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second Discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au public; et si le hasard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, et choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature, sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hasard que de l'excellence de l'organisation; et qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature, à moins d'entendre par le mot *nature* l'enchaînement éternel et universel qui lie ensemble tous les événemens du monde, et dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise.

jeunesse, pour l'application, dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, et qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomènes qui en dépendent, je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le Chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

## CHAPITRE XXVII.

### Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'expérience semble démentir mes raisonnemens, et cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hom-

mes, dira-t-on, avaient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'âmes, voit-on si peu de Turenne, de Rosny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Molière, de Quinault; de Lebrun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siècle et de leur pays?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres en quelque genre que ce soit, et l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être en effet aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'âmes douées de la plus grande disposition à l'esprit; supposons dans le gouvernement un désir vif de mettre ces dispositions en valeur; si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes et les secours propres à développer en nous ces dispositions, ne se trouvent que dans une ville opulente, c'est par conséquent dans les huit cent mille âmes qui vivent ou qui ont long-temps

vécu à Paris (1), qu'on doit chercher et qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différens genres de sciences et d'arts. Or, de ces huit cent mille âmes, si d'abord on en supprime la moitié, c'est-à-dire les femmes, dont l'éducation et la vie s'opposent au progrès qu'elles pourraient faire dans les sciences et les arts; qu'on en retranche encore les enfans, les vieillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, et généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs, ou livrés à des plaisirs qui rem-

(1) Qu'on parcoure la liste des grands hommes, on verra que les Molière, les Quinault, les Corneilles, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Mallebranche, etc., ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la capitale; que les talens campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité, et que les muses, qui recherchent avec tant d'empressement les bois, les fontaines et les prairies, ne seraient que des villageoises si elles ne prenaient de temps en temps l'air des grandes villes.

plissent une partie de leur journée ; si l'on ne considère enfin que le petit nombre de ceux qui, placés dès leur jeunesse dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux, où d'ailleurs on peut sans inquiétude se livrer tout entier à l'étude et à la méditation, il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que, de ces six mille, il n'en est pas six cents animés du désir de s'instruire ; que, de ces six cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce désir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent qui, au désir de s'instruire, joignent la constance et la patience nécessaires pour perfectionner leurs talens, et qui réunissent ainsi deux qualités que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables; qu'enfin il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur première jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour et à l'ambition, n'aient, ou dans les études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des momens, dont la perte est tou-

jours irréparable, pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou en quelque art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante qui, divisé par celui des divers genres d'étude, ne donnerait qu'un ou deux hommes dans chaque genre, si je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer, et que, de ce nombre ainsi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renversemens de fortune ou d'autres accidens pareils ont arrêté les progrès; je dis que dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former de grands hommes, s'oppose à leur multiplication, et que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors, pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands hommes dans certains siècles ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différens éloignemens où les climats sont du soleil, ni à tous les raisonnemens pareils qui, toujours ré-

pétés, ont toujours été démentis par l'expérience et l'histoire.

Si la différente température des climats avait tant d'influence sur les âmes et sur les esprits, pourquoi les Romains (1), si magnanimes, si audacieux sous un gouvernement républicain, seraient-ils aujourd'hui si mous et si efféminés? Pourquoi ces Grecs et ces Égyptiens qui, jadis recommandables par leur esprit et leur vertu, étaient l'admiration de la terre, en sont-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Éléamites, si lâches et si vils du temps d'Alexandre, sous celui de Perses, seraient-ils, sous celui de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siècle où les Romains n'avaient encore rien perdu de leur courage et de leur discipline? Pourquoi les La-

---

(1) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne ressemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'est d'être les maîtres du monde. « Si l'ancienne Rome, disent-ils, le conquit « par ses vertus et sa valeur, Rome moderne l'a « reconquis par ses ruses et ses artifices politi« ques; et le pape Grégoire VII est le César de « cette seconde Rome. »

cédémoniens, les plus braves et les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des lois de Lycurgue, perdirent-ils l'une et l'autre de ces réputations lorsque, après la guerre du Péloponnèse, ils eurent laissé introduire l'or et le luxe chez eux? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auraient-ils plus le même courage? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrèrent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses? Pourquoi les sciences et les arts, tour à tour cultivés et négligés chez différens peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats?

Dans un dialogue de Lucien : « Ce n'est « point en Grèce, dit la Philosophie, que je « fis ma première demeure. Je portai d'abord « mes pas vers l'Indus; et l'Indien, pour m'é- « couter, descendit humblement de son élé- « phant. Des Indes, je tournai vers l'Éthiopie; « je me transportai en Égypte; d'Égypte je « passai à Babylone; je m'arrêtai en Scythie, « je revins par la Thrace. Je conversai avec « Orphée, et Orphée m'apporta en Grèce. »

Pourquoi la philosophie a-t-elle passé de la Grèce dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople et dans l'Arabie? Et pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des asiles dans la France, l'Angleterre, et jusque dans le nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athènes, de Pélopidas à Thèbes, de Décius à Rome? La température de ces climats n'a pas changé : à quoi donc attribuer la transmigration des arts, des sciences, du courage et de la vertu, si ce n'est à des causes morales?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phenomènes politiques qu'on essaie en vain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la supériorité de certains peuples dans certains genres de sciences: supériorité qu'on cessera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats, lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.

## CHAPITRE XXVIII.

### Des conquêtes des peuples du nord.

La cause physique des conquêtes des Septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord, préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui presque toutes tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs ; cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les Septentrionaux sont réellement plus courageux et plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, et remontons jusqu'aux principes qui peuvent jeter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale et de la politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins; ces besoins sont-ils satisfaits : ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois apaisée, l'amour de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leurs besoins. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturans, c'est qu'ils ne sont point forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin, ils ont du courage, le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur et par l'amour du plaisir : plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre; et de là les horreurs qu'éprouvent à l'instant de la mort ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter : de là cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur et l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet (1). Pour être absolument sans courage, il faudrait être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés; ils sont animés de passions différentes : telles que l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, etc. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, sera sans courage lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le Flibustier, animé d'une valeur plus qu'humaine lorsqu'elle était soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour

---

(1) La nation la plus courageuse est, par cette raison, la nation où la valeur est le mieux récompensée et la lâcheté le plus punie.

se venger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnait quand il marchait à la gloire, ne montait qu'en tremblant dans son char, et ne s'y asseyait jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginait devoir l'empêcher de verser (1). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse ou ses enfans. Voilà de quelle manière on peut expliquer une partie des phénomènes du courage, et la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos passions, une force qui nous est communiquée par nos passions, par un préjugé, et qui s'exerce sur les obstacles que le hasard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur; il faut maintenant pour prévenir toute objection, et jeter plus de jour sur une matière si importante, distinguer deux espèces de courage.

Il en est un que je nomme vrai courage : il

(1) Voyez l'*Histoire critique de la Philosophie.*

consiste à voir le danger tel qu'il est et à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets : cette espèce de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent; parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs, leur dérobent du moins une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudrait pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent ; et cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut, l'avarice fascinera ses yeux, il attendra impatiemment l'heure de l'attaque, le danger disparaîtra, il sera d'autant plus intrépide qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice : le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé rend à ses yeux le péril nul ; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance,

et croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux ; celui-là, parce qu'il se croit *dur ;* un troisième, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat, il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, et craindraient de passer la nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit et sans crainte de Paris à Versailles ? Cependant la maladresse d'un postillon ou la rencontre d'un assassin dans une grande route, sont des accidens plus communs, et par conséquent plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le

premier cas que dans le second ? C'est que la lueur des éclairs et le bruit du tonnerre, ainsi que l'obscurité des bois, présentent chaque instant à l'esprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or, il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger : cet aspect a sur eux tant de puissance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, se tuer et ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi ètouffait en eux le cri de l'honneur ; il fallait, pour y obéir, que, seuls et s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, ils saisissent le moment d'un transport pour se donner, si je l'ose dire, la mort sans s'en apercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit sur presque tous les hommes la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut, encore en Asie, les échauffer d'opium, en Europe d'eau-de-vie ; et les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jeter (1). C'est par ce moyen que, leur ca-

(1) Le maréchal de Saxe, en parlant des

chant une partie du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats, je le dis des capitaines; entre les plus courageux, il en est peu qui, dans le lit (1) ou sur l'échafaud, considèrent la mort d'un œil tranquille. Quelle faiblesse ce maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice?

---

Prussiens à dit ce sujet, dans ses *Réveries*, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant est très-bonne. « Distrait par cette « occupation, le soldat, ajoute-il, en voit moins « le danger. »

En parlant d'un peuple nommé *les Aries*, qui se peignaient le corps d'une manière effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers vaincus? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort, qu'il n'entrevoit que confusément.

(1) Si les jeunes gens montrent en général plus de courage au lit de la mort, et plus de faiblesse sur l'échafaud que les vieillards, c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens conservent plus d'espoir, et que, dans le second, ils font une plus grande perte.

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui déterminèrent Calanus, Caton et Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur passion ne leur cache pas le danger auquel ils s'exposent; ils le voient tel qu'il est, et le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie : il assassine César, il lève un armée, attaque, combat Octave; il est vaincu, il se tue : la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives, est capable des plus grandes choses ; non-seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent presque autant le nom de sages que de courageux; la plupart seraient sans courage dans les tortures; ils n'ont point assez de vie et de force en eux pour en supporter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point en eux l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions ; c'est le résultat d'un calcul par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas, que

d'être malheureux. Or, cette disposition de leur âme les rend incapables de grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi, parmi tant de Romains qui se sont volontairement donné la mort, en est-il peu qui, par le massacre des tyrans, aient osé la rendre utile à leur patrie. En vain dirait-on que la garde qui, de toutes parts, environnait les palais de la tyrannie, leur en defendait l'accès : c'était la crainte des supplices qui désarmait leurs bras. De pareils hommes se noient, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices cruels, nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espèce de courage. Si l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle, n'ose se frapper d'un coup de stylet ; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte vraie ou fausse d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre, et prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de

la température différente des climats, mais des passions et des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de bravoure, de valeur, d'intrépidité, etc. Ce ne sont proprement que des manières différentes dont le courage s'est manifesté.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force et à la vigueur particulière dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain qu'on aurait recours à l'expérience; rien n'indique jusqu'à présent à l'examinateur scrupuleux que la nature soit, dans ses productions du septentrion, plus forte que dans celles du midi. Si le nord a ses ours blancs et ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinocéros et ses éléphans. On n'a point fait lutter un certain nombre de nègres de la Côte-d'Or ou du Sénégal avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandais : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force par la pesanteur différente des poids

qu'ils pourraient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que si je voulais combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerais à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force et du courage des Septentrionaux, que sur l'histoire de leurs conquêtes; mais alors toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, et se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'histoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations situées au nord de leur pays; on y verra les Sarrasins descendre en foule des sables brûlans de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes et porter la désolation jusque dans le cœur de la France; on verra ces mêmes Sarrasins briser d'une main victorieuse les étendards des croisés; et les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier dans la Palestine leurs défaites et leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée, et par les triomphes

de Tamerlan, qui des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie, et par les conquêtes des Incas, et par la valeur des Égyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, se montrèrent, à la bataille de Tembreia, si dignes de leur réputation; et enfin par ces Romains qui portèrent leurs armes victorieuses jusque dans la Samartie et les îles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du midi au nord, et du nord au midi; si tous les peuples ont été tour à tour conquérans et conquis; si, comme l'histoire nous l'apprend, les peuples du septentrion (1) ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du midi que les peuples du midi le sont à l'âpreté des froids du nord, et s'ils font la guerre avec un désa-

---

(1) Tacite dit que si les Septentrionaux supportent mieux la faim et le froid que les Méridionaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif et la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne soutiennent point les fatigues de la guerre.

vantage égal dans des climats trop différens du leur, il est évident que les conquêtes des Septentrionaux sont absolument indépendantes de la température particulière de leurs climats, et qu'on chercherait en vain dans le physique la cause d'un fait dont le moral donne une explication simple et naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérans de l'Europe, c'est que des peuples féroces et encore sauvages (1), tels que l'étaient alors les

---

(1) Olaüs Vormius, dans ses *Antiquités danoises*, avoue qu'il a tiré la plupart de ses connaissances des rochers du Danemarck, c'est-à-dire des inscriptions qui étaient gravées en caractères runes ou gothiques. Ces rochers formaient une suite d'histoire et de chronologie, qui composait presque toute la bibliothèque du nord.

Pour conserver la mémoire de quelque événement, on se servait de pierres brutes d'une grosseur prodigieuse : les unes étaient jetées confusément; on donnait aux autres quelque symétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury, en Angleterre ; elles servaient de sépulture aux princes et aux héros bretons, comme le prouve la grande quantité d'ossemens et d'armures qu'on en tire.

Septentrionaux, sont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux et plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe et la mollesse, et soumis au pouvoir arbitraire, comme l'étaient (1) alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étaient plus ce peuple qui, vainqueur des Gaulois et des Germains tenait encore le midi sous ses lois : alors ces maîtres du monde succombaient sous les mêmes vertus qui les avaient fait triompher de l'univers.

Mais, pour subjuguer l'Asie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance,

---

(1) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cèdent maintenant la gloire des armes, c'est depuis qu'instruits par les Romains dans le commerce, ils se sont enrichis et policés.

Ce qui est arrivé aux Gaulois, dit Tacite, est arrivé aux Bretons : ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

Sagonte, Rhodes ? Du temps de Crassus, les Romains ne trouvèrent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'est donc à l'esclavage et à la mollesse des Asiatiques que les Romains durent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, et non à la température particulière des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des Septentrionaux.

## CHAPITRE XXIX.

### DE L'ESCLAVAGE ET DU GÉNIE ALLÉGORIQUE DES ORIENTAUX.

ÉGALEMENT frappés de la pesanteur du despotisme oriental et de la longue et lâche patience des peuples soumis à ce joug odieux, les Occi-

dentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux causes physiques pour expliquer ce phénomène politique. Ils ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantait que des hommes sans force, sans vertu, et qui, livrés à des desirs brutaux, n'étaient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvaient en conséquence adopter qu'une religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par l'expérience et l'histoire : on sait que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses ; que l'amour n'amollit point le courage (1) ; que les

(1) Les Gaulois, dit Tacite, aimaient les femmes, avaient pour elles la plus grande vénération : ils leur croyaient quelque chose de divin, les admettaient dans leurs conseils, et délibéraient avec elles sur les affaires d'état. Les Germains en usaient de même avec les leurs : les décisions des femmes passaient chez eux pour des oracles. Sous Vespasien, une *Velleda*, avant elle, une *Aurinia* et plusieurs autres, s'étaient attiré la même vénération. « C'est enfin, « dit Tacite, à la société des femmes que les « Germains doivent leur courage dans les com« bats et leur sagesse dans les conseils. »

nations les plus sensibles à ses plaisirs ont, comme le remarquent Plutarque et Platon, souvent été les plus braves et les plus courageuses; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la faiblesse du tempérament (1) des Asiatiques; et qu'enfin, long-temps avant Mahomet, Odin avait établi chez les nations les plus septentrionales une religion absolument semblable à celle du prophète de l'Orient (2).

Forcé d'abandonner cette opinion, et de restituer, si j'ose le dire, l'âme et le corps aux Asiatiques, on a cherché dans la position physique des peuples de l'Orient la cause de leur servitude : en conséquence, on a regardé le midi comme une vaste plaine dont l'étendue fournissait à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'esclavage. Mais cette suppo-

---

(1) Au rapport du chevalier de Beaujeu, les Septentrionaux ont toujours été très-sensibles aux plaisirs de l'amour. Ogerius, *in Itinere Danico*, dit la même chose.

(2) Voyez dans le Chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

sition n'est pas confirmée par la géographie : on sait que le midi de la terre est de toutes parts hérissé de montagnes ; que le nord, au contraire, peut être considéré comme une plaine vaste, déserte et couverte de bois, comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondemens du despotisme oriental, il faut bien avoir recours aux causes morales, et par conséquent à l'histoire. Elle nous apprend qu'en se poliçant les nations perdent insensiblement leur courage, leur vertu, et même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après sa formation, toute société, selon les différentes circonstances où elle se trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage. Or, les peuples du midi s'étant les premiers rassemblés en société, doivent par conséquent avoir été les premiers soumis au despotisme, parce que c'est à ce terme qu'aboutit toute espèce de gouvernement, et la forme que tout état conserve jusqu'à son entière destruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus

ancien que nous ne le pensons, comment est-il encore des républiques sur la terre ? Si toute société, leur répondra-t-on, tend, en se poliçant, au despotisme, toute puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir, incultes et dépeuplés après un certain nombre de siècles, se changent en déserts ; les plaines où s'étendaient des villes immenses, où s'élevaient des édifices somptueux, se couvrent peu à peu de forêts où se réfugient quelques familles, qui insensiblement forment de nouvelles nations sauvages : succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire que, si les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves, et si les nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des nations libres, c'est que ces nations sont plus nouvellement policées ; c'est que, du temps de Tacite, les Germains et les Gaulois n'étaient encore que des espèces de sauvages; et qu'à moins de mettre par la force des armes toute une nation à la

fois dans les fers, ce n'est qu'après une longue suite de siècles, et par des tentatives insensibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, et avilir assez les âmes pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de générosité (1). Si les nations de l'Asie sont le

---

(1) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance.. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le prince Édouard, poursuivi par les troupes du roi, trouve un asile dans la maison d'un seigneur. Ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges, il s'y présente, et leur dit: « Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je « vous demande lequel d'entre vous, si le pré- « tendant se fût réfugié dans sa maison, eût « été assez vil et assez lâche pour le livrer? » A cette question, le tribunal se tait, se lève et renvoie l'accusé.

On ne voit pas en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux : un Turc n'établit point chez lui de manufacture;

mépris de l'Europe, c'est que le temps les a soumises à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'âme. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espèce d'esprit et de talens, qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'Orient comme l'effet d'un défaut de l'organisation. Il serait cependant facile d'apercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du Chinois et du Suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit, et que, si toutes nos idées, comme l'a demontré Locke, nous viennent par les sens, les Septen-

---

il ne supportera point avec un plaisir secret l'insolence de ses inférieurs, insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse, que, dans un cas pareil, fit un seigneur anglais à ceux qui l'accusaient de trop de bonté : « Si « je voulais plus de respect de mes vassaux, je « sais, comme vous que la misère a la voix « humble et timide ; mais je veux leur bonheur, « et je rends grâces au ciel, puisque leur inso- « lence m'assure maintenant qu'ils sont plus « riches et plus heureux. »

trionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les Orientaux, tous par conséquent ont, par leur conformation physique, d'égales dispositions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des empires, et par conséquent aux causes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'esprit et de caractère qu'on découvre entre les nations. C'est, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les Orientaux doivent ce génie allégorique qui fait et qui doit réellement faire le caractère distinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les sciences ont été cultivées, où l'on conserve encore le desir d'écrire, où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire, où par conséquent la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblème, il est certain que les auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitait ses sujets, et la dépendance réciproque et nécessaire qui unit les peuples et les souverains, qu'un philosophe indien inventa, dit-on, le jeu des *échecs*. Il en donna des leçons

au tyran, lui fit remarquer que, si dans ce jeu les pièces devenaient inutiles après la perte du roi, le roi, après la prise de ses pièces, se trouvait dans l'impuissance de se défendre, et que, dans l'un et l'autre cas, la partie était également perdue (1).

---

(1) Les visirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux souverains. « Un roi de Perse en colère « déposa son grand-visir, et en mit un autre à « sa place : néanmoins, parce que d'ailleurs il « était content des services du déposé, il lui « dit de choisir dans ses états un endroit tel « qu'il lui plairait, pour y jouir le reste de ses « jours, avec sa famille, des bienfaits qu'il avait « reçus de lui jusqu'alors. Le visir lui répon- « dit: *Je n'ai pas besoin de tous les biens dont* « *votre majesté m'a comblé; je la supplie de les* « *reprendre; et si elle a encore quelque bonté pour* « *moi, je ne lui demande pas un lieu qui soit habi-* « *té, je lui demande avec instance de m'accorder* « *quelque village désert que je puisse repeupler et* « *rétablir avec mes gens, par mon travail, mes* « *soins et mon industrie.* Le roi donna ordre qu'on « cherchât quelques villages tels qu'il les de- « mandait; mais, après une grande recherche, « ceux qui en avaient eu la commission vinrent

Je pourrais donner mille autres exemples de la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens ; mais je me contente d'en ajouter un second. ( Il n'est pas, je crois, nécessaire d'avertir que les écrivains orientaux sont dans l'usage de personnifier des êtres que nous n'oserions animer ) : ce sont donc trois contes personnifiés qui causent entre eux. Ma foi, dit l'un, il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Chaçun nous méprise ; et jusqu'à la plus frivole odalisque, personne ne nous croit. Que ne nous sommes-nous appelés *histoire* ! Sous ce nom, ajoute le second, les savans nous auraient consultés avec respect et confiance. Vraiment, répond le troisième, si Visthnou, Brama ou Mahomet m'eussent fait, et que

---

« lui rapporter qu'ils n'en avaient pas trouvé « un seul. Le roi le dit au visir déposé, qui lui « dit : *Je savais fort bien qu'il n'y avait pas un « seul endroit ruiné dans tous les pays dont le soin « m'avait été confie. Ce que j'en ai fait a été afin « que votre majesté sût elle-même en quel état je « les lui rends, et qu'elle en charge un autre qui « puisse lui en rendre un aussi bon compte.* » Galland, *Bons mots des Orientaux*.

j'eusse porté le nom de *religion*, je n'en serais pas moins un conte absurde, et cependant la terre m'adorerait en tremblant; parmi les têtes les plus fortes, peut-être n'en est-il aucune qui pût assurer qu'elle ne m'eût pas cru. Ces exemples feraient, je crois, sentir que la forme du gouvernement à laquelle les nations de l'Orient doivent tant d'ingénieuses allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occasioner une grande disette d'historiens. En effet, le genre de l'histoire, qui suppose sans doute beaucoup d'esprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons historiens sont-ils si rares? C'est que, pour s'illustrer en ce genre, il faut naître non-seulement dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu et dire la vérité. Or, le despotisme s'y oppose et ferme la bouche aux historiens (1), si sa puis-

(1) Si, dans ces pays, l'historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers, nommer les traîtres qui, dans les siècles précédens, ont

sance n'est, à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est à la Chine l'établissement d'un tribunal d'histoire : tribunal également sourd jusqu'à présent aux prières comme aux menaces des rois (1).

---

quelquefois vendu leur patrie ; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité de descendans souvent aussi coupables que leurs ancêtres ; comment, en ces pays, un ministre ferait-il le bien public ? Quels obstacles ne mettraient point à ses projets des gens puissans, infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs pères ? Comment, dans ces gouvernemens, oser demander des vertus à un citoyen ? oser déclamer contre la méchanceté des hommes ? Ce ne sont point les hommes qui sont méchans, c'est la législation qui les rend tels, en punissant quiconque fait le bien et dit la vérité.

(1) Le tribunal d'histoire, dit Fréret, est composé de deux sortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au dehors du palais, c'est-à-dire tout ce qui concerne les affaires générales, et les autres, tout ce qui se passe et se dit au dedans, c'est-à-dire toutes les actions et les discours du prince, des mi-

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut si féconde en orateurs, ce

---

nistres et des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe et la jette sans la communiquer à ses confrères, dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connaître l'esprit de ce tribunal, Fréret rapporte qu'un nommé T-sou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong, dont il était le général(c'était pour se venger de l'affront que ce prince lui avait fait en lui enlevant sa femme). Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet événement, et la mit dans ses archives. Le général en ayant été informé, destitua le président, le condamna à mort, supprima la relation et nomma un autre président. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement pour remplacer la perte des premiers. Le général, instruit de cette hardiesse, cassa le tribunal, et en fit périr tous les membres. Aussitôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du général était peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition, il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-song, second

n'est pas, comme l'a soutenu la savante imbécillité de quelques pédans de collége, que le sol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Constantinople à produire de grands orateurs. Rome perdit au même instant son éloquence et sa liberté; cependant nul accident arrivé à la terre n'avait, sous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la disette d'orateurs où se trouvèrent alors

---

empereur de la dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal qu'il lui fît voir les mémoires destinés pour l'histoire de son règne. « Seigneur, lui dit « le président, songez que nous rendons un « compte exact des vices et des vertus des souverains; que nous cesserions d'être libres si vous « persistiez dans votre demande... Eh quoi! lui « répondit l'empereur, vous qui me devez ce que « vous êtes, vous qui m'étiez si attaché, voudriez-« vous instruire la postérité de mes fautes, si j'en « commettais?... Il ne serait pas, reprit le pré-« sident, en mon pouvoir de les cacher. Ce « serait avec douleur que je les écrirais; mais « tel est le devoir de mon emploi, qu'il m'o-« blige même d'instruire la postérité de la con-« versation que vous avez aujourd'hui avec moi. »

les Romains, si ce n'est à des causes morales, c'est-à-dire, aux changemens arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer sur de petits sujets (1), le despotisme n'ait tari les sources de l'éloquence ? Sa force consiste principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite. Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour composer les Catilinaires : dans cette hypothèse même, je dis que par le choix de son sujet, Pline serait resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina voulait les surprendre, avait à réveiller en eux les passions de la haine et de la vengeance : et comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde

(1) L'air de liberté que Tacite respira dans sa première jeunesse, sous le règne de Vespasien, donna du ressort à son âme. « Il devint, » dit l'abbé de La Bletterie, un homme de » génie ; et il n'eût été qu'un homme d'esprit » s'il fût entré dans le monde sous le règne de » Néron.

n'aurait-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie et de stupidité que les Grecs, les Romains et tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'Orient; on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblage des idées qui leur étaient utiles, et le despotisme ayant interdit dans presque toute l'Asie, l'étude de la morale, de la métaphysique, de la jurisprudence, de la politique, enfin de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité, les Orientaux doivent, en conséquence, être traités de barbares, de stupides, par les peuples éclairés de l'Europe, et devenir éternellement le mépris des nations libres et de la postérité.

# CHAPITRE XXX.

## DE LA SUPÉRIORITÉ QUE CERTAINS PEUPLES ONT EUE DANS DIVERS GENRES DE SCIENCES.

La position physique de la Grèce est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différens des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractère des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays, le génie du gouvernemeut fait le génie des nations (1). Or, sous la forme de république, quelle

(1) Rien, en général, de plus ridicule et de plus faux que les portraits qu'on fait du caractère des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société, et la font, en conséquence, ou triste, ou gaie ou grossière, ou spirituelle. Il me semble entendre des mini-

contrée devait être plus féconde que la Grèce en capitaines, en politiques et en héros? Sans

---

mes auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût français, et qui répondent qu'en France on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractère d'une nation, les changemens arrivés dans son administration et dans ses mœurs. On a dit que les Français étaient gais; ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'aperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la nation française ne peut être gaie, puisque la classe des paysans, qui compose à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, et que le besoin n'est jamais gai; qu'à l'égard même des villes, la nécessité, où, dit-on, se trouvait la police de payer, les jours gras, une partie des mascarades de la porte Saint-Antoine, n'est point une preuve de la gaîté de l'artisan et du bourgeois; que l'espionnage peut être utile à la sûreté de Paris, mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés; que la jeunesse, en s'in-

parler des hommes d'état, quels philosophes ne devait point produire un pays où la philosophie était si honorée; où le vainqueur de la Grèce, le roi Philippe, écrivait à Aristote : « Ce n'est point de m'avoir donné un fils que « je rends grâces aux dieux; c'est de l'avoir

---

terdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaîté qui souvent a besoin d'être animée par le vin; et qu'enfin la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées, en a banni la véritable. Aussi la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractère de notre nation et celui qu'on lui donne. Si la gaîté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de fête aux Porcherons ou sur les boulevards : le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs, la gaîté suppose l'aisance, et le signe de l'aisance d'un peuple est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connaissance qu'un peuple a des droits de l'humanité, et de ce que l'homme doit à l'homme : connaissance toujours interdite à la pauvreté timide et découragée. L'aisance défend ses droits, l'indigence les cède.

« fait naître de votre vivant. Je vous charge de
« son éducation; j'espère que vous le rendrez
« digne de vous et de moi. » Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débris du trône de Cyrus, lui écrit: « J'ap-
« prends que tu publies tes traités acroamati-
« ques. Quelle supériorité me reste-t-il mainte-
« nant sur les autres hommes? Les hautes
« sciences que tu m'as enseignées vont devenir
« communes, et tu savais cependant que j'aime
« encore mieux surpasser les hommes par la
« science des choses sublimes, que par la puis-
« sance. Adieu. »

Ce n'était pas dans le seul Aristote qu'on honorait la philosophie. On sait que Ptolomée, roi d'Égypte, traita Zénon en souverain, et députa vers lui des ambassadeurs; que les Athéniens élevèrent à ce philosophe un mausolée construit aux dépens du public; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit: « Si la fortune m'a
« élevé à la plus haute place, si je vous sur-
« passe en grandeur, je reconnais que vous me
« surpassez en science et en vertu. Venez donc

« à ma cour ; vous y serez utile, non-seule-
« ment à un grand roi, mais encore à toute la
« nation macédonienne. Vous savez quel est
« sur les peuples le pouvoir de l'exemple : imi-
« tateurs serviles de nos vertus, qui les inspire
« aux princes, en donne aux peuples. Adieu. »
Zénon lui répondit : « J'applaudis à la noble
« ardeur qui vous anime ; au milieu du faste,
« de la pompe et des plaisirs qui environnent
« les rois, il est beau de desirer encore la science
« et la vertu. Mon grand âge et la faiblesse de
« ma santé ne me permettent point de me rendre
« près de vous ; mais je vous envoie deux de
« mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instruc-
« tions : si vous les écoutez, ils vous ouvriront
« la route de la sagesse et du véritable bonheur.
« Adieu. »

Au reste, ce n'était point à la seule philosophie, c'était à tous les arts que les Grecs rendaient de pareils hommages. Un poète était si précieux à la Grèce, que, sous peine de mort et par une loi expresse, Athènes leur défendait de s'embarquer (1). Les Lacédémoniens, que

(1) Un poète est, aux îles Mariannes, re-

certains auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étaient pas moins sensibles que les autres Grecs (1) aux beautés des arts et des sciences. Passionnés pour la poésie, ils attirent chez eux Archiloque, Xénodame, Xénocrite, Polymneste, Sacados, Périclite, Phrynis, Timothée (2) : pleins d'estime pour les poésies

---

gardé comme un homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la nation.

(1) A la vérité, ils avaient en horreur toute poésie propre à amollir le courage. Ils chassèrent Archiloque de Sparte pour avoir dit, en vers, qu'il était plus sage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'était pas l'effet de leur indifférence pour la poésie, mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homère, la statue du Ris, qu'il fit élever au milieu de Sparte, et les lois qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le dessein de ce grand homme n'était pas d'en faire un peuple grossier.

(2) Les Lacédémoniens, Cynethon, Dionysodote, Areus, et Chilon, l'un des sept sages, s'étaient distingués par le talent des vers. La poésie lacédémonienne, dit Plutarque, simple

de Terpandre, de Spendon, et d'Alcman, il était défendu à tout esclave de les chanter; c'était selon eux profaner les choses divines. Non moins habile dans l'art de raisonner que dans l'art de peindre ses pensées en vers, « Quiconque, dit Platon, converse avec un Lacédémonien, fût-ce le dernier de tous, peut lui trouver l'abord grossier; mais, s'il entre en matière, il verra ce même homme s'énoncer avec une dignité, une précision, une finesse, qui rendront ses paroles comme autant de traits perçans. Tout autre Grec ne paraîtra près de lui qu'un enfant qui bégaie. » Aussi leur apprenait-on, dès la première jeunesse, à parler avec élégance et pureté : on voulait qu'à la vérité des pensées ils joignissent les grâces et la finesse de l'expression; que leurs réponses, toujours courtes et justes, fussent pleines de sel et d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'esprit, repondaient mal, ou ne répondaient rien, étaient châtiés sur-le-

---

mâle, énergique, était pleine de ces traits de feu propres à porter dans les âmes l'ardeur et le courage.

champ. Un mauvais raisonnement était puni à Sparte comme le serait ailleurs une mauvaise conduite : aussi rien n'en imposait à la raison de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices et des humeurs de l'enfance, était dans sa jeunesse affranchi de toute crainte; il marchait avec assurance dans les solitudes et les ténèbres : moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citaient leur religion au tribunal de la raison.

Or, comment les sciences et les arts n'auraient-ils pas jeté le plus grand éclat dans un pays tel que la Grèce, où on leur rendait un hommage si général et si constant? Je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme l'abbé Dubos, que, dans certains siècles tels que ceux d'Auguste et de Louis XIV, certains vents amènent les grands hommes comme des volées d'oiseaux rares. On allègue, en faveur de ce sentiment, les peines que se sont vainement données quelques souverains (1) pour ranimer chez eux les sciences

(1) Les souverains sont sujets à penser que

et les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constans. Après quelques siècles d'ignorance, le terrain des arts et des sciences est quelquefois si sauvage et si inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savans. Tel était le siècle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur supériorité aux savans qui les avaient précédés dans la carrière des sciences et des arts : carrière où ces mêmes savans n'avaient pénétré que soutenus de la faveur de nos rois, comme le prouvent et les lettres patentes du 10 mai 1543, où François Ier fait *les plus expresses défenses d'user de médisance et d'invectives contre*

---

d'un mot et par une loi, ils peuvent tout à coup changer l'esprit d'une nation; faire, par exemple, d'un peuple lâche et paresseux, un peuple actif et courageux. Ils ignorent que, dans les états, les maladies lentes à se former ne se dissipent qu'avec lenteur, et que, dans le corps politique comme dans le corps humain, l'impatience du prince et du malade s'oppose souvent a la guérison.

*Aristote* (1), et les vers que Charles IX adresse à Ronsard (2).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est qu'assez semblables à ces artifices qui, rapidement élancés dans les airs, les parsèment d'étoiles, éclairent un instant l'horizon,

---

(1) Dans les plus beaux siècles de l'Église, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, et les autres ont mis son portrait en regard avec celui des Jésus-Christ ; quelques-uns ont avancé, dans des thèses imprimées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissemens. On lui immola plusieurs critiques, et entre autres Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage sous le titre de *Censure d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorans par état et opiniâtres par ignorance, se voyaient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalèrent contre Ramus, et le firent exiler.

(2) Voici les vers que le monarque écrivait au poète ;

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

s'évanouissent et laissent la nature dans une nuit plus profonde, les arts et les sciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, disparaître, et les abandonner aux ténèbres de l'ignorance. Les siècles les plus féconds en grands hommes sont presque toujours suivis d'un siècles où les sciences et les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connaître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours ; le moral suffit pour nous la découvrir. En effet, si l'admiration est toujours l'effet de la surprise, plus les grands hommes sont multipliés dans une nation, moins on les estime, moins on excite en eux le sentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, et plus ils en restent éloignés. Après un tel siècle il faut souvent le fumier de plusieurs siècles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paraît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les sciences et dans les arts, attribuer la supériorité de certains peuples sur les autres, et qu'il n'est point de nations privilégiées en vertu, en esprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage

inégal de ses dons. En effet, si la force plus ou moins grande de l'esprit dépendait de la différente température des pays divers, il serait impossible, vu l'ancienneté du monde, que la nation à cette égard la plus favorisée n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande supériorité sur toutes les autres. Or, l'estime qu'en fait d'esprit ont tour à tour obtenue les différentes nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats sur leurs esprits. J'ajouterai même que, si le lieu de la naissance décidait de l'étendue de nos lumières, les causes morales ne pourraient nous donner en ce genre une explication aussi simple et aussi naturelle des phénomènes qui dépendraient du physique. Sur quoi j'observerai que, s'il n'est aucun peuple auquel la terre particulière de son pays et les petites différences qu'elle doit produire dans son organisation aient jusqu'à présent donné aucune supériorité constante sur les autres peuples, on pourrait du moins soupçonner que les petites différences qui peuvent se trouver dans l'organisation des particuliers qui composent une nation, n'ont pas une influence plus

sensible sur leurs esprits (1). Tout concourt à prouver la vérité de cette proposition. Il semble qu'en ce genre les problèmes les plus compliqués ne se présentent à l'esprit que pour se résoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres? C'est que le génie n'est point un don de la nature, et qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres, n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur; c'est que, dans un homme, le génie suppose une vie studieuse et appliquée, et qu'une vie si diffé-

(1) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organisation n'influe en rien sur l'esprit des hommes que j'appelle communément bien organisés, du moins peut-on assurer que cette influence est si légère, qu'on peut la considérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques, et qu'enfin on explique très-bien, par les causes morales, ce qu'on a jusqu'à présent attribué au physique, et qu'on n'a pu expliquer par cette cause.

rente de la vie commune paraîtra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit, dit-on, est-il plus commun dans ce siècle que dans le siècle précédent? et pourquoi le génie y est-il plus rare? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrse, et si peu qui soient animés de l'esprit du Dieu qui le porte? c'est que les gens de lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jeter dans le monde : ils y répandent des lumières, ils y forment des gens d'esprit; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude et la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps qui, poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomènes de l'esprit, et qui nous apprennent que, semblable aux parties de feu, qui renfermées dans la poudre, restent sans action, si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action, s'il n'est mis en mouvement par les passions; que ce sont

les passions qui d'un stupide font souvent un homme d'esprit, et que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, était un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naissent ou qui ont long-temps vécu dans la province, pourquoi n'en serait-il aucun qui excellât dans les arts tels que la poésie, la musique et la peinture? Pourquoi le don du génie ne suppléerait-il pas, et dans les gens chargés d'emploi, à la perte de quelques instans qu'exige l'exercice de certaines places; et dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits, que l'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand homme n'aurait-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est long-temps appliqué? Ne sent-on pas que si cet homme ne conserve pas en d'autres genres la même supériorité, c'est que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application et la méthode d'étudier? Par quelle raison, enfin, entre les grands hommes,

les grands ministres sont-ils les hommes les plus rares ? C'est qu'à la multitude de circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonstances propres à élever cet homme de génie au ministère. Or, la réunion de ces deux concours de circonstances, extrêmement rare chez tous les peuples, est presque impossible dans les pays où le mérite seul n'élève point aux premières places. C'est pourquoi, si l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les César, les Annibal, les Lycurgue, et peut-être, dans l'univers, une cinquantaine d'hommes d'état dont l'esprit pourrait réellement subir l'examen le plus rigoureux, tous les autres, et même quelques-uns des plus célèbres dans l'histoire et dont les actions ont jeté le plus grand éclat, n'ont été, quelque éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumières, que des esprits très-communs. C'est à la force de leur caractère (1), plus qu'à celle de leur esprit

(1) Les caractères forts, et par cet raison souvent injustes, sont, en matière de politique, encore plus propres aux grandes choses, que

qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers et presque inconnus qu'ont laissés les Auguste, les Tibère, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice et les Charles-Quint, et qu'ils ont composés dans le genre même où ils devaient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce discours, c'est que le génie est commun, et les circonstances propres à le développer très-rares. Si l'on peut

---

de grands esprits sans caractère. Il faut, dit César, plutôt exécuter que consulter les entreprises hardies. Cependant, ces grands caractères sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion, qui suffit pour former un grand caractère, n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit. Aussi, entre trois ou quatre cents ministres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractère, lorsque entre deux ou trois mille on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit; supposé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment législatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, etc.

comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appelés et peu d'élus

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend donc, et du gouvernement sous lequel ils vivent, et du siècle plus ou moins heureux où ils naissent, et de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, et du désir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, et enfin des idées plus ou moins grandes ou fécondes dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé (1). Aussi tout l'art de l'éducation

---

(1) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devrait être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit, mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, est en droit de penser que, s'il eût

consiste à placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à dévelop-

---

été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un certain siècle, un certain pays, il eût été lui-même semblable aux grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement, parce qu'il n'est point d'homme qui se croie un homme médiocre, et qu'il n'est point de stupide qui, tous les jours, ne remercie avec complaisance la nature du soin particulier qu'elle a pris de son organisation. En conséquence, il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxes, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil, lutte long-temps contre ce sentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagère moins les avantages de la naissance que le grand seigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas qu'il soit plus sensé : ses inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la sotte hauteur dont il accuse les grands seigneurs : la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité : c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt

per en eux le germe de l'esprit et de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion, mais le seul désir du bonheur des hommes. J'ai senti, et ce qu'une bonne éducation répandrait de lumières, de vertus, et par conséquent de bonheur dans la société; et combien la persuasion où l'on est

---

d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre toute idée neuve qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve des partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai partout où ils l'aperçoivent. Eux seuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent, la font percer et l'établissent dans le monde; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres sont des juges corrompus par la paresse ou par l'envie.

que le génie et la vertu sont de purs dons de la nature, s'opposait aux progrès de la science et de l'éducation, et favorisait à cet égard la paresse et la négligence. C'est dans cette vue, qu'examinant ce que pouvaient sur nous la nature et l'éducation, je me suis aperçu que l'éducation nous faisait ce que nous sommes; en conséquence, j'ai cru qu'il était du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'est pour jeter encore plus de jour sur une matière aussi importante, que je tâcherai, dans le Discours suivant, de fixer d'une manière précise les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'esprit.

# DISCOURS QUATRIÈME.

## DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

## CHAPITRE PREMIER.

### DU GÉNIE.

Beaucoup d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'ont considéré comme un feu, une inspiration, un enthousiasme divin, et l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que soient ces espèces de définitions, la même raison cependant qui nous fait dire que le feu est chaud, et mettre au nombre de ses propriétés l'effet qu'il produit sur nous, a dû faire donner le nom de *feu* à toutes les idées et aux sentimens propres à remuer nos passions, et à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores applicables à certaines espèces de génie, tel que

celui de la poésie ou de l'éloquence, ne l'étaient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke et de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, et généralement de tous les noms divers donnés à l'esprit, il faut s'élever à des idées plus générales, et, pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugemens du public.

Le public place également au rang des génies les Descartes, les Newton, les Locke, les Montesquieu, les Corneille, les Molière, etc. Le nom de *génies*, qu'il donne à des hommes si différens, suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnaître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*, *j'enfante*, *je produis*; il suppose toujours *invention*: et cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différens.

Les inventions ou les découvertes sont de

deux espèces. Il en est que nous devons au hasard; telles sont la boussole, la poudre à canon, et généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie: et par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaison, un rapport nouveau aperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, si les idées qui résultent de ce rapport forment un grand ensemble, sont fécondes en vérités et intéressantes pour l'humanité (1). Or, c'est le hasard qui choisit presque toujours pour nous les sujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on imagine aux succès des grands hommes, puisqu'il leur fournit les sujets plus ou moins intéressans qu'ils traitent, et que c'est ce même hasard qui les fait naître dans un mo-

(1) Le neuf et le singulier, dans les idées, ne suffit pas pour mériter le titre de génie; il faut, de plus, que ces idées neuves soient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéressantes : c'est en ce point que l'ouvrage de génie diffère de l'ouvrage original, principalement caractérisé par la singularité.

ment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science qu'il tire, pour ainsi dire, du berceau, est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le suit dans la même carrière, et ce second par un troisième, ainsi de suite, jusqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En est-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré nécessaire pour en constater la perfection chez un peuple : alors celui qui la lui donne obtient le titre de génie sans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne suffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la Passion jusqu'aux poètes Hardy et Rotrou, et jusqu'à la Mariamne de Tristan, le théâtre français acquiert successivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art doit faire époque ; Corneille est un génie (1).

---

(1) Ce n'est pas que la tragédie ne fût en-

Je ne prétends nullement, par cette observation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver seulement que la loi de continuité est toujours exactement observée ; et qu'il n'y a point de sauts dans la nature (1). Aussi peut-

---

core, du temps de Corneille, susceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvait écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvait y porter plus de chaleur ; et Voltaire eût, sans contredit, fait voir qu'on pouvait y mettre plus de pompe et de spectacle, si le théâtre, toujours couvert de spectateurs, ne se fût pas absolument opposé à ce genre de beauté si connu des Grecs.

(1) Il est en ce genre mille sources d'illusions. Un homme sait parfaitement une langue étrangère : c'est, si l'on veut, l'espagnol. Si les écrivains espagnols nous sont alors supérieurs dans le genre dramatique, l'auteur français, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne surpassât-il que de peu ses modèles, doit paraître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorans. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il serait impossible que l'esprit humain pût d'abord l'élever.

en appliquer aux sciences l'observation faite sur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peser les uns sur les autres ; Newton, par l'application heureuse qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au système céleste, assure l'existence de cette loi : Newton fait époque, il est mis au rang des génies.

Aristote, Gassendi, Montaigne, entrevoient confusément que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en constate la vérité par une infinité d'applications, et Locke est un génie.

Il est impossible qu'un grand homme ne soit toujours annoncé par un autre grand homme (1).

---

(1) Je pourrais même dire, accompagné de quelques grands hommes. Quiconque se plaît à considérer l'esprit humain, voit, dans chaque siècle, cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reste à ce dernier, c'est que cette découverte est, entre ses mains, plus féconde que dans les mains de tout autre ; et qu'enfin on voit toujours, à la manière différente dont

Les ouvrages du génie sont semblables à quelques-uns de ces superbes monumens de l'antiquité, qui, exécutés par plusieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les achève.

Mais si le hasard, c'est-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les causes, a tant de part à la gloire des hommes illustres dans les arts et dans les sciences, s'il détermine l'instant dans lequel ils doivent naître pour faire époque et recevoir le nom de génie, quelle influence plus grande encore ce même hasard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'état!

César et Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie: cependant ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, et dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspirait, avait été forcé, pour composer le médiocre et ridicule ouvrage nommé Alcoran, d'avoir re-

---

les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

cours à quelques moines grecs. Or, comment dans un tel homme ne pas reconnaître l'ouvrage du hasard, qui le place dans les temps et les circonstances où devait s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guère que prêter son nom?

Qui doute que ce même hasard, si favorable à Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de César? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros; mais enfin Sylla avait comme lui asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire pour juger si César était réellement supérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire de César a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jeta par ses victoires les fondemens du trône qu'Auguste affermit (1);

---

(1) Ce n'est pas que César ne fût un des plus grands généraux, même au jugement sévère de Machiavel, qui efface de la liste des capitaines

c'est que sa dictature fut l'époque de la servitude des Romains, et qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que ses grands talens lui avaient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hasard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hasard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le désir vif de la gloire.

Ce désir, comme je l'ai deja dit, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude et de la méditation. Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans

---

célèbres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choses, et des choses nouvelles.

« Si, pour exciter leur verve, ajoute cet il-
« lustre auteur, on voit de grands poètes prendre
« Homère pour modèle, se demander, en écri-
« vant : *Homère eût-il pensé, se fût-il exprimé*
« *comme moi?* il faut pareillement qu'un grand
« général, admirateur de quelque grand capi-
« taine de l'antiquité, imite Scipion et Ziska,
« dont l'un s'était proposé Cyrus, et l'autre
« Annibal pour modèle. »

quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce désir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés et les erreurs consacrées par les temps.

C'est ce désir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusemens nouveaux. Ce désir enfin est l'âme de l'homme de génie : il est la source de ses ridicules et de ses succès (1);

(1) Tout homme absorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes et générales, vit, et dans l'oubli de ces attentions, et dans l'ignorance de ces usages qui font la science des gens du monde : aussi leur paraît-il presque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde sentent que la connaissance des petites choses suppose presque toujours l'ignorance des grandes; que tout homme qui mène à peu près la vie de tout le monde n'a que les idées de tout le monde; qu'un pareil homme ne s'élève point au-dessus de la médiocreté; et qu'enfin le génie suppose toujours dans un homme un désir vif de la gloire, qui, le rendant insensible à toute espèce de désir, n'ouvre son âme qu'à la passion de s'éclairer.

succès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la

---

Anaxagore en est un exemple. Il est pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, d'y sacrifier quelques heures de son temps : « O « mes amis ! leur répond-il, vous me demandez « l'impossible. Comment partager mon temps « entre mes affaires et mes études, moi qui « préfère une goutte de sagesse à des tonnes de « richesses ? »

Corneille était sans doute animé du même sentiment, lorsqu'un jeune homme, auquel il avait accordé sa fille, et que l'état de ses affaires mettait dans la nécessité de rompre ce mariage, vient le matin chez lui, perce jusque dans son cabinet : « Je viens, lui dit-il, mon« sieur, retirer ma parole, et vous exposer les « motifs de ma conduite.... Eh ! monsieur, ré« plique Corneille, ne pouviez-vous, sans m'in« terrompre, parler de tout cela à ma femme ? « Montez chez elle : je n'entends rien à toutes « ces affaires-là. »

Il n'est presque point d'hommes de génie dont on ne puisse citer quelques traits pareils. Un domestique court tout effrayé dans le cabinet du savant Budé, lui dire que le feu est à la maison : « Eh bien ! lui répond-il, avertissez

capacité d'une âme : aussi n'est-il pas et ne peut-il y avoir de génie universel.

La longueur des méditations nécessaires pour

---

« ma femme : je ne me mêle point des affaires « du ménage. »

Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction. C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres, qu'ils doivent ces mœurs simples et ces réponses inattendues et naïves, qui si souvent fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie. Je citerai à ce sujet deux traits du célèbre La Fontaine. Un de ses amis, qui sans doute avait sa conversion fort à cœur, lui prête un jour son Saint-Paul. La Fontaine le lit avec avidité; mais, né très-doux et très-humain, il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre; il ferme le livre, le reporte à son ami, et lui dit : « Je « vous rends votre livre ; ce saint Paul-là n'est pas mon homme. » C'est avec la même naïveté que, comparant un jour saint Augustin à Rabelais : « Comment, s'écriait La Fontaine, des « gens de goût peuvent-ils préférer la lecture « d'un saint Augustin à celle de ce Rabelais si « naïf et si amusant ? »

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressans vit isolé au milieu du monde. Il est toujours lui, et presque jamais

se rendre supérieur dans un genre, comparée au court espace de la vie, nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs, il n'est qu'un âge, et c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé, on peut apprendre encore à manier avec plus d'adresse l'outil dont on s'est toujours servi, à mieux développer ses idées, à les présenter dans un plus grand jour; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrain nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce soit, est toujours le produit d'une infinité de combinaisons qu'on ne fait que dans la première jeunesse.

Au reste, par *génie*, je n'entends pas simplement le génie des découvertes dans les sciences, ou de l'invention dans le fond et le plan d'un ouvrage; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs et si imparfaits; il est en ce genre si peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain, sans être réellement inventeur en ce genre.

---

les autres; il doit donc leur paraître presque toujours ridicule.

La Fontaine et Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des sujets qu'ils ont traités; cependant l'un et l'autre sont, avec raison, mis au rang des génies; le premier, par la naïveté, le sentiment et l'agrément qu'il a jeté dans ses narrations; le second, par la correction, la force et la poésie de style qu'il a mises dans ses ouvrages. Quelques reproches qu'on fasse à Boileau, on est forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la versification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes espèces de génie sont plus ou moins désirables. Dans la poésie, par exemple, le génie de l'expression est, si je l'ose dire, le génie de nécessité. Le poète épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'est point lu, s'il est privé du génie de l'expression; au contraire, un poëme bien versifié, et plein de beautés de détail et de poésie, fût-il d'ailleurs sans invention, sera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en est pas ainsi des ouvrages philosophiques: dans ces sortes d'ouvrages, le premier mérite est celui du fond. Pour instruire les

hommes, il faut, ou leur présenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie ensemble des vérités qui leur paraissent isolées. Dans le genre instructif, la beauté, l'élégance de la diction et l'agrément des détails, ne sont qu'un mérite secondaire. Aussi, parmi les modernes, a-t-on vu des philosophes sans force, sans grâce, et même sans netteté dans l'expression, obtenir encore une grande réputation. L'obscurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en sortent : il naît tôt au tard un esprit pénétrant et lumineux, qui, saisissant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obscurité qui les couvre, et sait les exposer avec clarté. Cet esprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite et la gloire de leurs découvertes. C'est un laboureur qui déterre un trésor, et partage avec le propriétaire du fonds les richesses qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds et du génie de l'expression, il est facile d'expliquer comment un écrivain déjà célèbre peut composer de mauvais ouvrages : il suffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où

l'espèce de génie dont il est doué, ne joue, si je l'ose dire, qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poète célèbre peut être un mauvais philosophe, et l'excellent philosophe un poète médiocre; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire, et l'historien mal faire un roman.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que, si le génie suppose toujours l'invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte sur des objets généraux et intéressans pour l'humanité; il faut de plus naître dans le moment où, par ses talens et ses découvertes, celui qui cultive les arts et les sciences puisse faire époque dans le monde savant. L'homme de génie est donc en partie l'œuvre du hasard; c'est le hasard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche insensiblement les vérités, toujours inutiles lorsqu'elles sont trop éloignées les unes des autres, et fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux et lumineux: le génie s'en saisit, les présente, et quelque

partie de l'empire des arts et des sciences en est éclairée. Le hasard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, dispersés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matières inflammables qui composent les météores : ces matières poussées vaguement dans les airs, n'y produisent aucun effet, jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement les unes contre les autres, elles se choquent en un point; alors l'éclair s'allume et brille, et l'horizon est éclairé.

## CHAPITRE II.

### DE L'IMAGINATION ET DU SENTIMENT.

La plupart de ceux qui jusqu'à présent ont traité de l'magination ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination* : il dérive du latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire et l'imagination. Il n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonymes ; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous ; et l'imagination dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images, et un rapport de convenances aperçues entre ces images et le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur ? l'imagination donne l'être aux sphynx, aux furies. Est-ce l'étonnement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Hespérides, l'île enchantée d'Armide, et le palais d'Atlant.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images (1), comme l'esprit l'est en fait d'idées.

---

(1) On ne doit réellement le nom d'*homme d'imagination* qu'à celui qui rend ses idées par des images. Il est vrai que, dans la conversation, on confond presque toujours l'imagination avec l'invention et la passion. Il est cependant facile de distinguer l'homme passionné de l'homme d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination qu'un poète excellent dans le genre tragique ou comique, ne sera souvent qu'un poète médiocre dans l'épique ou le lyrique.

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des objets qui se sont présentés à nous, ne diffère pas moins de l'imagination qu'un portrait de Louis XIV fait par Le Brun diffère du tableau composé (1) de la conquête de la Franche-Comté.

Il suit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'est guère employée seule que dans les descriptions, les tableaux et les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut servir que de vêtemens aux idées et aux sentimens qu'on nous présente. Elle jouait autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquait presque seule tous les phénomènes de la nature. C'était de l'urne sur laquelle s'appuyait une naïade que sortaient les ruisseaux qui serpentaient dans les vallons; les forêts et les plaines se couvraient de verdure par les soins des dryades et des napées; les rochers, détachés des montagnes, étaient roulés dans les plaines par les orcades; c'étaient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de

(1) Il faut se rappeler que Louis XIV se trouve peint dans ce tableau.

démons, qui déchaînaient les vents et amoncelaient les orages sur les pays qu'elles voulaient ravager. Si, dans l'Europe, on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomènes de la physique; si l'on n'en fait usage que pour jeter plus de clarté et d'agrément sur les principes des sciences, et qu'on attende de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde: c'est elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'instant de la formation des perles (1); c'est elle encore qui, peuplant les élémens de demi-dieux, créant

(1) L'imagination, soutenue de quelque tradition obscure et ridicule, enseigne, à ce sujet, qu'un roi du Tunquin, grand magicien, avait forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portaient des coups mortels: armé de cet arc, lui seul mettait une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec une armée nombreuse: il éprouve la puissance de cette arme, il est battu, fait un traité, et obtient, pour son fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premières nuits, le nouvel époux conjure sa femme de substituer à l'arc magique

à son gré des démons, des génies, des fées et des enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde physique, s'est, d'une aile audacieuse, souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir long-temps parcouru les déserts immensurables de l'espace et de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point : ce point marqué, le temps commence. L'air obscur, épais

---

de son père, un arc absolument semblable. L'Amour imprudent le promet, exécute sa promesse, et ne soupçonne point le crime. Mais à peine le gendre est-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre son beau-père, le défait, et le force à fuir avec sa fille sur les côtés inhabitées de la mer. C'est là qu'un démon apparaît au roi du Tunquin, et lui fait connaître l'auteur de ses infortunes. Le père indigné saisit sa fille, tire son cimeterre : elle proteste en vain de son innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux siècles à venir témoignage de son imprudence et de son innocence. Elle se tait. Le père la frappe, le sang coule : la métamorphose commence; et la côte, souillée de ce parricide, est encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

et spiritueux qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvrait le vaste abîme, est affecté d'amour pour ses propres principes; cet amour produit un mélange, et ce mélange reçoit le nom de *desir ;* ce desir conçoit le *mud* ou la corruption aqueuse ; cette corruption contient le germe de l'univers et les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligens, sous le nom de *zophasémin* ou de contemplateurs des cieux, recoivent l'être : le soleil luit, les terres et les mers sont échauffées de ses rayons; elles les réfléchissent et en embrasent les airs : les vents soufflent, les nuages s'élèvent, se frappent, et de leur choc rejaillissent les éclairs et le tonnerre ; ses éclats réveillent les animaux intelligens, qui, frappés d'effroi, se meuvent et fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avait dans la Phénicie décrit ainsi la formation de l'univers, sut dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de mille autres manières différentes (1).

(1) Elle assure au royaume de Lao, que la

Dans la Grèce, elle inspirait Hésiode, lorsque plein de son enthousiasme il dit : « Au com« mencement étaient le chaos, le noir Erèbe et « le Tartare. Les temps n'existaient point en« core, lorsque la nuit éternelle qui, sur des

---

terre et le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre, et les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme détachée, tous les trente-six mille ans, des abîmes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc, et la résout en eau. La nature, réduite quelques instans à cet état, est revivifiée par un génie du premier ciel. Il descend, porté sur les ailes des vents; leur souffle fait écouler les eaux, et le terrain humide est desséché, les plaines, les forêts se couvrent de verdure, et la terre reprend sa première forme.

Au dernier embrasement qui précéda, disent les habitans de Lao, le siècle de Xaca, un mandarin nommé *Pontabobamy-suan*, s'abaisse sur la surface des eaux : une fleur surnage sur leur immensité, le mandarin l'aperçoit, la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite, la fleur, détachée de sa tige, se change en fille; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin,

« ailes étendues et pesantes, parcourait les im-
« menses plaines de l'espace, s'abat tout à coup
« sur l'Érèbe : elle y dépose un œuf; l'Érèbe le
« reçoit dans son sein, le féconde : l'Amour
« en sort. Il s'élève sur des ailes dorées, il s'unit

---

épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare sa tendresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu : mais, ne pouvant se priver entièrement de sa vue, il se place à quelque distance d'elle : c'est de là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés, dont l'influence est telle que la fille conçoit et enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitans de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuse les vallées, élève les montagnes, et vit parmi les hommes, jusqu'à ce que enfin, lassé du séjour de la terre, il vole vers le ciel : mais les portes lui en sont fermées, et ne s'ouvrent qu'après qu'il a, sur le monde terrestre, subi une longue et rude pénitence. Tel est, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres, tableau dont la composition variée a, chez les différens peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

« au chaos : cette union donne l'être aux cieux,
« à la terre, aux dieux immortels, aux hommes,
« et aux animaux. Déjà Vénus, conçue dans le
« sein des mers, s'est élevée sur la surface des
« eaux, tous les corps animés s'arrêtent pour la
« contempler; les mouvemens que l'amour avait
« vaguement imprimés dans toute la nature se
« dirigent vers la beauté. Pour la première fois
« l'ordre, l'équilibre et le dessein sont connus
« à l'univers. »

Voilà, dans le premier siècle de la Grèce, de quelle maniére l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant plus sage dans ses conceptions, c'est par la connaissance de l'histoire présente de la terre, qu'elle s'élève à la connaissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus dans l'explication des phénomènes de la nature, qu'à la suite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions et les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres et ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression et la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies? l'imagination sait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression; qu'on préfère à la lumière douce et pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre et de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux? C'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage : Vénus y paraît endormie sur des roses, la déesse se réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ses joues, un voile léger dérobe une partie de ses beautés; l'ardent Adonis les dévore, il saisit la déesse, triomphe de sa résistance; le voile est arraché d'une main impatiente; Vénus est nue, l'albâtre de son corps est exposé aux regards du désir : et c'est là que le tableau reste vaguement terminé, pour laisser aux caprices et aux fantaisies variées de l'amour le choix des caresses et des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait simple sous une image brillante, d'annoncer, par exemple, la dissension qui s'élève entre les citoyens? L'imagination représentera la paix qui sort éplorée

de la ville, en abaissant sur ses yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'est ainsi que, dans la poésie, limagination sait tout exposer sous de courtes images, ou sous des allégories qui ne sont proprement que des méthaphores prolongées.

Dans la philosophie, l'usage qu'on en peut faire est infiniment plus borné ; elle ne sert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté et d'agrément sur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes, qui s'entendent assez bien lorsqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets sensibles, tels que *chêne*, *océan*, *soleil*, ne s'entendent plus lorsqu'ils prononcent les mots *beauté*, *justice*, *vertu*, dont la signification embrasse un grand nombre d'idées. Il leur est presque impossible d'attacher la même collection d'idées au même mot; et de là ces disputes éternelles et vives qui si souvent ont ensanglanté la terre.

L'imagination qui cherche à revêtir d'images sensibles les idées abstraites et les principes des sciences, prête donc infiniment de clarté et d'agrément à la philosophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de

sentiment. Quand l'Arioste conduit Roland dans la grotte où doit se rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte? Ce sont partout des inscriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dressés par le plaisir; le murmure des ruisseaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y rassemble pour exciter les désirs de Roland. Le poète sait que plus cette grotte embellie promettra de plaisir, et portera d'ivresse dans l'âme du héros, plus son désespoir sera violent lorsqu'il y apprendra la trahison d'Angélique, et plus ce tableau excitera dans l'âme des lecteurs de ces mouvemens tendres auxquels sont attachés leurs plaisirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuse et très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné qui, sous le voile d'une allégorie, attribue ingénieusement à sa maîtresse et à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui :

« J'étais un jour dans le bain : une terre « odorante, d'une main aimée, passa dans la

« mienne. Je lui dis : Es-tu le musc? es-tu
« l'ambre? Elle me répondit : Je ne suis qu'une
« terre commune, mais j'ai eu quelque liaison
« avec la rose : sa vertu bienfaisante m'a péné-
« trée; sans elle je ne serais encore qu'une terre
« commune (1). »

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, et montré, dans les différens genres, l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentimens de même espece. La passion d'un homme pour une femme n'est que la durée de ses désirs et de ses sentimens pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentimens des sensations, et savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots qu'on emploie souvent l'un pour l'autre, il faut se rappeler qu'il est des passions

---

(1) Voyez *le Gulistan*, ou *l'empire des Roses*, de Saadi.

de deux espèces : les unes qui nous sont immédiatement données par la nature, tels sont les désirs ou les besoins physiques de boire, manger, etc.; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, supposent l'établissement des sociétés, et ne sont proprement que des passions factices; telles sont l'ambition, l'orgueil, la passion du luxe, etc. Conséquemment à ces deux espèces de passions, je distinguerai deux espéces de sentimens. Les uns ont rapport aux passions de la première espèce, c'est-à-dire à nos besoins physiques; ils reçoivent le nom de sensations : les autres ont rapport aux passions factices, et sont plus particuliérement connus sous le nom de sentimens. C'est cette dernière espèce dont il s'agit dans ce Chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'observerai qu'il n'est point d'hommes sans désirs, ni par conséquent sans sentimens; mais que ces sentimens sont en eux ou faibles ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de faibles, on est censé n'en point avoir. Ce n'est qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du sentiment. Est-on saisi d'effroi? si cet effroi ne nous précipite pas dans

de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter ; si notre peur calcule et raisonne, notre peur est faible, et l'on ne sera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du sentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour et de l'ambition.

Ce n'est qu'à des passions bien déterminées que l'homme doit ces mouvemens fougueux et ces accès auxquels on donne le nom de sentiment.

On est animé de ces passions, lorqu'un désir seul règne dans notre âme ; y commande impérieusement à des désirs subordonnés. Quiconque cède successivement à des désirs différens, se trompe s'il se croit passionné ; il prend en lui des goûts pour des passions.

Le despotisme, si je l'ose dire, d'un désir auquel tous les autres sont subordonnés, est donc en nous ce qui caractérise la passion. Il est, en conséquence, peu d'hommes passionnés et capables de sentimens vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple et la constitution d'un état s'opposent au développement des passions et des sentimens. Que de pays où certaines passions ne peuvent se ma-

nifester, du moins par des actions! Dans un gouvernement arbitraire, toujours sujet à mille révolutions, si les grands y sont presque toujours embrasés du feu de l'ambition, il n'en est pas ainsi d'un état monarchique où les lois sont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux sont à la chaîne, et l'on n'y voit que des intrigans que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'est pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, sans quelques circonstances singulières, ce germe y meurt sans se développer. L'ambition est, dans ces hommes, comparable à ces feux souterrains allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent sans explosion, jusqu'au moment où les eaux y pénètrent, et que, raréfiées par le feu, elles soulèvent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondemens du monde.

Dans les pays où le germe de certaines passions et de certains sentimens est étouffé, le public ne peut les connaître et les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célèbres, et principalement les poètes.

Le sentiment est l'âme de la poésie, et surtout

de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnaît, en ce genre, les grands peintres et les hommes à sentimens, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions et les sentimens, si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions ? Pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentimens dont on décrit en lui les effets, et trouver en soi son modèle. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, et qu'il ne franchit jamais (1) : on est toujours en-deça ou au-delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être en général susceptible de passions ; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une espèce de sentiment ne

(1) Dans les ouvrages de théâtre, rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu ? on fera exécuter en ce genre, à son héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il est peu de poètes dramatiques exempts de ce défaut.

nous en fait point deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent faiblement. Corneille dont l'âme était plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques et les héros qu'il ne peint les amans.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est, en ce genre, attachée la célébrité. Je sais cependant que d'heureuses situations, des maximes brillantes et des vers élégans, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands succès; mais, quelque mérite que supposent ces succès, ce mérite cependant n'est, dans le genre dramatique, qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractère est, dans les tragédies, le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scène où Catilina pour réponse aux reproches d'assassinats que lui fait Lentulus, lui dit :

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, et non pas de mon cœur.
.........................................
Forcé de se plier aux mœurs de ses complices,

« il faut, ajoute-t-il, qu'un chef de conjurés « prenne successivement tous les caractères. Si « je n'avais que des Lentulus dans mon parti, »

Et s'il n'était rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurais pas de peine à l'être encore plus qu'eux.

Quel caractère renfermé dans ces deux vers! Quel chef de conjurés, qu'un homme assez maître de lui pour être à son choix vertueux ou vicieux! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des passions, plier à tous les caractères le superbe Catilina! Une telle ambition annonce le destructeur de Rome.

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les passions. Qui n'en est pas susceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel signe le public, souvent peu instruit de ce qui est en-deçà ou au-delà d'une nature forte, reconnaîtrait-il les grands peintres de sentimens? A la manière, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations et de réminiscences, un homme d'esprit peut à peu près deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle situation; il peut substituer, si je peux m'exprimer ainsi, le sentiment *pensé* au sentiment *senti* : mais il est dans le cas d'un peintre qui, sur le récit qu'on lui aurait fait de la beauté d'une femme, et l'image qu'il s'en

serait formée, voudrait en faire le portrait; il ferait peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau ressemblant. L'esprit ne devinera jamais le langage du sentiment.

Rien de plus insipide pour un vieillard que la conversation de deux amans. L'homme insensible, mais spirituel, est dans le cas du vieillard : le langage simple du sentiment lui paraît plat ; il cherche malgré lui à le relever par quelque tour ingénieux qui décèle toujours en lui le défaut de sentiment.

Lorsque Pélée brave le courroux du ciel, lorsque les éclats du tonnerre annoncent la présence du Dieu son rival, et que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit :

> Va, fuis; te montrer que je crains,
> C'est te dire assez que je t'aime (1):

---

(1) Si, dans ce vers d'Ovide,

*Pignora certa petis, do pignora certa timendo,*

le soleil dit à peu près la même chose à Phaéton son fils, c'est que Phaéton n'est point encore monté sur son char, ni par conséquent dans le moment du danger.

on sent que le danger où se trouve Pélée est trop instant; que Thétis n'est pas dans une situation assez tranquille, pour tourner aussi ingénieusement sa réponse. Effrayée de l'approche d'un dieu qui d'un mot peut anéantir son amant, et pressée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir et qu'elle l'adore.

Toute phrase ingénieusement tournée prouve à la fois l'esprit et le défaut de sentiment. L'homme agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de la manière dont il le dit; l'expression la plus simple est d'abord celle qu'il saisit.

Lorsque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grâce de Psyché, et que la déesse rit de sa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrais pas si je pouvais mourir.

Lorsque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le Destin ordonne qu'ils se séparent pour jamais (1), Bérénice reprend :

Pour jamais!.... que ce mot est affreux quand on aime!

---

(1) Dans la tragédie anglaise de Cléopâtre,

Lorsque Palmire dit à Séide que vainement elle a tenté par ses prières de toucher son ravisseur, Séide répond : .

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

Ces vers, et généralement tous les vers de sentiment, seront toujours simples, et dans le tour et dans l'expression. Mais l'esprit, dé-

---

Octavie rejoint Antoine : elle est belle; Antoine peut reprendre du goût pour elle; Cléopâtre le craint; Antoine la rassure. « Quelle différence, « lui dit-il, entre Octavie et Cléopâtre ! O mon « amant ! reprend-elle, quelle plus grande dif- « férence encore entre mon état et le sien ! Oc- « tavie est aujourd'hui méprisée; mais Octavie « est ton épouse. L'espoir immortel habite « dans son âme, il essuie ses larmes, la con- « sole dans son malheur. Demain l'hymen peut « te remettre entre ses bras. Quelle est, au con- « traire, ma destinée ! Que l'amour se taise un « moment dans ton cœur, il ne me reste aucun « espoir. Je ne puis, comme elle, gémir près « de ce que j'aime, espérer de l'attendrir, me « flatter d'un retour. Un seul instant d'indiffé- « rence, et tout pour moi est anéanti; l'espace « immense et l'éternité me séparent à jamais « de toi. »

pourvu de sentiment, nous éloignera toujours de cette simplicité; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le sentiment en maxime.

Comment ne serait-on pas à cet égard la dupe de l'esprit? Le propre de l'esprit est d'observer, de généraliser ses observations, et d'en tirer des résultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il est presque impossible que l'homme d'esprit, qui, sans avoir senti l'amour, en voudra peindre la passion, ne mette, sans s'en apercevoir, souvent le sentiment en maxime. Aussi Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ses bergers :

> On ne doit point aimer lorsqu'on a le cœur tendre;

idée qui lui est commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorsqu'il fait dire à Atys :

> Si j'aimais un jour, par malheur,
> Je connais bien mon cœur,
> Il serait trop sensible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité, c'est qu'il sentait qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas à cet égard de l'ambition

commme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'esprit et la réflexion; la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que désire un amant? les faveurs de ce qu'il aime. Or, ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse, que ces faveurs sont accordées. L'Amour en larmes et désespéré, aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant qui prépare et saisit ces instans de faiblesse qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'à pas de part au triomphe; l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux; la violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses désirs, et si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce serait en vain qu'il étalerait aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteraient qu'avec indifférence, s'il n'assignait à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, et ne leur prouvait l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé; un seul instant assure sa félicité : la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il désire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toutes sortes d'hommes; pour s'en servir utilement, il faut les connaître : d'ailleurs son succès tient à des projets ménagés avec art et préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter et les suivre ? Le sentiment de l'ambition s'allie donc nécessairement avec l'esprit et la réflexion.

Le poète dramatique peut donc rendre fidèlement le caractère de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sentencieux qui, pour frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif et d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au sénat, Catilina dit à Probus, qui l'accuse d'imprudence :

L'imprudence n'est pas dans la témérité,
Elle est dans un projet faux et mal concerté;
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence.

Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doses différentes, si j'ose le dire, l'esprit peut s'allier aux différens genres de passions.

Je finirai par cette observation ; c'est que nos mœurs et la forme de notre gouvernement ne nous permettant pas de nous livrer à des passions fortes, telles que l'ambition et la vengeance, on ne cite communément ici, comme peintres de sentimens, que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale, et enfin à l'amour qui, par cette raison, occupe presque seul le théâtre français.

---

# CHAPITRE III.

## DE L'ESPRIT.

---

L'ESPRIT n'est autre chose qu'un assemblage d'idées et de combinaisons nouvelles. Si l'on

avait fait en un genre toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourrait plus porter ni invention ni esprit; l'on pourrait être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restait plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout serait science, et l'esprit serait impossible; on aurait remonté jusqu'aux principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux et simples, la science des faits qui nous y auraient élevés ne serait plus qu'une science futile, et toutes les bibliothèques où ces faits sont renfermés deviendraient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique et de la législation, c'est-à-dire de toutes les histoires, on aurait extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible, donneraient un jour naissance à la meilleure forme de gouvernement. Il en serait de même de la physique, et généralement de toutes les sciences. Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, serait, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes, à peu près comme les esprits des fleurs qui couvrent de vastes

plaines sont, par l'art du chimiste, facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est en tout genre fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas si tôt réduits à la triste nécessité de n'être que savans, et qu'enfin, grâce à l'ignorance humaine, il nous sera long-temps permis d'avoir de l'esprit.

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espèce d'invention et celle qui nous fait obtenir le titre de *génies ?* Pour la découvrir, consultons le public. En moral et en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies, et Machiavel, et l'auteur de l'*Esprit des Lois*, et ne donnera que le titre d'homme de beaucoup d'esprit à La Rochefoucault et à La Bruyère. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux espèces d'hommes, c'est que les premiers traitent de matières plus importantes, lient plus de vérités entre elles, et forment un plus grand ensemble que les seconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, et par conséquent un homme plus rare. D'ailleurs, le

public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conséquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenser par un titre supérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réunissant une infinité de vérités sous le même point de vue. Telle est, dans le genre philosophique, la difference sensible entre le génie et l'esprit.

Dans les arts, où par le mot *talent* on exprime ce que, dans les sciences, on désigne par le mot *esprit,* il semble que la différence soit à peu près la même.

Quiconque, ou se modèle sur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carrière, ou ne les surpasse pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas assez combiné, n'a pas fait d'assez grands efforts d'esprit, ni donné assez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conséquence, on place dans la liste des hommes de talent, les Regnard, les Vergier, les Campistron et les Fléchier, lorsqu'on cite comme génies, les Molière, les La Fontaine, les Corneille et les Bossuet. J'ajouterai même, à ce sujet, qu'on refuse quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un

conte, une tragédie, ont un grand succès, on peut dire de ces ouvrages qu'ils sont pleins de génie, sans oser quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir il faut, ou comme La Fontaine, avoir, si je l'ose dire, dans une infinité de petites pièces, la monnaie d'un grand ouvrage, ou comme Corneille et Racine, avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique est, dans la poésie, le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention et d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste, en finissant ce Chapitre, deux observations à faire : la première, c'est qu'on ne désigne dans les arts par le nom d'esprit, que ceux qui, sans génie ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre ; telles sont, par exemple, les comédies de Fontenelle, qui, dénuées du génie et du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde, c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent, par aucune des épithètes applicables au grand esprit, désigné ceux qui

remplissent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage qui donne l'épithète de *bon* au juge, au financier (1), à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithète de *sublime* au poète, au législateur, au géomètre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle suppose, par conséquent, plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, et plus de cette hardiesse de caractère qui se fraie des routes nouvelles

Telle est la différence entre le génie et l'esprit, et l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés, par la disette de la langue,

---

(1) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'esprit; mais je dis seulement que ce n'est pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont, à moins que l'on ne confonde la qualité de juge avec celle de législateur.

à prendre cette expression dans mille acceptions différentes qu'on ne distingue entre elles que par les épithètes qu'on unit au mot *esprit*. Ces épithètes, toujours données par le lecteur ou spectateur, sont toujours relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, et peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce point de vue, c'est qu'on a pris pour des qualités réelles et distinctes les épithètes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, etc., qu'on joint au mot *esprit* : c'est qu'enfin on n'a point regardé ces épithétes comme l'expression des effets différens que font sur nous et les diverses espèces d'idées et les différentes manières de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet, que je vais, dans les Chapitres suivans, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithètes souvent unies au mot *esprit*.

## CHAPITRE IV.

### DE L'ESPRIT FIN, DE L'ESPRIT FORT.

Dans le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'aperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire, en fait d'idées et de sentimens, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'aperçoit point sans quelques efforts d'esprit, et sans une grande attention.

L'avare de Molière soupçonne son valet de l'avoir volé; il le fouille, et ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit : « Rends-moi, sans « te fouiller, ce que tu m'as volé. » Ce mot d'Harpagon est fin, il est dans le caractère d'un avare; mais il était difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit :

« Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous? » Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur :
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur :
Comme eux, à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé!

Ce sentiment est dans la nature; mais il est fin, il est caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il fallait les yeux de Quinault pour l'y apercevoir.

Du sentiment passons aux idées fines. On entend par *idée fine*, une conséquence finement déduite d'une idée générale (1). Je dis une conséquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes*, et non *les idées fines* d'Aristote, de Descartes, de Locke et de Newton. Ce n'est pas que, pour remonter, comme ces philosophes, d'observations en observations,

(1) Les ouvrages de Fontenelle en fournissent mille exemples.

jusqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de finesse d'esprit, c'est-à-dire beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un microscope qui, grossissant à nos yeux les objets sans les déformer, nous y fait apercevoir une infinité de ressemblances, et de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit, en tout genre, n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, j'observerai que toute idée et tout sentiment dont la découverte suppose dans un auteur et beaucoup de finesse, et beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de *fin*, si ce sentiment ou cette idée sont, ou mis en action dans une scène, ou rendus par un tour simple et naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais par les épithètes qu'il unit à ce mot d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentimens qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc par *idée fine* une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs : or, elle leur échappe lorsque l'auteur saute les idées intermédiaires

nécessaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel est ce mot que répétait souvent Fontenelle : « On détruirait presque toutes les religions (1) » « si l'on obligeait ceux qui les professent à « s'aimer. » Un homme d'esprit supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (2) : mais il est peu d'*hommes d'esprit.*

---

(1) Ce qui peut être vrai des fausses religions n'est point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(2) Il en est de même de cet autre mot de Fontenelle : « En écrivant, disait-il, j'ai toujours tâché de m'entendre. » Peu de gens entendent réellement ce mot de Fontenelle. On ne sent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz et les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples et toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir si l'on s'entend ou si l'on ne s'entend

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique et recherché. C'est moins à l'espèce des idées qu'à la manière de les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge du cardinal Dubois, lorsque, parlant du soin qu'il avait pris de l'éducation du duc d'Orléans régent, Fontenelle dit « que « ce prélat avait tous les jours travaillé à se « rendre inutile; » c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis, lorsque cette déesse, pour se venger de Pélée qu'elle croit infidèle, dit :

Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux l'en punir en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi:

il est encore certain que cette idée et toutes les

---

pas! Ils se sont appuyés sur ces principes vagues, dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir, si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrain vierge, l'immense édifice de leur système s'est affaisé, à mesure qu'ils le construisaient.

idées de cette espèce ne devront le nom de *fines*, qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique sous lequel on les présente, et par conséquent au petit effort d'esprit qu'il faut pour les saisir. Or, un auteur n'écrit que pour se faire entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est donc un défaut dans le style ; toute manière fine de s'exprimer est donc vicieuse (1) ; il faut donc être d'autant plus attentif à

---

(1) Je sais bien que les tours fins ont leurs partisans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir pensé ; la clarté de l'expression est donc une maladresse de l'auteur : il faut toujours jeter quelques nuages sur ses pensées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, et d'apercevoir une vérité à travers l'obscurité de l'expression, mille gens louent avec d'autant plus d'enthousiasme cette manière d'écrire, que, sous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait est certain. Mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, et résister au désir de les mériter. Une pensée est-elle finement exprimée ? il est d'abord peu de gens qui l'entendent, mais enfin elle est généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression,

rendre son idée par un tour et une expression simple et naturelle, que cette idée est plus fine, et peut plus facilement échapper à la sagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithète de *fort*.

Une idée forte est une idée intéressante et propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la manière dont elle est exprimée (1).

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une idée frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. L'abbé

---

cette pensée est, par les gens d'esprit, réduite à sa valeur intrinsèque, et mise fort au-dessous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours par un mépris injuste, venger l'affront que la finesse d'un tour a fait à la sagacité de leur esprit.

(1) On désigne en Perse, par les épithètes de *peintres* ou de *sculpteurs*, l'inégale force des différens poètes ; et l'on dit en conséquence, un *poète peintre*, *un poète sculpteur*.

Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : « Virgile, dit-il, n'est qu'un prêtre « élevé au milieu des grimaces du temple ; le « caractère pleureur, hypocrite et dévot de son « héros, déshonore le poéte ; son enthousiasme « semble ne s'échauffer qu'à la lueur des lam- « pes suspendues devant les autels, et l'enthou- « siasme audacieux de Lucain s'allumer au feu « de la foudre. » Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithète de *fort*. Or, le grand et le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive ; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand et du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand et le fort, 1° dans les idées ; 2° dans les images ; 3° dans les sentimens.

Une idée grande est une idée généralement intéressante ; mais les idées de cette espèce ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressans pour tous les hommes en général, et par conséquent pour les Athéniens, ne devaient cependant pas faire sur eux l'impression

des harangues de Démosthènes, lorsque cet orateur leur reprochait leur lâcheté. « Vous « vous demandez l'un à l'autre, leur disait-il, « Philippe est-il mort? Hé! que vous importe, « Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand « le ciel vous en aurait délivrés, vous vous « feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe. » Si les Athéniens étaient plus frappés du discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthènes leur présentait des idées plus convenables à leur situation actuelle, et par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or, les hommes, qui ne connaissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espèce d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes et générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les âmes, et ces harangues si fortes parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, et ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe,

convenir également à tous les temps et à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand et le fort, c'est que l'un est plus généralement et l'autre plus vivement intéressant (1).

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort et le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan et Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cent mille hommes, et l'autre avec quatre cents hommes : le premier attire notre respect, et le second notre mépris (2).

---

(1) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est *fort*, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui, de tous les raisonnemens, sont sans contredit les plus forts.

(2) Tout devient ridicule sans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la friponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint!

Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui par soi-même est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Qu'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi : si l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la terre (1), qui, croissant par an d'une coudée en grosseur, et de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvaient entasser Ossa sur Pélion, Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, et sa fureur n'est que ridicule.

Mais si le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du destin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majestueuse et même sublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une

(1) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui : *Veni, vidi, vici*, et dont les conquêtes étaient si rapides, paraîtrait se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

décoration du tartare. Le tableau de la gloire des saints est moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or, si tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir; si la douleur violente fait taire tout sentiment agréable, lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sentiment d'une douleur violente; le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaisirs, l'imagination, excitée par le désir d'un plus grand bonheur, est toujours inventive; il manque toujours quelques agrémens à l'olympe.

S'agit-il du terrible? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer; elle est moins difficile en ce genre : l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est, dans les décorations et les descriptions poétiques, la différence entre le grand et le fort. Examinons maintenant si, dans les tableaux dramatiques et la peinture des passions, on ne retrouverait pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de *fort* à toute passion, à tout sentiment qui nous affecte très-vivement, c'est-à-dire à tous ceux dont le spectateur peut être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de la vengeance et de la jalousie. La scène d'Atrée qui présente à son frère Thyeste une coupe remplie du sang de son fils; les fureurs de Rhadamiste, qui, pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayans que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque: les malheurs qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminens pour le frapper de terreur: il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (1). Ce spectacle charme les uns, en leur

(1) C'est à cette cause qu'on doit, en partie, rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur

laissant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, et console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconstance; inconstance qui, fondée sur le desir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleversement des empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, et leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes par la grandeur même du tableau qu'il présente, et par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable et vertueux que le poète met sur la scène. Le desir du bonheur qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil

---

renverse les empires et change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir; on craindrait de naître de leur temps. Il en est de ces conquérans comme de ces nuages noirs et sillonnés d'éclairs; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracasse, en éclatant, les arbres et les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

personnage. Cette identification est, si je l'ose dire, d'autant plus parfaite, et nous nous intéressons d'autant plus vivement au sort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paraît plus estimable, c'est-à-dire que ses idées ou ses sentimens sont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnaît avec plaisir, dans un héros, les sentimens dont il est lui-même affecté. Ce plaisir est d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle sur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius, et les César, à triompher d'un peuple dont le destin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on présente au théâtre la conjuration de Gênes et celle de Rome, qu'on trace d'une main également hardie les caractères du comte de Fiesque et de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même esprit et la même élévation : je dis que l'audacieux Catilina emportera presque toute notre admiration; la grandeur de son entreprise se réfléchira sur son caractère, l'agrandira toujours à nos yeux, et notre illusion prendra sa source dans le désir même du bonheur.

En effet, on se croira toujours d'autant plus heureux qu'on sera plus puissant, qu'on régnera sur un plus grand peuple, que plus d'hommes seront intéressés à prévenir, et satisfaire nos désirs, et que, seuls libres sur la terre, nous serons environnés d'un univers d'esclaves.

Voilà les causes principales du plaisir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette passion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changemens qu'elle fait sur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occasionné de pareils; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave; si, dans un siècle plus voisin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Espagne; et s'il a renversé successivement et relevé une infinité de trônes, ces grandes révolutions ne sont cependant pas des effets nécessaires de l'amour, comme elles le sont de l'ambition.

Aussi le désir des grandeurs et l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuse, ont-ils toujours reçu le nom de grands préférablement à toutes les autres passions; nom qui, transporté aux héros que ces passions inspirent, a été ensuite

donné aux Corneille et aux poëtes célèbres qui les ont peints. Sur quoi j'observerai que la passion de l'amour n'est cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractère de Phèdre avec autant d'adresse que l'a fait Racine, il ne fallait certainement pas moins d'idées, de combinaisons et d'esprit, que pour tracer dans *Rodogune*, le caractère de Cléopâtre. C'est donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de son sujet qu'est attaché le nom de grand.

Il résulte de ce que j'ai dit, que, si les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, les objets de crainte et de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux et de passions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement et l'admiration générale. Le grand est donc, en tout genre, ce qui frappe universellement; et le fort, ce qui fait une impression moins générale, mais plus vive.

La découverte de la boussole est, sans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette dernière découverte est infiniment plus intéressante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'observerai que les hommes ne pouvant se communiquer leurs idées que par des mots, si la force de l'expression ne répond pas à celle de la pensée, quelque forte que soit cette pensée, elle paraîtra toujours faible, du moins à ceux qui ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la faiblesse de l'expression.

Or, pour rendre fortement une pensée, il faut, 1°. l'exprimer d'une manière nette et précise (toute idée rendue par une expression louche, est un objet aperçu à travers un brouillard; l'impression n'en est point assez distincte pour être forte). 2°. Il faut que cette pensée, s'il est possible, soit revêtue d'une image, et que l'image soit exactement calquée sur la pensée.

En effet, si toutes nos idées sont un effet de nos sensations, c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes; il faut donc, comme je l'ai dit dans le Chapitre de l'Imagination, parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'est pas même assez qu'une image soit juste et exacte-

ment calquée sur une idée ; il faut encore qu'elle soit grande sans être gigantesque (1) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de l'*Esprit des Lois*, lorsqu'il compare les despotes aux sauvages, *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut de plus que cette grande image soit neuve, ou du moins présentée sous une face nouvelle. C'est la surprise excitée par sa nouveauté, qui, fixant toute notre attention sur une idée, lui laisse le temps de faire sur nous une plus forte impression.

On atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorsque l'image sous laquelle ou présente une idée est une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous

(1) L'excessive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le psalmiste dit que « les montagnes sautent comme des béliers, » cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet, parce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit assez forte pour se faire un tableau net et vif des montagnes sautant comme des cabris.

plus de sensations, et nous fait en conséquence une impressiou plus vive. On est moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'est donc à l'imagination qu'un auteur doit en partie la force de son expression ; c'est par ce secours qu'il transmet dans l'âme de ses lecteurs tout le feu de ses pensées. Si les Anglais, à cet égard, s'attribuent une grande supériorité sur nous, c'est moins à la force particulière de leur langue qu'à la forme de leur gouverment qu'ils doivent cet avantage. On est toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes pensées, et peut les exprimer aussi vivement qu'il les conçoit. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puissans, et plus souvent encore une fausse et petite politique, s'opposent aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernemens, s'élève jusqu'aux grandes idées, est souvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique et la faiblesse de l'expression. Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à l'abbé de Guasco, dit, en parlant de l'auteur

de *l'Esprit des Lois* : « C'est dommage que le « président de Montesquieu, retenu sans doute « par la crainte du ministère, n'ait pas eu le « courage de tout dire. On sent bien, en gros, « ce qu'il pense sur certains sujets ; mais il ne « s'exprime point assez nettement et assez for- « tement : on eût bien mieux su ce qu'il pen- « sait, s'il eût composé à Londres, et qu'il fût « né Anglais. »

Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont avec dédain abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet et certaines scènes de Mahomet, tragédie qui peut-être, quelques critiques qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célèbre Voltaire !

Je finis par un morceau de l'abbé Cartaut, morceau plein de cette force d'expression dont on ne croit pas notre langue susceptible. Il y découvre les causes de la superstition égyptienne.

« Comment ce peuple n'eût-il pas été le

« peuple le plus superstitieux ? l'Égypte, dit-il, « était un pays d'enchantement ; l'imagination « y était perpétuellement battue par les grandes « machines du merveilleux ; ce n'était partout « que des perspectives d'effroi et d'admiration. « Le prince était un objet d'étonnement et de « terreur, semblable au foudre qui, recelé « dans la profondeur des nuages, semble y « tonner avec plus de grandeur et de majesté : « c'était du fond de ses labyrinthes et de son « palais que le monarque dictait ses volontés. « Les rois ne se montraient que dans l'appareil « effrayant et formidable d'une puissance re- « levée en eux d'une origine céleste. La mort « des rois était une apothéose ; la terre était af- « faissée sous le poids de leurs mausolées. Dieux « puissans, l'Égypte était par eux couverte de « superbes obélisques chargés d'inscriptions « merveilleuses, et de pyramides énormes dont « le sommet se perdait dans les airs : dieux « bienfaisans, ils avaient creusé ces lacs qui « rassuraient orgueilleusement l'Égypte contre « les inattentions de la nature.

« Plus redoutables que le trône et ses mo- « narques, les temples et leurs pontifes en im-

« posaient encore plus à l'imagination des Égyp-
« tiens. Dans l'un de ces temples était le colosse
« de Sérapis. Nul mortel n'osait en approcher.
« C'était à la durée de ce colosse qu'était atta-
« chée celle du monde : quiconque eût brisé ce
« talisman eût replongé l'univers dans son pre-
« mier chaos. Nulles bornes à la crédulité ; tout
« dans l'Égypte était énigme, merveille et mys-
« tère. Tous les temples rendaient des oracles ;
« tous les antres vomissaient d'horribles hurle-
« mens ; partout on voyait des trépieds trem-
« blans, des pythies en fureur, des victimes,
« des prêtres, des magiciens qui, revêtus du
« pouvoir des dieux, étaient chargés de leur
« vengeance.

« Les philosophes armés contre la supersti-
« tion, s'élevèrent contre elle : mais bientôt
« engagés dans le labyrinthe d'une métaphysique
« trop abstraite, la dispute les y divise d'opi-
« nion ; l'intérêt et le fanatisme en profitent ;
« ils fécondent le chaos de leurs systèmes dif-
« férens ; il en sort les pompeux mystères d'Isis,
« d'Osiris et d'Horus. Couverte alors des té-
« nèbres mystérieuses et sublimes de la théo-
« logie et de la religion, l'imposture fut me-

« connue. Si quelques Égyptiens l'aperçurent « à la lueur incertaine du doute, la vengeance, toujours suspendue sur la tête des « indiscrets, ferma leurs yeux à la lumière, « et leur bouche à la vérité. Les rois même, « qui, pour se mettre à l'abri de toute insulte, « avaient d'abord, de concert avec les prêtres, « évoqué autour du trône la terreur, la superstition et les fantômes de leur suite; les rois, « dis-je, en furent eux-mêmes effrayés; bientôt « ils confièrent aux temples le dépôt sacré des « jeunes princes; fatale époque de la tyrannie « des prêtres égyptiens! nul obstacle alors qu'on « pût opposer à leur puissance. Les souverains « furent ceints dès l'enfance du bandeau de « l'opinion; de libres et indépendans qu'ils « étaient tant qu'ils ne voyaient dans ces prêtres « que des fourbes et des enthousiastes soudoyés, « ils en devinrent les esclaves et les victimes. « Imitateurs des rois, les peuples suivirent « leur exemple, et toute l'Égypte se prosterna « aux pieds du pontife et de l'autel de la superstition. »

Ce magnifique tableau de l'abbé Cartaut prouve, je crois, que la faiblesse d'expression

qu'on nous reproche, et qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

# CHAPITRE V.

## DE L'ESPRIT DE LUMIÈRE, DE L'ESPRIT ÉTENDU, DE L'ESPRIT PÉNÉTRANT, ET DU GOUT.

Si l'on en croit certaines gens, le génie est une espèce d'instinct qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumière, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver sur ce sujet à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumière*.

Dans la physique, la lumière est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumière est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumière est donc accordé, par la reconnaissance du public, à celui qui l'éclaire.

Avant Fontenelle, laplupart des savans, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvaient isolés et privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avaient point aplani la carrière des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. Fontenelle, que je ne considère point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication entre la science et l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvait recevoir les semences de toutes les vérités; mais que, pour cet effet, il fallait avec adresse y préparer son esprit; « qu'une idée nouvelle,
« pour me servir de son expression, était un
« coin qu'on ne pouvait faire entrer par le gros

« bout. » Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté; il y réussit: la tourbe des esprits médiocres se sentit tout à coup éclairée, et la reconnaissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumière.

Que fallait-il pour opérer un pareil prodige? simplement observer la marche des esprits ordinaires; savoir que tout se tient et s'amène dans l'univers; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumière que je compare à ces racines déliées qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent et les font éclater. Il fallait enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement; et que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvait élever de proche en proche les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (1).

(1) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples; et ces propositions deviendront évidentes lorsqu'on y rapprochera le *oui* du *non*, c'est-à-dire, lorsqu'un homme

L'esprit de lumière n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, et de rendre ces idées par des expressions précises et claires

Ce talent est à la philosophie ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre avec force et harmonie les pensées des poëtes ; tout l'art des esprits de lumière est de rendre avec netteté les idées des philosophes.

---

ne pourra les nier sans tomber en contradiction avec lui-même, et sans dire à la fois que la même chose *est* et *n'est pas*. Toute vérité peut se ramener à ce terme ; et, lorsqu'on l'y réduit, il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumière. Mais que de temps et d'observations pour porter l'analyse à ce point, et réduire certaines vérités à des propositions aussi simples! C'est le travail de tous les siècles et de tous les esprits. Je ne vois dans les savans que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient, en chaque genre, mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

Sans exclure ni le génie ni l'invention, ces deux talens ne les supposent point. Si les Descartes, les Locke, les Hobbes et les Bacon ont à l'esprit de lumière uni le génie et l'invention, tous les hommes ne sont point si heureux. L'esprit de lumière n'est quelquefois que le truchement du génie philosophique, et l'organe par lequel il communique aux esprits communs des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumière avec le génie, c'est que l'un et l'autre éclairent l'humanité, et qu'on n'a point assez fortement senti que le génie était le centre et le foyer d'où cette sorte d'esprit tirait les idées lumineuses qu'il réfléchissait ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche et découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumière à traîner lentement sur ses traces, et leur siècle, et la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumière, est comparable au coursier superbe qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, et franchit les halliers et les fondrières. Occupés sans cesse à l'observer,

et trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumière l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clairières, l'y entrevoient, et marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si, dans les arts tels que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumière pouvait donner toutes les règles fines, de l'observation desquelles il dût résulter des poëmes ou des discours parfaits, l'éloquence et la poésie ne seraient plus des arts de génie : on deviendrait grand poète et grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie seul saisit toutes ces règles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des esprits de lumière à les découvrir toutes, est la cause de leur peu de réussite dans les arts même sur lesquels ils ont souvent donné d'excellens préceptes. Ils remplissent bien quelques-unes des conditions nécessaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans sa poétique, donné des préceptes excellens. Ce

grand homme cependant n'ayant dans cet ouvrage, parlé ni de la versification, ni de l'art d'émouvoir les passions, il est vraisemblable qu'en observant les règles fines qu'il a prescrites, il n'eût composé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il suit de la différence établie entre le génie et l'esprit de lumière, que le genre humain n'est redevable à cet dernière sorte d'esprit d'aucune espèce de découvertes, et que les esprits de lumière ne reculent pas les bornes de nos idées.

Cette sorte d'esprit n'est donc qu'un talent, qu'une méthode de transmettre nettement ses idées aux autres. Sur quoi j'observerai que tout homme qui se concentrerait dans un genre, et n'exposerait avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la musique ou la peinture, ne serait cependant point compté parmi les esprits de lumière.

Pour obtenir ce titre, il faut ou porter la lumière sur un genre extrêmement intéressant, ou la répandre sur un certain nombre de sujets différens. Ce qu'on appelle de la lumière suppose presque toujours une certaine étendue de

connaissances. Cette sorte d'esprit doit, par cette raison, en imposer même aux gens éclairés, et dans la conversation l'emporter sur le génie. Que dans une assemblée d'hommes célèbres, dans des arts ou des sciences différentes, on produise un de ces esprits de lumière : s'il parle de peinture au poète, de philosophie au peintre, de sculpture au philosophe, il exposera ses principes avec plus de précision, développera ses idées avec plus de netteté que ces hommes illustres ne se les développeraient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur estime. Mais que ce même homme aille maladroitement parler de peinture au peintre, de poésie au poète, de philosophie au philosophe, il ne leur paraîtra plus qu'un esprit net, mais borné, et qu'un diseur de lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumière et d'étendue puissent être comptés parmi les génies : c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies, et qu'apercevant les rapports qu'elles ont entre elles, ces sortes d'esprits les rappellent à des principes communs et par conséquent plus généraux.

Ce que j'ai dit établit une différence sensible

entre les esprits pénétrans et les esprits de lumière et d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets : ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creusent ; ils parcourent en profondeur l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet : A-t-il dans ce sujet fouillé jusqu'à certaine profondeur? il quitte alors le nom de pénétrant et prend celui de profond.

L'esprit profond ou le génie des sciences n'est, selon Formey, que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples et plus nettes, jusqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la dernière résolution possible. Qui saurait, ajoute Formey, à quel point chaque homme a poussé cette analyse, aurait l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée, que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres; qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit, qu'on l'a plus pénétrant et

plus profond, et qu'il n'est point d'esprit universel.

A l'égard de l'esprit pénétrant, j'observerai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illustres qui s'occupent des sciences dans lesquelles il est plus ou moins initié ; telles sont, la morale, la politique, la métaphysique, etc. S'agit-il de peinture ou de géométrie : on n'est pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette science. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers geures, la pénétration d'esprit d'un homme, juge ses ouvrages, et n'applique jamais à son esprit l'épithète de pénétrant : il attend pour louer, que, par la solution de quelques problèmes difficiles, ou par la composition de tableaux sublimes, un homme ait mérité le titre de grand géomètre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit ; c'est que la sagacité et la pénétration sont deux sortes d'esprit de même nature. On paraît doué d'une très-grande sagacité, lorsque, ayant très-long-temps médité, et ayant très-habituellement présens à l'esprit les objets qu'on traite le plus communément dans les conversations, on les

saisit et les pénètre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration et la sagacité d'esprit, c'est que cette dernière sorte d'esprit, qui suppose plus de prestesse de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuve de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre, qu'on s'en est plus profondément et plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût : c'est, dans ce Chapitre, le dernier objet que je me sois proposé d'examiner.

Le *goût*, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connaissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts et les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, et ne prononce de lui-même aucun jugement; telles sont, la géométrie, la mécanique, et certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits, et le goût n'est, en ces divers genres, que la connaissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le

public est ou se croit juge : tels sont les poëmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, etc. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre par le mot *goût*, la connaissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siècles et de tous les pays, mais la connaissance plus particulière de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connaissance, et par conséquent deux différentes espèces de goût. L'un que j'appelle *goût d'habitude* : tel est celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journalière des idées et des sentimens propres à plaire au public, rend très-bons juges des ouvrages de théâtre, et surtout des pièces ressemblantes aux pièces déjà données. L'autre espèce de goût est un *goût raisonné* : il est fondé sur une connaissance profonde et de l'humanité, et de l'esprit du siècle. C'est particulièrement aux hommes doués de cette dernière espèce de goût qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un *goût d'habitude* manque de goût dès qu'il manque d'objets de comparaison. Mais ce *goût raisonné*, sans doute supérieur à ce que j'appelle *goût d'habitude*, ne s'acquiert,

comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, et du goût du public, et de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit, en conclure qu'il n'est point de goût universel.

L'unique observation qui me reste à faire au sujet du goût, c'est que les hommes illustres ne sont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de succès. Quelle est, me dira-t-on, la cause de ce phénomène littéraire? C'est, répondrai-je, qu'il en est des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux a sa manière. Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ses idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui sont propres; Fontenelle les présentera avec un ordre, une netteté et un tour qui lui sont particuliers, et Voltaire les rendra avec une imagination, une noblesse et une élégance continue. Or, chacun de ces hommes illustres, nécessité par son goût à regarder sa manière comme la meilleure, doit, en conséquence, faire souvent plus de cas de l'homme médiocre qui la saisit, que de l'homme de génie qui s'en

fait une. De là les jugemens différens que portent souvent sur le même ouvrage, et l'écrivain célèbre, et le public, qui, sans estime pour les imitateurs, veut qu'un auteur soit lui et non un autre.

Aussi, l'homme d'esprit qui s'est perfectionné le goût dans un genre, sans avoir, en ce même genre, ni composé, ni adopté de manière, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illusion, et ne l'empêche de se placer au point de vue d'où le public considère et juge un ouvrage.

# CHAPITRE VI.

## DU BEL ESPRIT.

Ce qui plaît dans tous les siècles comme dans tous les pays, est ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte et plus précise, peut-être faudrait-il, en chaque art, et même en chaque partie d'un art, exa-

miner ce qui constitue le beau. De cet examen, l'on pourrait facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts et à toutes les sciences, dont on formerait ensuite l'idée abstraite et générale du beau.

Dans ce mot *bel esprit*, si le public unit l'épithète de beau au mot *esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithète l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément, qu'on donne particulièrement le nom de bel esprit. Ce genre d'esprit est très-différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chimie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit : l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, et de l'état différent où s'y trouvent les arts et les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où l'on

ne compose des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (1), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur sans le fatiguer, il n'est point aussi de nation où, du moins sous un autre nom, on ne connaisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris, dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grâce et l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disait, en parlant de l'élégant Racine : « Ce n'est qu'un bel esprit « à qui j'ai appris à faire difficilement des vers. » Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine : mais je crois pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, et l'art d'ex-

(1) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les Annales de Tacite, qui, pleines d'idées profondes de morale et de politique, et ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées et senties.

poser ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de beau que parce qu'il plaît et doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si comme le remarque Vaugelas, il est plus de juges des mots que des idées; et si les hommes sont, en général, moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'une expression (1), c'est donc à l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vide de sens ne serait qu'une

---

(1) Je rapporterai à ce sujet un mot de Malherbe. Il était au lit de la mort : son confesseur, pour lui inspirer plus de ferveur et de résignation, lui décrivait les joies du paradis. Il se servait d'expressions basses et louches. La description faite : « Eh bien ! dit-il au malade, « vous sentez-vous un grand désir de jouir de « ces plaisirs célestes ?... Ah ! Monsieur, ré« pondit Malherbe, ne m'en parlez pas davan« tage, votre mauvais style m'en dégoûte. »

continuité de sons harmonieux qui n'obtiendrait aucune estime (1), et qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes, fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on excepte celles qui, supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner, dans cette réponse, aucune atteinte à la gloire des philosophes. Le genre philosophique suppose sans contredit plus de richesses, plus de méditations, plus d'idées profondes, et même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées, mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'observations sur les choses, et l'on n'en fait dans le monde que sur la manière de les présenter. Les philosophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter sur les beaux esprits; mais on exige de ces derniers tant de

---

(1) Un homme ne serait plus maintenant cité comme homme d'esprit pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

grâce et d'élégance, que les conditions nécessaires pour mériter le titre de philosophe ou de bel-esprit, sont peut-être également difficiles à remplir. Il paraît du moins qu'en ces deux genres les hommes illustres sont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois instruire et plaire, quelle connaissance ne faut-il pas avoir, et de sa langue, et de l'esprit de son siècle! Que de goût pour présenter toujours ses idées sous un aspect agréable! Que d'étude, pour les disposer de manière qu'elles fassent la plus vive impression sur l'âme et l'esprit du lecteur! Que d'observations, pour distinguer les situations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être senties, n'ont besoin que d'être présentées! Et quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre et à la clarté; et, comme dit Fontenelle, « pour exiter la curiosité de l'esprit, ménager sa paresse et prévenir son inconstance! »

C'est, en ce genre, la difficulté de réussir, qui sans doute est en partie cause du peu de cas que les beaux esprits font communément des ouvrages de pur raisonnement. Si l'homme borné n'aperçoit dans la philosophie qu'un amas

d'énigmes puériles et mystérieuses, et s'il hait dans les philosophes la peine qu'il faut se donner pour les entendre, le bel esprit ne leur est guère plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la sécheresse et l'aridité du genre instructif. Trop occupé du *bien-écrit*, et moins sensible au sens (1) qu'à l'elégance de la phrase, il ne reconnaît pour bien pensé que les idées heureusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit rendue, sera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions extrêmement simples; et qu'il en est de ces idées profondes, comme de ces eaux pures et claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

(1) Rien de plus triste pour quiconque ne s'exprime pas heureusement que d'être jugé par des beaux ou des demi-esprits. On ne tient point compte de ses idées; on le juge sur les mots. Quelque supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui, secrets ennemis de la philosophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite et ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire : et, sans estime pour la justesse, la force, la profondeur et la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire, suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire ; et qu'enfin l'écrivain élégant est comparable au joaillier, dont l'habileté devient inutile, s'il n'a des diamans à monter.

Les savans et les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent les beautés et les difficultés de l'art d'écrire. Il font, en conséquence, peu de cas du bel esprit : et leur mépris injuste pour ce genre d'esprit est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espèce d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous plus ou moins semblables à ce géomètre, devant qui l'on faisait un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité ; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scènes, et la rend

en disant : « Pour moi, je ne sais ce qu'on « trouve de si beau dans cet ouvrage ; il ne « prouve rien. »

Le savant abbé Longuerue était à peu près dans le cas de ce géomètre : la poésie n'avait point de charmes pour lui ; il méprisait également la grandeur de Corneille et l'élégance de Racine ; il avait, disait-il, banni tous les poètes de sa bibliothéque (1).

Pour sentir également le mérite et des idées et de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, et quelques-uns de nos philosophes que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser ; union rare, et qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

(1) « Il y a, disait ce même abbé de Longuerue, « deux ouvrages sur Homère qui valent mieux « qu'Homère lui-même : le premier, c'est *Antiquitates Homericæ* ; le second, c'est *Homeri Gnomologia per Duportum*. Quiconque a lu « ces deux livres a lu tout ce qu'il y a de bon « dans Homère, et n'a point essuyé l'ennui de « ses contes à dormir debout. »

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savans et quelques beaux esprits, je dois indiquer les causes du mépris où le bel esprit tombe et doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siècle pour la philosophie la remplit de dissertateurs, qui, lourds, communs, fatigans, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugemens. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal; ils le soupçonnent; ils savent que chacun est juge de l'élégance et de la clarté de l'expression, et qu'à cet égard il est impossible de duper le public : ils sont dont forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneraient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont ouï-dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une manière obscure : ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raisonnemens sur l'obscurité de leurs expressions, que c'est l'unique et sûr moyen d'échapper à la conviction

des sottises : aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant, autant qu'ils le peuvent, à eux-mêmes, que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, et qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puissans (1) qu'ils soient souvent, ne ferait cependant aucune impression sur le public, s'il n'était soutenu de l'autorité de certains philosophes, qui, jaloux comme les beaux esprits d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers; qu'on trouve partout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'est point de nation qui n'ait en sa disposition un fond d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les pré-

(1) En général, ceux qui ont cultivé sans succès les arts et les sciences, deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots; ils voudraient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

tentions des hommes illustres ; et qu'enfin, en inspirant le dégoût du bel esprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel esprit, qui ne leur est guère plus connu, et les savans, et les philosophes, et généralement tout homme qui pense.

# CHAPITRE VII.

## DE L'ESPRIT DU SIÈCLE.

Cette sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts et des sciences, et n'aurait aucune place dans cet ouvrage s'il n'en occupait une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Partout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siècle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire des hommes du monde et de la cour.

L'homme du monde et le bel esprit s'expriment l'un et l'autre avec élégance et pureté ; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé* : cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (1), parce que l'un et l'autre se proposent des objets différens. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité, ou du moins pour sa nation. Satisfait au contraire de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second Discours, qu'on ne pouvait parler dans le monde que des choses ou des personnes ; que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite, qu'elle ne s'occupe guère que des personnes, que l'éloge est ennuyeux pour quiconque n'en est point l'objet,

(1) Mille traits agréables dans la conversation seraient insipides à la lecture. « Le lecteur, « dit Boileau, veut mettre à profit son divertissement. »

et qu'il fait bâiller les auditeurs. Aussi ne cherche-t-on dans les cercles qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à saisir leur côté faible, à les persiffler, à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, à rire de tout, et enfin à jeter du ridicule sur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'esprit de conversation se réduit donc au talent de médire agréablement, et surtout dans ce siècle où chacun prétend à l'esprit, et s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la supériorité d'un homme sans blesser la vanité de tout le monde, où l'on ne distingue l'homme de mérite de l'homme médiocre que par l'espèce de mal qu'on en dit, où l'on est, pour ainsi dire, convenu de diviser la nation en deux classes : l'une celle des bêtes, et c'est la plus nombreuse; l'autre celle des fous, et l'on comprend dans cette dernière tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talens. D'ailleurs, la médisance est maintenant l'unique ressource qu'on ait pour faire l'éloge de soi et de sa société. Or, chacun veut se louer; soit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on se taise, c'est toujours son apologie qu'on fait : chaque

homme est un orateur qui, par ses discours ou ses actions, récite perpétuellement son panégyrique. Il y a deux manières de se louer, l'une en disant du bien de soi, l'autre en disant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, et généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, se donnaient ouvertement les louanges qu'ils croyaient mériter. Notre siècle est devenu plus délicat sur cet article. Ce n'est que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il est maintenant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot qu'on vante indirectement son esprit. Cette maniére de se louer est sans doute la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'est cependant la seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense, est un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, se loue par le mal qu'il dit d'autrui, est un homme charmant; il est environné d'auditeurs reconnaissans, ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne, et ne cessent d'applaudir à de bons mots qui les soustraient au chagrin de louer. Il paraît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire qu'au désir de se

vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer, non-seulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces esprits bornés dont les intentions sont plus odieuses. L'homme de mérite sait que l'homme dont on ne dit aucun mal est en général un homme dont on ne peut dire aucun bien; que ceux qui n'aiment point à louer ont communément été peu loués : aussi n'est-il point avide de leur éloge; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours à se venger. « Qu'on ne prouve aucun « fait contre moi, disait un homme de beau-« coup d'esprit; que d'ailleurs on en dise tout « le mal qu'on voudra, je n'en serai pas fâché; « il faut bien que chacun s'amuse. » Mais si la philosophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissemens indiscrets qu'on doit ce grand nombre de méchans, qui, dans le fond, sont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'esprit qu'elle donne, ils ne savent pas assez estimer en eux la bonté qui leur est naturelle, ils veulent se rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureusement assez

d'esprit pour y réussir : ils deviennent d'abord méchans par air, ils restent méchans par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeste habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits satiriques aussi nuisibles à la société qu'ils y sont communs. Considérez les sources impures (1) d'où sort

---

(1) L'un médit parce qu'il est ignorant et oisif; l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur, et choqué des moindres défauts, il est habituellement malheureux : c'est à son humeur plus qu'à son esprit qu'il doit ses bons mots : *Facit indignatio versum*. Un troisième est né atrabilaire; il médit des hommes parce qu'il ne voit en eux que des ennemis. Eh! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des fripons déguisés; il le dit, et souvent il dit vrai, mais enfin il se trompe quelquefois. Or, je demande si l'on n'est pas également dupe, soit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice? L'âge heureux est celui où l'on est la dupe de ses amis et de ses maîtresses. Malheur à celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'ex-

la médisance. Rappelez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choses ; qu'un *vieux méchant* lui paraît aussi ridicule qu'un *vieux charmant*; que, parmi les gens du monde, ceux qui sont faits pour le grand se dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (1). Abandonnez-le donc aux hommes

---

périence ! La défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé et d'un caractère malheureux. Qui sait si le plus insensé des hommes n'est pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ses amis, s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle ? L'on médit enfin pour faire montre de son esprit : on ne se dit pas que l'esprit satirique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce en effet qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui, et qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satire du cœur ? Comment s'énorgueillir de ses succès dans un genre où, si l'on conserve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, et qu'elle dédaignerait si elle était jointe à plus de lumière ?

(1) Ce n'est qu'en France et dans la bonne

bornés : pour eux, la médisance est un besoin. Ennemis nés des esprits supérieurs, et jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces plantes viles qui ne germent et ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'était envié que de ses pairs; à présent que chacun aspire à l'esprit, et s'en croit, c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'est plus pour s'instruire, c'est pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plupart d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un

---

compagnie qu'on cite comme homme d'esprit l'homme à qui l'on refuse le sens commun. Aussi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illustre, un célèbre artiste, un habile manufacturier, ne nous enlèvera-t-il jamais un homme du bon ton. Or, quel esprit que celui dont aucune nation ne veut?

ouvrage, sont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, et qui ne s'y promènent que pour en chercher les égouts. Ignorerait-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour apercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage; et que, dans les livres, comme le disait un Anglais, « il faut aller à la « chasse des idées, et faire grand cas du livre « dont on en rapporte un certain nombre? »

Toutes les injustices de cette espèce sont un effet nécessaire de la sottise. Quelle différence, à cet égard, entre la conduite de l'homme d'esprit et celle de l'homme borné! Le premier profite de tout. Il échappe souvent aux hommes médiocres des vérités dont le sage se saisit: l'homme d'esprit, qui le sait, les écoute sans dégoût; il n'aperçoit communément dans la conversation que ce qu'on y dit de bien, et l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de son ignorance, l'homme d'esprit s'instruit dans presque tous les livres; trop ignorant et trop vain pour sentir le besoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'instruire dans aucun

des ouvrages de ses contemporains ; et, pour dire modestement qu'il sait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (1) ; il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit et pensé ; que les auteurs ne font que se répéter, et qu'ils ne diffèrent entre eux que dans la manière de s'exprimer. O envieux ! lui dirait-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le siècle dernier, fixé les lois de la pesanteur ? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomènes nouveaux ? Il n'est plus, selon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même et dans la politique, où l'on devrait peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'espèce de luxe et de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'esprit de commerce et l'esprit militaire ? a-t-on indiqué la forme du gouvernement la plus

(1) Le savant, dit le proverbe persan, sait et s'enquiert ; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir.

propre à rendre les hommes heureux? a-t-on seulement fait le roman d'une bonne législation (1), telle qu'on pourrait, à la tête d'une colo-

(1) On n'entend pas même en ce genre les principes qu'on répète tous les jours. *Punir* et *récompenser* est un axiome. Tout le monde en sait les mots; peu d'hommes en savent le sens. Qui l'apercevrait dans toute son étendue aurait résolu, par l'application de ce principe, le problème d'une législation parfaite. Que de choses preilles on croit savoir, et qu'on répète tous les jours sans les entendre! Quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches!

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passait les journées entières en oraison. L'évêque le sait, il va la voir: « Quelles « sont donc les longues prières auxquelles « vous consacrez vos journées? — Je récite « mon *Pater*, lui dit la fille. — Le *Pater*, re- « prend l'évêque, est sans doute une excellente « prière; mais enfin un *Pater* est bientôt dit. « — O Monseigneur! quelles idées de la gran- « deur, de la puissance, de la bonté de Dieu, « renfermées dans ces deux seuls mots: *Pater* « *noster!* En voilà pour une semaine de médi- « tation. »

J'en pourrais dire autant de certains prover-

nie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque siècle, présent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. On peut donc acquérir une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit et pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance et répété depuis par l'envie : il n'est point de moyens que l'envieux, sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On sait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances : c'est cependant de ces ressemblances que part l'envie pour accuser journellement de plagiat les hommes illustres, nos contemporains (1). Lors-

---

bes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout, on en peut dévider toute la morale et la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

(1) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne à peu près l'idée de l'attraction ; mais, dans ce poète, ce n'était qu'une

qu'elle déclame contre les plagiaires, c'est, dit-elle, pour punir les larcins littéraires et venger le public. Mais, lui répondrait-on, si tu ne con-

---

idée vague; elle est, au contraire, dans Newton le résultat de combinaisons et de calculs nouveaux; Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsque Aristote a dit : *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu*, il n'attachait certainement pas à cet axiome les mêmes idées que Locke. Cette idée n'était tout au plus, dans le philosophe grec, que l'apercevance d'une découverte à faire, et dont l'honneur appartient en entier au philosophe anglais. C'est l'envie seule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phrase vide de sens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'apercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'y avait encore aperçu, c'est proprement faire une découverte; que cette découverte suppose du moins dans celui qui l'a faite un grand nombre d'observations qui menaient à ce principe, et qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue, est un homme de génie et un inventeur.

sultais que l'intérêt public, tes déclamations seraient moins vives; tu sentirais que ces plagiaires, sans doute moins estimables que les gens de génie, sont cependant très-utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, si les particuliers qui composent la société doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont, pour entendre et pour voir, des oreilles et des yeux différens, il est évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les classes (1), des Neuville pour prêcher à la ville, et des Bridaine pour

(1) Je rapporterai à ce sujet un fait assez plaisant. Un homme se faisait un jour présenter à un magistrat, homme de beaucoup d'esprit : « Que faites-vous ? lui demanda le magistrat. « — Je fais des livres, répondit-il. — Mais « aucun de ces livres ne m'est encore parvenu. « — Je le crois bien, reprend l'auteur, je ne « fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ou- « vrages est imprimé, j'en envoie l'édition en « Amérique; je ne compose que pour les co- « lonies. »

les campagnes. En morale comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties, et leur évidence n'est point constatée qu'elles n'aient, de la plus sublime philosophie, descendu jusqu'à la poésie, et de la poésie jusqu'aux ponts-neufs : ce n'est ordinairement que dans cet instant seul qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

Au reste, cette envie, qui prend si souvent le nom de justice, et dont personne n'est entièrement exempt, n'est le vice d'aucun état. Elle n'est ordinairement active et dangereuse que dans des hommes bornés et vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jalousie, et les gens du monde sont trop légers, pour obéir long-temps au même sentiment ; d'ailleurs ils ne haïssent point le mérite, et surtout le mérite littéraire ; souvent même ils le protégent : leur unique prétention, c'est d'être agréables et brillans dans la conversation. C'est dans cette prétention que consiste proprement l'esprit du siècle : aussi n'est-il rien qu'on n'imagine pour échapper en ce genre au reproche d'insipidité.

Une femme de peu d'esprit paraît entière-

ment occupée de son chien ; elle ne parle qu'à lui, l'orgueil des auditeurs s'en offense ; on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle sait qu'on est quelque chose dans la société lorsqu'on a prononcé tant de mots (1), qu'on a fait tant de gestes et tant de bruit : l'occupation de son chien est donc moins pour elle un amusement qu'un moyen de cacher sa médiocrité ; elle est, à cet égard, très-bien conseillée par son amour-propre, qui, pour le moment, nous fait presque toujours tirer le meilleur parti de notre sottise.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de l'esprit du siècle ; c'est qu'il est facile de se le représenter sous une image sensible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'esprit de quelques-uns des siècles de la Grèce et de l'esprit actuel de notre nation : dans le premier tableau, ne sera-t-il point forcé de représenter l'esprit sous la figure d'un homme qui, l'œil fixe, l'âme absorbée dans de pro-

---

(1) C'est à ce sujet que les Persans disent : « J'entends le bruit de la meule, mais je ne « vois pas la farine. »

fondes méditations, reste dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux muses? Dans le second tableau, ne sera-t-il pas nécessité à peindre l'esprit sous les traits du dieu de la raillerie, c'est-à-dire sous la figure d'un homme qui considère tout avec un ris malin et un œil moqueur? Or, ces deux portraits si différens nous donneraient assez exactement la différence de l'esprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'observerai que, dans chaque siècle, un peintre ingénieux donnerait à l'esprit une physionomie différente, et que la suite allégorique de pareils portraits serait fort agréable et fort curieuse pour la postérité, qui, d'un coup-d'œil, jugerait de l'estime ou du mépris que, dans chaque siècle, l'on a dû accorder à l'esprit de chaque nation.

---

# CHAPITRE VIII.

## DE L'ESPRIT JUSTE (1).

Pour porter, sur les idées et les opinions différentes des hommes, des jugemens toujours justes, il faudrait être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement; il faudrait avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connaissance nous donnerait celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudrait tout savoir. Personne ne sait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, et enfin

(1) Dans un sens étendu, l'esprit juste serait l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans ce Chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

de toutes les beautés de style; mais il est mauvais juge de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connaisseur en cette dernière partie; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à-propos, ni de cette force de sentiment d'où dépend la vérité ou la fausseté des caractères tragiques, et le premier mérite des pièces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, et par conséquent la principale beauté de ce genre, consiste à peindre fidèlement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc proprement de justesse d'esprit que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, sans confondre le génie et l'esprit étendu et profond avec l'esprit juste, s'empêcher d'avouer que cette dernière sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux, lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; et où la justesse de l'esprit dépend de son étendue : aussi n'entend-on communément par *esprit juste*, que la sorte d'esprit

propre à tirer des conséquences justes et quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition, l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain; cependant il mérite quelque estime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admises, en tire des conséquences toujours justes et quelquefois neuves, est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même, en général, plus estimé des gens médiocres, que ne le sera l'esprit supérieur, qui, rappelant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus, et les transportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur paresse et blesser leur orgueil.

Au reste, quelque justes que soient les conséquences qu'on tire, ou d'un sentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'esprit juste, on ne sera jamais cité que comme un fou, si ce sentiment ou ce principe paraît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'était imaginé que, s'il pissait, il submergerait tout le Bisnagar. En conséquence, ce vertueux citoyen, préférant le salut de sa patrie au sien

propre, retenait toujours son urine; il était prêt à périr, lorsqu'un médecin, homme d'esprit, entre tout effrayé dans sa chambre: « Narsingue (1), lui dit-il, est en feu; ce n'est « bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-« vous de lâcher votre urine. » A ces mots, le bon Indien pisse, raisonne juste, et passe pour fou.

Un autre homme, sans doute attaqué des mêmes vapeurs, comparait un jour le petit nombre des élus au nombre prodigieux d'hommes que le péché précipite journellement dans l'enfer. « Si l'ambition, l'avarice, la luxure, se « disait-il à lui-même, nous portent à tant de « crimes, que n'en commet-on du moins qui « soient utiles aux hommes? Pourquoi ne pas « donner la mort aux enfans avant l'âge du « péché? Par ce crime, je peuplerais le ciel de « bienheureux: j'offenserais sans doute l'Éter-« nel, je m'exposerais à tomber dans l'abîme « de l'enfer; mais enfin je sauverais des hommes, « je serais le Curtius qui se jette dans le gouffre « pour le salut de Rome. » L'assassinat de

(1) Capitale du Bisnagar.

quelques enfans fut la conséquence juste qu'il tira de ce raisonnement (1).

---

(1) Il arriva, dit-on, il y a quelques années, en Prusse, un fait à peu près pareil. Deux hommes fort pieux vivaient dans l'amitié la plus intime : l'un d'eux fait ses dévotions, rencontre son ami au sortir de l'église; il lui dit : « Je crois, autant qu'un chrétien peut le croire, « être en état de grâce. — Quoi ! lui répond son « ami, dans cet état vous ne craindriez donc « pas la mort? — Je ne pense pas, reprend-il, « pouvoir être en meilleure disposition ». Ce mot échappé, son ami le frappe, le tue, et ce meurtre lui paraît la conséquence juste du sentiment d'une foi vive et d'une amitié sincère.

Les esprits justes pouvaient regarder l'usage où l'on était autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause par la voie des armes, comme un usage très-bien établi. Il leur paraissait la conséquence juste de ces deux propositions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, et Dieu ne peut pas permettre l'injustice.* « S'il s'élevait une dispute sur la propriété « d'un fonds, sur l'état d'une personne, si le « droit n'était pas bien clair de part et d'autre, « on prenait des champions pour l'éclaircir. « L'empereur Othon, vers l'an 968, ayant con- « sulté les docteurs pour savoir si en ligne di-

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme fous, ce n'est pas uniquement

---

« recte la représentation devait avoir lieu, « comme ils étaient de différens avis, on nomma deux braves pour décider ce point de « droit : l'avantage étant demeuré à celui qui « soutenait la représentation, l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir. » *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XV.

Je pourrais citer encore ici, d'après les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugemens de Dieu*. Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui se pratiquait ainsi : « Après « quelques oraisons prononcées sur le patient, « on lui liait la main droite avec le pied gauche, « et la main gauche avec le pied droit, et dans « cet état on le jetait à l'eau : s'il surnageait, « on le traitait en criminel; s'il enfonçait, il « était déclaré innocent. Sur ce pied-là, il de« vait se trouver peu de coupables, parce qu'un « homme, ne pouvant faire aucun mouvement, « et son volume étant supérieur à un égal vo« lume d'eau, il doit nécessairement enfoncer. « On n'ignorait pas sans doute un principe de « statique aussi simple, d'une expérience si

parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wisthnou, et le musulman qui, d'après l'Alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un et l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? c'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux grands missionnaires, l'exemple et la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands sont la loi des petits. Ce Chinois et ce musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *fous de la folie commune.* Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise : celui-là seul est cité comme bête, qui n'est pas bête de la bêtise commune.

---

« commune; mais la simplicité de ces temps-« là attendait toujours un miracle, qu'ils ne « croyaient pas que le ciel pût leur refuser « pour leur faire connaître la vérité. » *Ibid.*

Certains villageois, dit-on, bâtissent un pont; ils y gravent cette inscription : LE PRÉSENT PONT EST FAIT ICI. D'autres, voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il était tombé, lui passent au cou un nœud coulant, et le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espèce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter sérieusement les dogmes des bonzes, des brachmanes et des talapoins? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on, sans rire, voir les rois, les peuples, les ministres, et même les grands hommes, se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, et montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde? Comment, en parcourant les voyages, n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des sorciers et des magiciens aussi généralement connue que l'existence de Dieu, et passer, chez la plupart des nations, pour aussi démontrée? Par quelle raison enfin des absurdités différentes, mais également ridicules, ne feraient-elles pas sur nous la même impression? C'est qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt; c'est que personne ne répète, d'après le villa-

geois, *le présent pont est fait ici;* et qu'il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui l'a produit, on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Ce n'est donc point, en général, à l'absurdité d'un raisonnement, mais à l'absurdité d'une certaine espèce de raisonnement, qu'on donne le nom de *bêtise*. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de *bête* à ceux mêmes auxquels on accorde un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres; et quelquefois l'homme de génie est à cet égard d'une ignorance grossière. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive, et content d'y saisir quelque-unes de ces vérités neuves, premières et générales, d'où découle une infinité de vérités secondaires, il néglige toute autre espèce de connaissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie? il tombe dans mille erreurs, et Newton commente l'*Apocalypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de

cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchait devant les Hébreux, et qui tantôt était obscure, et tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres, à moins qu'on entende ici par *esprit* l'aptitude à s'instruire, que peut-être on peut regarder comme une connaissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, et la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connaissance et une connaissance entière, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, et n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits, lorsqu'ils ont une connaissance superficielle des choses. L'ignorance et la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une et l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je rétrécis l'empire du génie, et montre les bornes dans lesquelles la nature le force à

se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugemens toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : or, ces opinions sont fausses pour la plupart, et l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions : l'esprit juste n'est donc le plus souvent que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit pour faire un bon juge; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en est doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, et ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une source d'erreurs; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le conseiller le plus poli et le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourrait désabuser un homme

de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, surtout lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent? C'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. De là cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumières, et ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systématiques et de mauvaises têtes (1). O esprits justes! leur dirait-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui du moins sont si supérieurs dans le genre où le public les admire; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, et dont la découverte est peu importante? Toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui, sans doute, parce qu'il

(1) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est, le plus souvent, dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

faut ou courir, ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie et de passions qui produit également les grands vices, les grandes vertus et les grands talens. Mais en êtes-vous plus recommandables? Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs et les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumières qu'on y répand. De ces deux manières de servir sa patrie, la dernière, qui sans contredit appartient plus directement au génie, est en même temps celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier ne sont guère utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent sa société : au contraire, les lumières nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts et les sciences,

sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnaissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent sans doute en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, et qu'ils sont très-savans ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, et la taciturnité pour profondeur, il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, et l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit mademoiselle Scudéry, n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (1). Il n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste,

(1) L'âne, dit à ce sujet Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux ; qu'inspirés par l'orgueil et l'envie lorsqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la justice ; personne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces méprises de sentiment sont, en tous genres, si générales et si fréquentes, que je crois répondre au désir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

## CHAPITRE IX.

### MÉPRISE DE SENTIMENT.

Semblable au trait de la lumière, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentimens, qui concourent à produire telle volonté dans notre âme et telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentimens : en conséquence, l'on se croit souvent animé ou d'un sentiment unique,

ou de sentimens différens de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de méprises de sentiment, et pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces méprises de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

## CHAPITRE X.

### COMBIEN L'ON EST SUJET A SE MÉPRENDRE SUR LES MOTIFS QUI NOUS DÉTERMINENT.

---

UNE mère idolâtre son fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun soin de son éducation, et vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puisse infiniment contribuer à son bonheur : pourquoi donc, sur ce sujet, ne consultez-vous point les gens d'esprit, et ne

lisez-vous aucun des ouvrages faits sur cette matière? C'est, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en savoir autant que les auteurs et leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumières? Ne serait-elle pas l'effet de votre indifférence? Un désir vif nous inspire toujours une salutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès considérable, on voit des procureurs, des avocats; on en consulte un grand nombre, on lit ses *factums?* Est-on attaqué de ces maladies de langueur, qui sans cesse nous environnent des ombres et des horreurs de la mort, on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient soi-même un peu médecin? Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfans, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mère, quels seraient les motifs de ma tendresse? Parmi les pères et les mères, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie; dans leurs enfans, ils n'aiment proprement que leur nom: les autres sont jaloux de commander; et dans leurs enfans, ils

n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits, lorsque leur faiblesse ne les tient plus dans sa dépendance ; et l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfans ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poète Saadi, le père ne voit en eux que des héritiers avides : et c'est la cause, ajoute ce même poète, de l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits-fils; il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des pères et des mères qui, dans leurs enfans, n'aperçoivent qu'un joujou et qu'une occupation. La perte de ce joujou leur serait insupportable : mais leur affliction prouverait-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde sait ce trait de la vie de M. de Lauzun : il était à la Bastille; là, sans livres, sans occupation, en proie à l'ennui et à l'horreur de la prison, il s'avise d'apprivoiser une araignée. C'était la seule consolation qui lui restât dans son malheur. Le gouverneur de la Bastille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (1),

(1) L'habitude de voir des malheureux,

écrase cette araignée. Le prisonnier en ressent un chagrin cuisant, il n'est point de mère que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentimens pour des objets si différens? C'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, on n'a souvent à pleurer que l'ennui et le désœuvrement où l'on tombe. Si les mères paraissent en général plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le serait un père, distrait par ses affaires, ou livré aux soins de l'ambition, ce n'est pas que cette mère aime plus tendrement son fils; mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les méprises de sentiment sont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (1), dont tant

---

rend les hommes cruels et méchans. En vain disent-ils que, cruels à regret, c'est le devoir qui leur impose la nécessité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la justice, peut, comme le bourreau, tuer de sang-froid son semblable, le massacrerait certainement pour son intérêt personnel, s'il ne craignait la potence.

(1) Ce que je dis de l'amour paternel peut

de gens font parade et dont ils se croient vivement affectés, n'est le plus souvent en eux qu'un effet ou du sentiment de la postéromanie,

---

s'appliquer à cet amour métaphysique, tant vanté dans nos anciens romans. On est, en ce genre, sujet à bien des méprises de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'âme d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en veut; et c'est, à cet égard, pour satisfaire et ses besoins et surtout sa curiosité, qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plupart des spectateurs marquent au théâtre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces mêmes spectateurs sont si vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produirait en eux cette différence de sentiment, si ce ne sont les sentimens différens qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux situations? La plupart d'entre eux ont senti que, si l'on fait tout pour les faveurs désirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curiosité une fois satisfaite, l'on se console aisément de la perte d'une infidèle, et qu'alors le malheur d'un amant est très-supportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un désir déguisé de la jouissance.

ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui et du désœuvrement.

Une pareille méprise de sentiment persuade aux dévots fanatiques, que c'est à leur zèle pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philosophes, et les persécutions qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philosophe est fausse, ou elle est vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté; vous le devez même chrétiennement. « Nous n'exi- « geons point, dit saint Paul, une obéissance « aveugle; nous enseignons, nous prouvons, « nous persuadons. » Dans le second cas, c'est-à-dire, si l'opinion de ce philosophe est vraie, elle n'est point alors contraire à la religion : le croire, serait un blasphème. Deux vérités ne peuvent être contradictoires : et la vérité, dit l'abbé Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paraît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux ef-

[illegible] monstrueux; il faudroit rougir d'appartenir à l'humanité s'il était réellement nécessaire. [illegible] qui suit est vrai; mais il y a un monde [illegible] nos sentiments.

forts de votre esprit, et ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne savez-vous pas que Galilée (1)

(1) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans doute, animés du zèle de la religion, et furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étaient scrupuleusement examinés, et qu'ils se fussent demandé pourquoi l'Église se réservait le droit de punir, par l'affreux supplice du feu, les erreurs d'un homme, lorsque, faisant trouver au crime un asile inviolable près des autels, elle se déclarait, pour ainsi dire, la protectrice des assassins; s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même Église, par sa tolérance, semblait favoriser les forfaits de ces pères qui mutilent sans pitié l'enfant que, dans les temples, les concerts et sur le théâtre, ils dévouent au plaisir de quelques oreilles délicates; et qu'enfin ils eussent aperçu que les ecclésiastiques encourageaient eux-mêmes à ce crime les pères dénaturés, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues et chèrement gagées dans les églises : alors ils seraient nécessairement convenus que le zèle de la religion n'était pas l'unique sentiment qui les animait. Ils auraient senti qu'ils ne faisaient du temple le refuge du

fut indignement traîné dans les prisons de l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil

---

crime, que pour conserver par ce moyen un plus grand crédit sur une infinité d'hommes, qui respecteraient, dans les moines, les seuls protecteurs qui pussent les soustraire à la rigueur des lois; et qu'ils ne punissaient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau système, que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisait un grand homme, qui peut-être en éclairant l'humanité, en paraissant plus instruit que les ecclésiastiques, pouvait diminuer leur crédit sur le peuple. Il est vrai que, même dans l'Italie, on ne se rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé et vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *Journal étranger*. Le poète s'adresse aux inquisiteurs qui condamnèrent Galilée : « Quel était, leur dit-il, votre aveu-
« glement, lorsque vous traînâtes indignement
« ce grand homme dans vos cachots? Est-ce
« là cet esprit pacifique que vous recommande
« le saint apôtre qui mourut en exil à Pathmos?
« Non : vous fûtes toujours sourds à ses pré-
« ceptes. Persécutons les savans : telle est votre

était immobile au centre du monde ; que son système scandalisa d'abord les imbécilles, et leur parut absolument contraire à ce texte de l'Écriture : *Arrête-toi, soleil?* Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne lèvera pas la contradiction que vous croyez apercevoir entre votre religion et l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la religion, du moins ses ministres, à la haine qu'excite la persécution? Pourquoi toujours empruntant le secours de la force et de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, et privér l'humanité des lumières utiles qu'ils peuvent lui procurer?

Vous obéissez, ditez-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-

---

« maxime. Orgueilleux humains, sous un ex-
« térieur qui ne respire que l'humilité, vous
« qui parlez d'un ton si doux, et qui trempez
« vos mains dans le sang, quel démon funeste
« vous introduisit parmi nous! »

mêmes et l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (1)? Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent? la paresse et l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude et sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles; mais qui, philosophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, et qui le soulève contre des vérités dont la découverte l'humilie.

---

(1) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine et cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays, la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant, comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'Évangile, et ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire!

C'est donc cette même paresse et ce même orgueil qui, se déguisant (1) à ses yeux sous l'apparence du zèle (2), en font le persécuteur des hommes éclairés, et qui, dans l'Italie,

(1) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend en soi le désir des grandeurs pour l'élévation dans l'âme, l'avarice pour économie, la médisance pour amour de la vérité, et l'humeur pour un zèle louable. Aussi la plupart de ces passions s'allient-elles communément avec la bigoterie.

(2) Ceux des théologiens qui croyaient les papes en droit de disposer des trônes, s'imaginaient aussi être animés du pur zèle de la religion. Ils n'apercevaient pas qu'un motif secret d'ambition se mêlait à la sainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois était de consacrer l'opinion qui donnait au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or, les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faisait trouver à son gré dans tous les princes qui lui déplaisaient.

l'Espagne et le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots et dressé les bûchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil, si redoutable dans le dévot fanatique, et qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-Haut, persécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces pharisiens qui traitaient de criminels ceux qui n'adoptaient point toutes leurs décisions, que de visirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite! Induit à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes, il n'est point de visir qui ne prenne son intérêt pour l'intérêt de la nation : qui ne soutienne, sans le savoir, qu'humilier son orgueil, c'est insulter au public; et que blâmer sa conduite, avec quelque ménagement qu'on le fasse, c'est exciter le trouble dans l'état. Mais, lui dirait-on, vous vous trompez vous-même; et, dans ce jugement, c'est l'intérêt de votre orgueil, et non l'intérêt général que vous consultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il est vertueux, ne verra jamais avec

indifférence les maux qu'occasionne une mauvaise administration ? La législation qui de toutes les sciences est la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfectionner par les mêmes moyens ? C'est en éclairant les erreurs des Aristote, des Averroës, des Avicenne, et de tous les inventeurs dans les sciences et les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts et ces mêmes sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'administration du voile du silence, c'est donc s'opposer aux progrès de la législation, et par conséquent au bonheur de l'humanité. C'est ce même orgueil, masqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commise, le divan doit toujours la soutenir, et que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, si le bien public est l'objet que se proposent tout prince et tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à soutenir une sottise ? L'axiome que vous établissez ne signifie donc rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la nécessité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste, il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espèce. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés! S'il en est pour qui les autres ne soient, pour ainsi dire, que des corps diaphanes, et qui lisent également bien, et dans leur intérieur, et dans l'intérieur d'autrui, le nombre en est petit. Pour se connaître, il faut s'observer, faire une longue étude de soi-même. Lés moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen, et la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclatnent avec tant d'emportement contre les singularités de quelques hommes d'esprit, que de gens ne se croïent uniquement animés que de l'esprit de justice et de vérité? Cependant, leur dirait-on, pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne? Un homme joue le singulier? riez-en, à la bonne heure : c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en userez-vous pas de même avec un homme d'esprit? C'est que sa singularité attire l'attention du public : or, son attention une fois fixée sur un homme de mérite, il s'en

occupe, il vous oublie, et votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret, et du respect que vous affectez pour l'usage, et de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit, le mérite simple et modeste en est moins estimé? et c'est une injustice dont je le venge, en décriant la singularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas apercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas? En général, les hommes supérieurs y sont peu sujets; un caractère paresseux et méditatif peut avoir de la singularité ; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier, de quelle activité faut-il être doué? Quelle connaissance du monde faut-il avoir, et pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni méprisables, ni odieux aux autres hommes, et pour adapter ce ridicule à notre caractère, et le proportionner à notre mérite? Car enfin, ce n'est qu'avec une telle dose de génie qu'il est permis d'avoir un tel ridicule.

A-t-on cette dose? il faut en convenir; alors, loin de nous nuire, un rididicule nous sert. Lorsque Énée descend aux enfers, pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes, ce héros se pourvoit, par le conseil de la sibylle, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule de Cerbère. Qui sait si, pour apaiser la haine de ses contemporains, le mérite ne doit pas aussi jeter dans la gueule de l'envie le gâteau d'un ridicule? La prudence l'exige, et même l'humanité l'ordonne. S'il naissait un homme parfait, il devrait toujours, par quelques grandes sottises, adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, et qu'elle a pourvu chaque homme de la dose de défauts suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice se déchaîne contre les ridicules des gens d'esprit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossière et qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre en lui faisant apercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que les

gens d'esprit sont fous et que lui seul est sage. C'est une singularité toujours très-propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'esprit, par exemple, s'habille d'une manière singulière, la plupart des hommes qui ne distinguent point la sagesse de la folie et ne la reconnaissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou, ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas ? on ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or, ce qui perdrait un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, et peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnaissance ne te dois-je pas ! lui dirait volontiers l'homme d'esprit; que ta haine me fait d'amis ! Le public ne s'est pas long-temps mépris sur les motifs de ton aigreur : c'est l'éclat de ma réputation et non ma singularité qui t'offense. Si tu l'osais, tu

ouerais comme moi le singulier, mais tu sais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit : ton instinct t'avertit ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité (1).

---

(1) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent : « Nous « fuyons les gens d'esprit, c'est mauvaise compagnie ; ce sont des hommes dangereux. « — Mais ; leur dirait-on, l'Église, la cour, « la magistrature, la finance, ne fournissent « pas moins d'hommes répréhensibles que les « académies ; la plupart des gens de lettres ne « sont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs, le désir de l'estime, que « suppose toujours l'amour de l'étude, leur « sert à cet égard de préservatif. Parmi les gens « de lettres, il en est peu dont la probité ne « soit constatée par quelque acte de vertu. « Mais, en les supposant même aussi fripons « que les sots, les qualités de l'esprit peuvent « du moins compenser en eux les vices du « cœur ; mais le sot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit ?

Tu ressembles à ces femmes contrefaites, qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau et propre à marquer la taille, ne s'aperçoivent pas que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché; ce n'est que dans les autres qu'on l'aperçoit. Je rapporterai à ce sujet un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnait un grand repas à toute sa cour; on avait servi le souper dans un vestibule, et ce vestibule donnait sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée : la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin et tombe sur un gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés; c'était le premier ministre du duc : « Ah! monsieur, « lui dit-elle, que vous me rassurez! et que

---

« C'est que leur présence humilie, et qu'on « prend en soi pour amour de la vertu ce qui « n'est qu'aversion pour les hommes supé- « rieurs. »

« j'ai de grâces à vous rendre! je craignais « d'avoir fait une impertinence. — Eh! ma- « dame, qui pourrait y tenir? répond le mi- « nistre. Mais, dites-moi, était-elle bien grosse? « — Ah! monsieur, elle était affreuse. — Vo- « lait-elle, ajouta-t-il, près de moi? — Que « voulez-vous dire? une araignée voler? — Eh « quoi! reprit-il, c'est pour une araignée que « vous faites ce train-là? allez, madame, vous « êtes une folle; je croyais que c'était une « chauve-souris. » Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui; on s'injurie réciproquement; et dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment. Mais, comme c'est surtout en matière de conseils que cette méprise est plus facilement aperçue, après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

# CHAPITRE XI.

## DES CONSEILS.

Tout homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient sur sa parole, et leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent. Il serait cependant très-facile de se détromper sur ce point; car enfin on aime peu de gens, et l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source? dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage, et beaucoup plus sage que son voisin : tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous consulte est agréable : c'est un aveu d'infériorité qui flatte. D'ailleurs, que d'occasions l'intérêt du consultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos sentimens, de parler de nous, d'en parler beaucoup, et d'en parler en bien? aussi, n'est-il personne qui n'en pre-

site. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant, il nous quitte ordinairement sans être instruit ni éclairé ; et nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est donc presque toujours la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondait à un de ces conseillers empressés : « Comment « me corrigerais-je de mes défauts, puisque tu « ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ? » Si c'était en effet l'amitié seule qui donnât des conseils, cette passion, comme toute passion vive, nous éclairerait, nous ferait connaître quand et comment l'on doit conseiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conseil ne soit très-utile. Un avocat, un médecin, un philosophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellens avis. Dans tout autre cas, le conseil est inutile; souvent même il est ridicule, parce qu'en général c'est toujours soi qu'on propose pour modèle. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré, et lui propose ses vues et ses projets : Abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous exposez point à des dangers,

à des chagrins sans nombre, et livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des passions et des caractères différens, si j'avais encore un choix à faire, peut-être me rendrais-je à votre avis : mais il s'agit, mes passions données, mon caractère formé, et mes habitudes prises, d'en tirer le meilleur parti possible pour mon bonheur. C'est sur ce point que je vous consulte. En vain ajouterait-il que, le caractère une fois formé, il est impossible d'en changer; que les plaisirs d'un homme modéré seraient insipides pour un ambitieux; et que le ministre disgracié meurt d'ennui. Quelques raisons qu'il allègue, l'homme modéré lui répétera *toujours* : « Il ne faut pas être ambitieux. » Il me semble entendre un médecin dire à son malade : « Monsieur, n'ayez pas la fièvre. » Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les consulte sur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout spectacle, toute assemblée de femmes, et tout amusement frivole; occupez-vous tout entier de votre fortune : imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je suis encore très-

sensible au plaisir ; j'aime les femmes avec fureur, comment y renoncer ? vous sentez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise, un vieillard ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir ; le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupaient dans sa jeunesse se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer, qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachaient au rivage, et qui lui-même disparaît bientôt à leurs yeux. Qui considère l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modèle, croit voir des nageurs répandus sur un grand lac, et qui, emportés par des courans divers, lèvent la tête au-dessus de l'eau, et se crient les uns aux autres : C'est moi qu'il faut suivre, et c'est là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un rocher, d'où il contemple leur folie : Ne voyez-vous pas, dit le sage, qu'entraînés par des courans contraires, vous ne

pouvez aborder au même endroit ? Conseiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'est ordinairemeni ne rien dire, sinon : J'agirais de cette manière, je dirais telle chose. Aussi ce mot de Molière : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse*, appliqué à l'orgueil de se donner pour exemple, est-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'est point de sot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand esprit (1). Il me semble voir le chef des Natchès (2), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, et du doigt marque au soleil son frère, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme que l'on consulte peut sans doute se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité ; mais comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte ? comment n'est-il pas à cet égard éclairé par son intérêt ?

---

(1) Qui n'est point écuyer ne donne point de conseils sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale : sans l'avoir étudiée, on s'y croit très-savant, et en état de conseiller tout le monde.

(2) Peuples sauvages.

C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent à ce qui nous regarde un intérêt que réellement ils n'y prennent point; c'est que la plupart des hommes sont faibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide, et qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore : il sait que, dans tout autre cas, et lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connaissance exacte du sentiment et du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même? Si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur? Qui sait si, le caractère formé et les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paraît le plus fou? Tout le monde sait cette réponse d'un fameux oculiste : un paysan va le consulter; il le trouve à table, buvant et mangeant bien : *Que faire pour mes*

*yeux?* lui dit le paysan. *Vous abstenir de vin*, reprend l'oculiste. *Mais il me semble*, reprend le paysan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, et cependant vous buvez?.... Oui vraiment, c'est que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs; et qui cependant, si je l'ose dire, seraient fous de vouloir être plus sages! Il est même des hommes, et l'expérience (1) ne l'a que trop démontré, qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les mènent à la Grève. Mais, répliquera-t-on, il est aussi des hommes qui, faute d'un sage conseil, tombent journellement dans les fautes les plus grossières; un bon conseil sans doute pourrait les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettraient de plus considérables encore, s'ils se livraient

---

(1) Si, comme le dit Pascal, l'habitude est une seconde et peut-être une première nature, il faut avouer que l'habitude du crime une fois prise, on en commettra toute sa vie.

indistinctement aux conseils d'autrui : qui les suit aveuglément n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences, ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

En s'abandonnant à son caractère, on s'épargne au moins les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent arrière, on soutient sans fatigue l'impétuosité des mers ; mais, si l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, on ne trouve partout qu'une mer rude et fatigante.

Des conseils inconsidérés ne nous précipitent que trop souvent dans des abîmes de malheurs. Aussi devrait-on souvent se rappeler ce mot de Socrate : « Puissé-je, disait ce philosophe, « toujours en garde contre mes maîtres et mes « amis, conserver toujours mon âme dans une « situation tranquille, et n'obéir jamais qu'à « la raison, la meilleure des conseillères ! » Quiconque écoute la raison, non-seulement est sourd aux mauvais conseils, mais pèse encore à la balance du doute les conseils même de ces gens qui, respectables par leur âge, leurs dignités et leur mérite, mettent cependant trop

d'importance à leurs occupations, et, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent nous ramener. Si les conseils sont quelquefois utiles, c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même : s'il est prudent d'en demander, ce n'est qu'à ces gens sages (1), qui, connaissant la rareté et le prix d'un bon conseil, en sont et doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractère d'un homme? Quelle connaissance ne faut-il pas avoir de ses goûts, de ses inclinations, des sentimens qui l'animent, et du degré de sentiment dont il est affecté? Quelle finesse, enfin, pour pressentir les fautes qu'il veut commettre, avant que de s'en repentir; pour prévoir les circonstances où la fortune

---

(1) Chaque siècle ne produit peut-être que cinq ou six hommes de cette espèce; et cependant, en morale comme en médecine, on consulte la première bonne femme. On ne se dit pas que la morale, comme toute autre science, demande beaucoup d'étude et de méditation. Chacun croit la savoir, parce qu'il n'est point d'école publique pour l'apprendre.

doit le placer, et juger en conséquence si tel défaut, dont on voudrait le corriger, ne se changera pas en vertu dans les places où vraisemblablement il doit parvenir! C'est le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qni n'en donnent point qu'il en faut toujours demander : tout autre conseil doit être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnaître les conseils de l'homme sage? oui, sans doute, il en est: Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conseils, reconnaître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte; et les conseils de l'orgueil, toujours humilians, ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, est peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions, et ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on sait,

on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels, dirait volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi : supérieur en esprit aux autres hommes, je parle; qu'ils exécutent et croient en mes lumières : me répliquer, c'est m'offenser. Aussi, toujours plein d'un respect profond pour lui-même, qui résiste à ses conseils est un entêté auquel il faut des flatteurs, et non des amis. Superbe, lui répondrait-on, sur qui doit tomber ce reproche, si ce n'est sur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui ne flattent point ta présomption par une déférence aveugle à tes décisions? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie que tous les hommes se reprochent réciproquement, et dont on accuse principalement les grands et les rois? Chacun, sans doute, hait la louange lorsqu'il la croit fausse; on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sincères. Sous ce titre, il est impossible de ne les point aimer, parce que chacun se croit louable et veut être loué. Qui dédaigne les éloges, souffre du moins qu'on le loue sous ce point. Lorsqu'on dé-

teste le flatteur, c'est qu'on le reconnaît pour tel. Dans la flatterie, ce n'est donc pas la louange, mais la fausseté qui choque. Si l'homme d'esprit paraît moins sensible aux éloges, c'est qu'il en aperçoit plus souvent la fausseté : mais qu'un flatteur adroit le loue, persiste à le louer, et mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'esprit en sera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'aux princes, tout aime la louange, et par conséquent la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois supporter avec reconnaissance les dures représentations d'un conseiller vertueux ? Oui, sans doute; mais ces princes étaient jaloux de leur gloire; ils étaient amoureux du bien public; leur caractère les forçait d'appeler à leur cour des hommes animés de cette même passion, c'est-à-dire des hommes qui ne leur donnassent que des conseils favorables aux peuples. Or, de pareils conseillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de sa passion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la satisfaire : une pareille liberté ne l'offense donc pas. Je dirai de plus qu'une vérité dure peut quelquefois

le flatter : c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare, et lui dise : Vous êtes un sot, vous placez mal votre argent, voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire; loin d'être révolté d'une pareille franchise, l'avare en saura gré à son auteur. En désapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'est-à-dire, dans l'objet de sa passion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animerait point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourrait attirer à sa cour que des hommes qui, relativement à ses goûts, ses préjugés, ses vues, ses projets et ses plaisirs, pourraient l'éclairer sur l'objet de ses désirs : il ne serait donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (1). Loin de lui fuiraient

(1) « La plupart des princes, dit le poète « Saadi, sont si indifférens aux bons conseils; ils « ont si rarement besoin d'amis vertueux, que « c'est toujours un signe de calamité publique « lorsque ces hommes vertueux paraissent à « la cour. Aussi n'y sont-ils appelés qu'à l'ex-

tous les gens vertueux. Exiger qu'il les rassemblât près de son trône, ce serait lui demander l'impossible; et vouloir un effet sans cause. Les tyrans et les grands princes doivent se décider par le même motif sur le choix de leurs amis; ils ne diffèrent que par la passion dont ils sont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués et flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même manière; et c'est uniquement en ce point qu'ils sont différens entre eux. L'orgueilleux n'est point exempt de ce désir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, et la soumission aveugle qu'il exige? Il n'en est pas ainsi de l'homme sage : son amour-propre ne se manifeste point d'une manière insultante : s'il donne un conseil, il n'exige point qu'on le suive. La saine raison soupçonne toujours qu'elle n'a pas considéré un objet sous toutes ses faces. Aussi l'énoncé de ses conseils est-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expressions de doute, propres

« trémité, et dans l'instant où communément
« l'état est sans ressource. »

à marquer la situation de l'âme. Telles sont ces phrases : « Je crois que vous devez vous con-
« duire de telle manière ; tel est mon avis ; tels
« sont les motifs sur lesquels je me fonde : mais
« n'adoptez rien sans examen, etc. » C'est à cette manière de conseiller qu'on reconnaît l'homme sage, lui seul peut réussir auprès de l'homme d'esprit : et, s'il n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres, c'est que ces derniers, souvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irrésolution et qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme, qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié qui conseille prend à peu près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis, va-t-on même jusqu'à les mépriser : c'est alors qu'elle se fait mieux connaître, et qu'après avoir fait ses représentations, elle s'écrie avec Pylade : « Allons, seigneur, en-
« levons Hermione. »

Chaque passion a donc ses tours, ses expressions et sa manière particulière de s'exprimer : aussi l'homme qui, par une analyse

axacte des phrases et des expressions dont se servent les différentes passions, donnerait le signe auquel on peut les reconnaître, mériterait sans doute infiniment de la reconnaissance publique. C'est alors qu'on pourrait, dans le faisceau de sentimens qui produisent chaque acte de notre volonté, distinguer du moins le sentiment qui domine en nous. Jusque-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, et tomberont, en fait de sentimens, dans les erreurs les plus grossières.

---

# CHAPITRE XII.

## DU BON SENS.

La différence de l'esprit d'avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit : l'un est l'effet des passions fortes, et l'autre de l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les passions ; mais aussi ne reçoit-il aucun de ces

coups de lumière qu'on ne doit qu'aux passions vives. Dans le courant de la vie, et dans les choses où pour bien voir il suffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon sens ne se trompe point. S'agit-il de ces questions un peu compliquées où, pour apercevoir et démêler le vrai, il faut quelque effort et quelque fatigue d'attention? l'homme de bon sens est aveuglé : privé de passions, il se trouve en même temps privé de ce courage, de cette activité d'âme et de cette attention continue qui seules pourraient l'éclairer. Le bon sens ne suppose donc aucune invention, ni par conséquent aucun esprit : et c'est, si je l'ose dire, où le bon sens finit que l'esprit commence (1).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon sens soit si commun. Les hommes sans passions sont rares. L'esprit juste, qui de toutes les sortes d'esprits est sans contredit l'espèce la plus voisine du bon sens, n'est pas lui-même périeures; c'est qu'ils vivent dans la crainte

(1) On voit que je distingue ici l'*esprit* du *bon sens*, que l'on confond quelquefois dans l'usage ordinaire.

exempt de passions. D'ailleurs, les sots n'en sont pas moins susceptibles que l'homme d'esprit. Si tous prétendent au bon sens et même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas sur leur parole : c'est M. Diafoirus qui dit : « Je jugeai, par la pesanteur d'imagination de « mon fils, qu'il aurait un bon jugement à « venir. » On manque toujours de bon sens, lorsqu'à cet égard l'on n'a que son défaut d'esprit pour appuyer ses prétentions.

Le corps politique est-il sain : les gens de bon sens peuvent être appelés aux grandes places et les remplir dignement. L'état est-il attaqué de quelque maladie : ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elle les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal et s'oppose aux remèdes efficaces qu'on y pourrait apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y sont ordinairement très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent

sont de ces fautes d'ignorance qui, dans les petites places, sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particulière, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence des passions, en interceptant toutes les lumières dont les passions sont la source, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont en général plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, et qui, né sensible, a, par l'âge et les réflexions, affaibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur, et ce cœur s'ouvre encore aux faiblesses des autres; sa sensibilité se ranime avec eux, il jouit enfin du bonheur d'être sensible sans être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses faiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels, ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnaissance publique, ni par conséquent à la

gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée, et quelquefois si utile aux particuliers, n'est pas pour tout un peuple une vertu si désirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don de tous le plus funeste serait sans contredit la prudence, si le ciel la rendait commune à tous les citoyens. Qu'est-ce en effet que l'homme prudent? celui qui conserve des maux plus éloignés une image assez vive pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui serait funeste. Or, supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation; où trouver alors des hommes qui, pour cinq sous par jour, affrontent dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies? Quelle femme se présenterait à l'autel de l'hymen, s'exposerait au mal-aise d'une grossesse, au danger d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occasionnent la mort ou la mauvaise conduite des enfans? Quel homme conséquent aux principes de sa religion ne mépriserait pas

l'existence fugitive des plaisirs d'ici-bas, et, tout entier au soin de son salut, ne chercherait pas, dans une vie plus austère, le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté? Quel homme ne choisirait pas, en conséquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel son salut serait le moins exposé; ne préférerait pas la palme de la virginité aux myrtes de l'amour, et n'irait pas enfin s'ensevelir dans un monastère (1)? C'est donc à l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir, sa vue toute-puissante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence et à la folie que le ciel attache la conservation des empires et la durée du monde. Il paraît donc qu'au moins dans la constitution actuelle de la plupart des gouvernemens, la prudence n'est désirable que

(1) Lorsqu'il s'agissait, à la Chine, de savoir si l'on permettrait aux missionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, assemblés à ce sujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyaient pas, disaient-ils, qu'une relgion où le célibat était l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

dans un très-petit nombre de citoyens ; que la raison, synonyme du mot de *bon sens*, et vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'estime ; que la sagesse qu'on lui suppose tient à son inaction, et que son infaillibilité apparente n'est le plus souvent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon sens, usurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de presque tous les sots qu'ils sont gens de bon sens, il en est, à cet égard, des sots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les présente sous le côté le plus avantageux, et les hommes supérieurs sous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent, en conséquence, les plus grands éloges au bon sens qu'ils placent et doivent réellement placer au-dessus de l'esprit ! En effet, chacun voulant s'estimer préférablement aux autres, et les gens médiocres se sentant plus près du bon sens que de l'esprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile ; et de là cette phrase tant répétée par les gens médiocres : *Bon sens vaut*

*mieux qu'esprit et que génie;* phrase par laquelle chacun d'eux veut insinuer qu'au fond il a plus d'esprit qu'aucun de nos hommes célèbres.

## CHAPITRE XIII.

### ESPRIT DE CONDUITE.

L'OBJET commun du désir des hommes, c'est le bonheur; et l'esprit de conduite ne devrait être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en serait-on formé cette idée, si le bonheur n'avait presque toujours moins paru un don de l'esprit qu'un effet de la sagesse et de la modération de notre caractère et de nos désirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissans dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du nord, et les seconds au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A son secours, l'un appelle le

calme, et l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrais dire à cet égard, sur le bonheur, n'aurait aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a jusqu'à présent entendu par *esprit de conduite*, que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république romaine, et dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des grâces, où les honneurs sont le prix du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même et le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernemens où les grâces sont dans la main de quelques hommes dont la grandeur est indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des grâces, et c'est moins à son esprit qu'à son caractère qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable et le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands, est un caractère pliable à toutes sortes de caractères et de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit,

un tel caractère, aidé d'une position favorable, suffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on : rien de plus commun que de pareils caractères ; il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune, et se concilier la bienveillance d'un grand, en se faisant ou le ministre de ses plaisirs, ou son espion. Aussi le hasard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hasard qui nous fait père, époux, ami de la beauté qu'on offre et qui plaît à son protecteur ; c'est le hasard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un espion. « Quiconque est sans « honneur et sans humeur, disait le duc d'Or-« léans régent, est un courtisan parfait. » Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait, en ce genre, n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, si les grandes fortunes sont en général l'œuvre du hasard, et si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses et aux friponneries presque toujours nécessaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui par l'importunité s'est fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur

hautaine d'un homme en place, s'est attiré de ces propos brusques qui déshonorent celui qui les prononce, et le forcent à devenir le protecteur de l'offensé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention et de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est aperçu qu'il pouvait, dans la maison des gens en place, se créer la charge de plastron des plaisanteries, et vendre aux grands, à tel prix, le droit de le mépriser et de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins, est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt, mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il se propose, une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux, qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit, en conséquence, ont joué la folie, se sont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des supérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractère se prête à cette bassesse! Que d'hommes cepen-

dant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, et devaient réellement y parvenir ! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué : or, de toutes les louanges, la plus flatteuse sans contredit est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il était dangereux de paraître trop grand homme. « Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre, « disait Parménion à Philotas ; ménage-lui « quelquefois le plaisir de te reprendre ; et sou- « viens-toi que c'est à ton infériorité apparente « que tu devras son amitié. » Que d'Alexandre en ce monde portent une haine secrète aux talens supérieurs (1) ! L'homme médiocre est

(1) Tout le monde sait ce trait d'un courti-

l'homme aimé. « Monsieur, disait un père à son « fils, vous réussissez dans le monde, et vous « vous croyez un grand mérite. Pour humilier « votre orgueil, sachez à quelles qualités vous « devez ces succès : vous êtes né sans vices, « sans vertus, sans caractère; vos lumières « sont courtes, votre esprit est borné; que de « droits ô mon fils, vous avez à la bienveillance « des hommes! »

Au reste, quelque avantage que procure la médiocrité et quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation. Pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit? C'est, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont se sert

---

san d'Emmanuel de Portugal. Il est chargé de faire une dépêche : le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisan la meilleure; il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, et court prendre congé du meilleur de ses amis : « Il n'y a plus rien à « faire pour moi à la cour, lui dit-il; le roi sait « que j'ai plus d'esprit que lui. »

l'intrigant, et ne peut presque jamais savoir si son élévation est l'effet, ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite, ou du hasard. D'ailleurs le nombre des idées nécessaires pour faire fortune n'est point immense. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes quelle connaissance ne faut-il pas en avoir? L'intrigant, répondrai-je, connaît parfaitement l'homme dont il a besoin, mais ne connait point les hommes. Entre l'homme d'intrigue et le philosophe, on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courrier et le géographe. Le premier sait peut-être, mieux que Danville, le sentier le plus court pour gagner Versailles; mais il ne connaît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public, qu'on le transporte dans une assemblée de peuple, il y sera aussi gauche, aussi déplacé, aussi silencieux, que le serait auprès des grands le génie supérieur qui, jaloux de connaître l'homme de tous les siècles et de tous les pays, dédaigne la connaissance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connaît donc point les hommes; et cette connaissance lui serait inutile. Son objet n'est point de plaire

au public, mais à quelques gens puissans, et souvent bornés; trop d'esprit nuirait à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut en général se prêter aux erreurs communes, se conformer aux usages, et ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusque-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent, dût-il en être renversé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adresse qu'il se masque, ne ressemble jamais si exactement à un sot, qu'un sot se ressemble à lui-même. On est bien plus sûr de soi, lorsqu'on prend, que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite, n'a donc que peu d'étendue : mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'aurait encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intrigant se fait le centre de la nature; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout; il ne fait rien pour le public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir, et surtout à la crainte qu'il inspire; mais il ne peut

jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnaissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir semble tout à coup l'abandonner lorsqu'il est parvenu. Il ne s'élève aux grandes places que pour s'y déshonorer, parce qu'en effet l'esprit d'intrigue, nécessaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force et de profondeur nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractère qui rend encore l'intrigant méprisable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'âme. Qu'à l'exemple de Cromwell, un homme veuille monter au trône ? la puissance, l'éclat de la couronne, et les plaisirs attachés à l'empire, peuvent sans doute à ses yeux ennoblir la bassesse de ses menées, puisqu'ils effacent déjà l'horreur de ses crimes aux yeux de la postérité qui le place au rang des grands hommes; mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il est cité

dans l'histoire, que le nom de coquin ou de friponneau, je dis qu'un pareil homme se rend méprisable, non-seulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour désirer de petites choses. Quiconque se trouve au-dessus des besoins sans être, par son état, porté aux premiers postes, ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire, et n'a d'autre parti à prendre, s'il est homme d'esprit, que de se montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'estime publique. Mais, dira-t-on, il en est bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. On se trompe, répondrai-je, si on le croit heureux. Le bonheur n'est point l'apanage des grandes places ; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractère avec l'état et les circonstances dans lesquelles la fortune nous place. Il en est des hommes comme des nations ; les plus heureuses ne sont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suisse ! A l'exemple de ce peuple sage, l'heureux ne bouleverse point le monde par ses

intrigues ; content de lui, il s'occupe peu des autres ; il ne se trouve point sur la route de l'ambitieux ; l'étude remplit une partie de ses journées ; il vit peu connu, et c'est l'obscurité de son bonheur qui seule en fait la sûreté. Il n'en est pas ainsi de l'intrigant ; on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur ? Le sacrifice perpétuel de la volonté des petits est le seul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutatès, s'il l'osait, il ne voudrait être honoré que par des sacrifices humains. La peine qu'endure le protégé est un spectacle agréable au protecteur ; ce spectacle l'avertit de sa puissance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Aussi n'est-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le signe du respect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc se dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord apercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain ; et c'est de l'espérance, ce rêve consolateur des hommes éveillés et malheureux, qu'il peut attendre sa félicité. Lorsqu'il est par-

venu, il a donc essuyé mille dégoûts C'est pour s'en venger, qu'ordinairement dur et cruel envers les malheureux, il leur refuse son assistance, leur fait un tort de leur misère, la leur reproche, et croit, par ce reproche, faire regarder son-inhumanité comme une justice, et sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espèce d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite*, surtout dans ces pays entièrement despotiques, où, du plus vil esclave, on fait un visir; où les fortunes dépendent de la volonté du prince et d'un caprice momentané dont lui-même n'aperçoit pas toujours la cause? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les sultans, sont presque toujours cachés : les historiens ne rapportent que les motifs apparens; ils ignorent les véritables; et c'est à cet égard qu'on peut, d'après Fontenelle, assurer que l'*histoire n'est qu'une fable convenue.*

Dans une comparaison de César et de Pompée, si Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en est l'ouvrier, et l'autre en est l'ouvrage;

il faut avouer qu'il est peu de César ; et que, dans les gouvernemens arbitraires, le hasard est presque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment et des circonstances dans lesquelles on se trouve placé ; et c'est peut-être ce qui, dans l'Orient, a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les musulmans, la destinée tient tout sous son empire ; elle met les rois sur le trône, les enchasse, remplit leur règne d'événemens heureux ou malheureux, et fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la sagesse et la folie, les vices et les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés sur les tables de lumière (1). C'est pour prouver ce dogme, et montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas toujours le plus malheureux, et que l'un marche au supplice par la route qui mène l'autre à la

(1) Les musulmans croient que tout ce qui doit arriver, jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumière, appelée *Louh*, avec une plume de feu, appelée *Calam-azer;* et l'écriture qui est au-dessus, se nomme *Caza* ou *Cadar*, c'est-à-dire, *la prédestination inévitable.*

fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable assez singulière.

Le besoin, disent-ils, assembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déserts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire pour augmenter le superflu de quelques rajahs, est une loi injuste. Rompons avec l'injustice. Il n'est plus de traité où l'avantage cesse d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppresseurs les biens qu'il nous ont ravis. A ces mots, l'orateur se tait; l'assemblée, en frémissant, applaudit à ce discours; le projet est noble, on veut l'exécuter. On se divise sur les moyens. Les plus braves se lèvent les premiers. La force, disent-ils, nous a tout enlevé; c'est par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché jusqu'au nécessaire au sujet même qui leur prodigue ses biens, sa vie et ses peines, pourquoi refuser à nos besoins ce que des tyrans permettent à leur injustice? Aux confins de ces régions, les bachas, par les présens qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puissance et par la

crainte. Moins injustes et plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés ; que la valeur en décide, et que nos richesses soient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force, sans courage, sème, laboure, recueille : c'est pour nous qu'il a moissonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y consentons tous, s'écrièrent ceux qui, plus spirituels et moins hardis, craignaient de s'exposer aux dangers ; mais ne devons rien à la force, et tout à l'imposture. Recevons sans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom et de l'habit de bonzes ou de bramines, et parcourons la terre ; nous la verrons, empressée, fournir à nos besoins, et même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche et bas aux âmes fières et courageuses. Divisée d'opinion, l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde, le Thibet et les confins de la Chine. Leur front est austère et leur corps macéré. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persua-

dent, divisent les familles, font déshériter les enfans, s'en appliquent les biens. On leur cède des terrains, on y construit des temples, on y attache des revenus; ils empruntent le bras du puissant pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition; ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misère et les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens et braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, et partagent entre eux le butin. Un jour où, sans doute, le combat n'avait point tourné à leur avantage, on saisit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échafaud, on le mène au supplice. Il y marchait d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage et reconnaît, sous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étaient séparés de lui dans le désert. Le peuple, avec respect, entourait le bramine, et le portait dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes ! s'écrie-t-il; égaux en crimes, quelle différence entre nos destinées !

Que dis-je? égaux en crimes! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves et d'orphelins, plus enlevé de richesses à l'empire que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi, la lâcheté et l'imposture. Cependant on me traite de scélérat, on l'honore comme un saint; on me traîne à l'échafaud, on le porte dans sa pagode; on m'empale, on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

## CHAPITRE XIV.

### DES QUALITÉS EXCLUSIVES DE L'ESPRIT ET DE L'AME.

Mon objet, dans les Chapitres précédens, était d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner dans celui-ci, s'il est des talens qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question, dira-t-on, est décidée par le fait: on n'est point

à la fois supérieur en plusieurs genres; Newton n'est pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géomètres; les vers de Leibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui, dans un seul art, tel que la poésie ou la peinture, ait réussi dans tous les genres. Corneille et Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Molière. Michel-Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'esprit des plus grands hommes paraît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause? est-ce le temps, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différens genres?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts et toutes les sciences: toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connaître les ressemblances et les différences qu'ont entre eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on s'élève, en tous les genres, jusqu'aux idées neuves et générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chimiste aurait donc pu devenir grand géomètre, grand as-

tronome, grand politique, et primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclura, sans doute, que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talens et des qualités qu'on ne possède qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, et ne sont susceptibles d'aucune autre espèce de passion : ceux-là peuvent exceller dans la physique, dans la jurisprudence, dans la géométrie, enfin dans toutes les sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entre elles. Toute autre passion ne ferait que les distraire ou les précipiter dans des erreurs. Il est d'autres hommes susceptibles non-seulement de la passion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres passions : ceux-là peuvent se faire un nom dans les divers genres où, pour réussir, il faut émouvoir.

Tel est, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des passions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement senties : on ignore, et le langage des passions

qu'on n'a point éprouvées, et les sentimens qu'elles excitent en nous. Aussi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si Fontenelle eût eu à peindre les caractères de Rhadamisthe, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme serait certainement, en ce genre, resté fort au-dessous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit; puisqu'elle seule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion, selon les circonstances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes dans lesquels cette union se fait, n'auront jamais de grands succès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent: en ce genre, c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations, ce ne sont point les parties, c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il est capable d'un amour violent, saura, comme Fontenelle, apprécier le

crime de l'infidélité ? « Dans un âge, disait ce « philosophe, où j'étais le plus amoureux, ma « maîtresse me quitte et prend un autre amant. « Je l'apprends, je suis furieux; je vais chez « elle, je l'accable de reproches : elle m'écoute, « et me dit en riant : Fontenelle, lorsque je « vous pris, c'était sans contredit le plaisir que « je cherchais; j'en trouve plus avec un autre. « Est-ce au moindre plaisir que je dois donner « la préférence ? Soyez juste et répondez-moi. « — Ma foi, dit Fontenelle, vous avez raison; « et, si je ne suis plus votre amant, je veux « du moins rester votre ami. » Une pareille, réponse supposait peu d'amour dans Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On ne peut donc distinguer deux genres différens de sciences et d'arts, dont le premier suppose une âme exempte de toute autre passion que celle de la gloire; et le second, au contraire, suppose une âme susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talens exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On désire en conséquence, dans les hommes, des qualités contraires; on leur demande l'impossible : on veut que la

pierre jetée reste suspendue dans les airs, et n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que Fontenelle, contemple sans aigreur la méchanceté des hommes; qu'il la considère comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel; qu'il s'élève contre le crime sans haïr le criminel, on vantera sa modération; et dans le même instant on l'accusera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce désir: on veut être toujours heureux, et par conséquent que les mêmes objets prennent, à chaque instant, la forme qui nous serait la plus agréable. On a vu diverses perfections éparses dans différens objets; on veut les retrouver réunies dans un seul, et goûter à la fois mille plaisirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la rose, la saveur de la pêche, et la fraîcheur de la grenade.

C'est donc l'amour aveugle du bonheur, source d'une infinité de souhaits ridicules, qui nous fait désirer dans les hommes des qualités absolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices, il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelque étendue. C'est en indiquant, conformément à l'objet que je me propose, et les qualités absolument exclusives, et celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on soit en droit de les y désirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés et plus indulgens.

Un père veut qu'à de grands talens son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous, lui dirai-je, que vous désirez dans votre fils des qualités presque contradictoires? Sachez que, si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme, elles s'y réunissent très-rarement; que les grands talens supposent toujours de grandes passions; que les grandes passions sont le germe de mille écarts, et qu'au contraire, ce qu'on appelle *bonne conduite* est presque toujours l'effet de l'absence des pas-

sions, et par conséquent l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand, en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands hommes? Pourquoi tant de petits Caton si merveilleux dans leur première jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé, que des esprits médiocres? Par quelle raison enfin tout est-il plein de jolis enfans et de sots hommes? C'est que, dans la plupart des gouvernemens, les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Eh bien! je consens, dira le père, que mon fils en soit animé : il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce désir est hasardeux? c'est vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'aperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, et savoir ce que vous désirez le plus dans votre fils, ou de grands talens, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence? Croyez qu'un caractère passionné serait pour votre fils un don funeste,

surtout chez les peuples où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu ; étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, répliqua le père, renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite ? Oui, sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions ; tâchez de les diriger aux choses honnêtes ; mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, et quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné, et c'est le hasard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts, si les sciences conservent sur eux quelque empire, et si quelquefois ils tiennent une conduite sage ; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés que leur naissance, leur caractère, leurs dignités et leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite de ceux-ci est presque entièrement soumise à l'empire du hasard : selon les circonstances dans lesquelles il les place, et le moment qu'il marque à leur naissance, leurs

qualités se changent en vices ou en vertus. Le hasard en fait à son gré des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de Voltaire, César dit : « Si je n'étais le maître des Romains, je serais « leur vengeur : »

Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.

Mettez dans le fils d'un tonnelier, de l'esprit, du courage, de la prudence et de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un Marius (1); à Paris vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant et capable d'une résolution désespérée, naisse au

---

(1) Lu-cong-pang, fondateur de la dynastie des Han, fut d'abord chef de voleurs : il s'empare d'une place, s'attache au service de T-cou, devient général des armées, défait les T-sins, se rend maître de plusieurs villes, prend le titre de roi, combat, désarme les princes révoltés contre l'empire : par sa clémence, plus que par sa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, est reconnu empereur, et cité dans l'histoire des Chinois comme un de leurs princes les plus illustres.

moment où, ravagé par des ennemis puissans, l'état paraît sans ressource; si les succès favorise ses entreprises, c'est un demi-dieu : dans tout autre moment, ce n'est qu'un furieux ou un insensé.

C'est à ces termes si différens que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le père dont les enfans sont susceptibles de ces passions fortes qui, si souvent, changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit et de leur caractère avec la place qu'ils occupent qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires qui, par des services importans, ne peuvent se rendre utiles à l'univers, se couronner de gloire, ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens et qui n'eût droit à leur reconnaissance, s'il était précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que La Fontaine a dit:

> Un roi prudent et sage,
> De ses moindres sujets, sait tirer quelque usage.

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut

nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit ; de plus il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur, donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse : l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours suspecte ; le fripon, toujours agité de remords et de crainte, est sans cesse en action. La vigilance, dit Rousseau, est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place ; elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'assiduité sera la vertu de sa maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; et je conclurai de ce que j'ai dit ci-dessus, qu'un père, en exigeant qu'aux plus grands talens ses fils joignent la conduite la plus sage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, et qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuste envers les despotes que le père envers ses fils, dans tout l'Orient est-il un peuple qui n'exige de ses sultans, et beaucoup de vertus, et surtout beaucoup de lu-

mières? Cependant quelle demande plus injuste? Ignorez-vous, dirait-on à ces peuples, que les lumières sont le prix de beaucoup d'études et de méditations? L'étude et la méditation sont une peine: on fait donc tous ses efforts pour s'y soustraire; on doit donc céder à sa paresse, si l'on n'est animé d'un motif assez puissant pour en triompher. Quel peut être ce motif? le désir seul de la gloire. Mais ce désir, comme je l'ai prouvé dans le troisième Discours, est lui-même fondé sur le désir des plaisirs physiques que la gloire et l'estime générale procurent. Or, si le sultan en qualité de despote, jouit de tous les plaisirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le sultan est donc sans désirs; rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire; il n'a donc point de motif suffisant pour se risquer à l'ennui des affaires, et s'exposer à cette fatigue d'attention nécessaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumières, c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source, et demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine: on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme

qui s'élève à l'empire a pour ses successeurs des princes nés dans la pourpre, qui pour s'illustrer n'ayant point les motifs puissans de leur père, s'endorment sur le trône; et dès la troisième génération, la plupart en descendent, sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (1): Li-t-ching, homme d'une naissance obscure, prend les armes contre l'empereur T-cong-ching, se met à la tête des mécontens, lève une armée, marche à Pékin, et le surprend. L'impératrice et les reines s'étranglent; l'empereur poignarde sa fille; il se retire dans un endroit écarté de son palais; c'est là qu'avant de se donner la mort il écrit ces paroles sur un pan de sa robe: « J'ai régné dix-« sept ans; je suis détrôné, et je ne vois dans « ce malheur qu'une punition du ciel, juste-« ment irrité de mon indolence. Je ne suis ce-« pendant pas le seul coupable; les grands de « ma cour le sont encore plus que moi; ce sont « eux qui, me dérobant la connaissance des

---

(1) Voyez l'*Histoire des Huns*, par M. de Guignes, tome I, page 174.

« affaires de l'empire, ont creusé l'abîme où je « tombe. De quel front oserai-je paraître devant « mes ancêtres? comment soutenir leurs re- « proches? O vous? qui me réduisez à cet état « affreux, prenez mon corps, mettez-le en « pièces, j'y consens; mais épargnez mon « pauvre peuple: il est innocent, et déjà assez « malheureux de m'avoir eu si long-temps pour « maître. » Mille traits pareils, répandus dans toutes les histoires, prouvent que la mollesse commande à presque tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'atmosphère répandue autour des trônes despotiques et des souverains qui s'y asseyent semble remplie d'une vapeur léthargique qui saisit toutes les facultés de leur âme. Aussi ne compte-t-on guère parmi les grands rois que ceux qui se frayent la route du trône, ou qui se sont long-temps instruits à l'école du malheur. On ne doit ses lumières qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats sont-ils en général plus habiles que les despotes les plus puissans? C'est qu'ils ont, pour ainsi dire, encore leur fortune à faire; c'est qu'ils ont, avec de moindres forces, à résister à des forces su-

perpétuelle de se voir dépouillés ; c'est que leur intérêt, plus étroitément lié à l'intérêt de leurs sujets, doit les éclairer sur les diverses parties de la législation. Aussi sont-ils, en général, infiniment plus occupés du soin de former des soldats, de contracter des alliances, de peupler et d'enrichir leurs provinces. Aussi pourrait-on, conséquemment à ce que je viens de dire, dresser, dans les divers empires de l'Orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtrait proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins absolue qu'ils auraient sur leurs sujets, c'est-à-dire, à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auraient d'être éclairés. Cette table, une fois calculée et comparée à l'observation, donnerait certainement des résultats assez justes : les sofis et les mogols y seraient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides ; parce que, sauf des circonstances singulières, ou le hasard d'une bonne éducation, les plus puissans d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

la cour; mérite absolument incompatible avec les grands talens, par l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des courtisans et l'intérêt général. Il en est à cet égard des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser à la fois à la gloire et aux pensions. Avant de composer, il faut presque toujours opter entre l'estime publique et celle des courtisans. Il faut savoir que dans la plupart des cours, et surtout dans celles de l'Orient, les hommes y sont dès l'enfance emmaillottés et gênés dans les langes du préjugé et d'une bienséance arbitraire; que la plupart des esprits y sont noués; qu'ils ne peuvent s'élever au grand; que tout homme qui naît et vit habituellement près des trônes despotiques ne peut à cet égard échapper à la contagion générale, et qu'il n'a jamais que de petites idées.

Aussi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Les hommes de mérite n'en approchent que dans ces temps malheureux où les princes sont forcés de les appeler. Dans tout autre instant, le besoin seul pourrait les attirer à la cour; et, dans cette position, il en est peu qui conservent la même force, la même élévation d'âme et d'esprit. Le besoin est trop près du crime.

Il résulte de ce que je viens de dire, que c'est exactement demander l'impossible que d'exiger de grands talens de ceux qui, par leur état et leur position, ne peuvent être animés de passions fortes. Mais que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours! On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux: et l'on veut à la fois que les citoyens soient échauffés de l'amour de la patrie, et qu'ils voient en silence les malheurs qu'occasionne une mauvaise législation? On ne sent pas que c'est exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur lorsqu'on enlève sa cassette. L'on n'aperçoit pas qu'en certains pays, ceux qu'on appelle les gens sages ne peuvent jamais être que des gens indifférens au bien public, et par conséquent des hommes sans vertus. C'est, comme je vais le prouver dans le Chapitre sui-suivant, avec une injustice pareille qu'on demande aux hommes des talens et des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inalliables.

## CHAPITRE XV.

### DE L'INJUSTICE DU PUBLIC A CET ÉGARD.

On exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de son cheval, soit aussi bien tourné qu'un danseur de l'Opéra : on voudra qu'un philosophe, uniquement occupé d'idées fortes et générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui soit supérieur dans un genre, tel, par exemple, que le genre épistolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une manière agréable. On ne sent pas que c'est demander la réunion de talens presque exclusifs; qu'il n'est point de femme d'esprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande supériorité sur les philosophes les plus célèbres. C'est avec la même injustice qu'on exige qu'un homme qui n'a jamais lu, ni étudié, et qui a passé trente ans de sa vie dans la dissipation, devienne tout à coup capable d'étude et de méditation. On

devrait cependant savoir que c'est à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer; que cette même capacité se perd lorsqu'on cesse d'en faire usage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail et de l'application, se trouve tout à coup chargé d'une trop grande partie de l'administration, mille objets différens passeront rapidement devant lui : s'il ne peut jeter sur chaque affaire qu'un coup d'œil superficiel, il faut, par cette seule raison, qu'au bout d'un certain temps cet homme devienne incapable d'une longue et forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale et de la politique; à découvrir, par exemple, jusqu'à quel degré le luxe est utile, quels changemens ce luxe doit apporter dans les mœurs et les états, quelle espèce de commerce il faut le plus encourager, par quelles lois on peut, dans la même nation, concilier l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, et la rendre à la fois riche au dedans et redoutable au dehors. Pour résoudre de pareils problèmes, il faut le loisir et l'habitude de mé-

diter. Or, comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, et qui, dans les matières débattues par les politiques et les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, et soit assez fertile en expédiens pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit, à ce genre d'esprit, joindre un caractère ferme, une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnaissant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne sait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien et triompher des obstacles que l'intérêt personnel (1) met au bonheur général. Aussi le

---

(1) Au moment qu'on venait de nommer un ministre, un des premiers commis de Versailles, homme de beaucoup d'esprit, lui dit : « Vous aimez le bien, vous êtes maintenant à « portée de le faire. On vous présentera mille « projets utiles au public ; vous en désirerez « la réussite : gardez-vous cependant de rien

courage éclairé par la probité est-il le principal mérite des gens en place. Vainement se flatterait-on de trouver en eux un certain fonds de connaissances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que sur les matières qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matières sont nécessairement en petit nombre. Qu'on suive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui se destinent aux grandes places. Ils sortent à seize ou dix-sept

---

« entreprendre, avant d'examiner si l'exécu-
« tion de ces projets demande peu de fonds,
« peu de soin et peu de probité. Si l'argent
« qu'exige la réussite d'un de ces projets est
« considérable, les affaires qui vous survien-
« dront ne vous permettront pas d'y appliquer
« les fonds nécessaires, et vous perdrez votre
« mise. Si le succès dépend de la vigilance et
« de la probité de ceux que vous emploierez,
« craignez qu'on ne vous force la main sur le
« choix des sujets : songez, d'ailleurs, que
« vous allez être entouré de fripons ; qu'il
« faut un coup d'œil bien sûr pour les recon-
« naître ; et que la première, mais en même
« temps la plus difficile science d'un ministre,
« est la science des choix. »

ans du collége, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices : ils passent deux ou trois ans tant dans les académies qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achètent une charge. Pour remplir cette charge, il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais de consacrer tout son temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de là au gouvernement d'une province, où, surchargés par le détail journalier, et fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures, et ne se trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avaient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines, et dans lesquels ils compareraient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce et les mœurs des peuples, seraient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. C'est par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre, parce que c'est principalement en eux qu'on désire des talens et des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice : l'une, comme je l'ai dit plus haut, est l'amour aveugle de notre bonheur ; et l'autre, c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour excessif de gloire qui le rendait avide de toute espèce de succès ? Qui ne s'est point moqué de l'ardeur avec laquelle, si l'on en croit Dumaurier (1), il désirait la canonisation, et de l'ordre donné, en conséquence, à ses confesseurs de publier partout qu'il n'avait jamais péché mortellement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même instant, épris du désir d'exceller dans la poésie comme dans la politique, ce cardinal faisait demander à Corneille de lui céder *le Cid !* C'était cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devait ses grands talens pour l'administration. Si depuis on n'a point vu de ministre prétendre à tant de sortes de gloire, c'est que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans

---

(1) Voyez ses *mémoires pour servir à l'Histoire de la Hollande*, à l'article de *Grotius*.

un seul désir, l'action des passions fortes, et s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire se contente d'une seule espèce de succès, lorsqu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres, c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espèce de fruits. Quiconque aime fortement la gloire sent intérieurement que la réussite des projets politiques dépend quelquefois du hasard, et souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus personnelle. Or, sans une morgue ridicule et stupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aspiré les plus grands princes et les plus grands héros. La plupart d'entre eux, non contens de s'immortaliser par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits, et du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerrière ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimaient la gloire; et l'on n'en est point avide, sans desirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes

les histoires ! Ce sont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, César, Cicéron, Auguste, Trajan, les Antonins, Comnène, Élisabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montécuculi, Duguai-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs têtes de différentes espèces de lauriers. Si maintenant on ne conçoit pas comment des hommes chargés de l'administration du monde trouvaient encore le temps de penser et d'écrire, c'est, répondrai-je, que les affaires sont courtes, lorsqu'on ne s'égare point dans le détail, et qu'on les saisit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point composé, tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres, et tous ont dû nécessairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire, ils savaient que ce sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-Quint avait-il, avant Richelieu, fondé des académies : aussi vit-on le fier Attila lui-même rassembler près de lui les savans dans tous les genres, le calife Aaron Al-Raschid en composer sa cour, et Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan

ne faisait-il pas au mérite ! Sous son règne, il était permis de tout dire, de tout penser, et de tout écrire, parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ses vertus et de ses talens, ne pouvaient être que ses panégyristes : bien différent en cela des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raison contraire, imposaient silence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte et les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même désir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il serait sans doute possible d'unir plus de modestie aux talens : ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature ; mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourrait arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut, et l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle se plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, sous lequel elle peut les présenter au pu-

blic. On ne se rappelle point assez souvent qu'il en est des hommes comme de leurs ouvrages; qu'il faut les juger sur leur ensemble; qu'il n'est rien de parfait sur la terre; et que, si l'on désignait, dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus et les défauts de son esprit et de son caractère, il n'est point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes sont comme ces mines riches, où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudrait donc que l'envieux se dît quelquefois à lui-même : s'il m'était possible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas ferait-il de moi qui ne suis purement qu'une mine de plomb? Mais l'envieux sera toujours sourd à de pareils conseils. Habile à saisir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accusés de n'être pas, dans leurs manières, aussi agréables que les hommes du monde! Il ne veut pas se rappeler, comme je l'ai dit ci-devant, que, semblables à ces animaux qui se retirent dans les déserts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement, et que c'est dans le silence de la soli-

tude que les vérités se dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonstances, et qui contemple les objets sous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'esprit, ni les qualités, ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le Français ressemble-t-il plus au Français qu'à l'Allemand, et beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois? C'est que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, et la ressemblance des objets qu'on leur présente, ont entre elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme qui voit d'autres objets et mène une vie différente de la mienne ait les mêmes idées que moi, c'est exiger les contradictoires, c'est demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injustices de cette espèce ne fait-on pas aux hommes de genie! combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le temps même qu'ils faisaient preuve de la plus haute sagesse? Ce n'est pas que les gens de génie, comme le dit Aristote, n'aient souvent un coin

de folie. Ils sont, par exemple, sujets à mettre trop d'importance (1) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes passions que suppose le génie, peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumières. Les hommes froids, sans passions et sans talens, ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut persuader qu'avant de prendre un parti,

(1) Souvent ils ont pour eux une estime exclusive. Parmi ceux-là même qui ne se distinguent que dans les arts les plus frivoles, il en est qui pensent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet, un mot assez plaisant, attribué à Marcel. Un danseur anglais fort célèbre arrive à Paris, descend chez Marcel : « Je viens, lui dit-il, vous rendre un hom-« mage que vous doivent tous les gens de notre « art ; souffrez que je danse devant vous, et que « je profite de vos conseils.... Volontiers, lui « dit Marcel. » Aussitôt l'Anglais exécute des pas très-difficiles et fait mille entrechats. Marcel le regarde et s'écrie tout à coup : « Monsieur, « on saute dans les autres pays, et l'on ne danse « qu'à Paris : mais, hélas ! on n'y fait que cela « de bien. Pauvre royaume ! »

ils en calculent, les jetons en main, les avantages et les inconvéniens : il faudrait, pour cet effet, que les hommes ne fussent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion, et l'expérience nous apprend qu'ils le sont toujours par le sentiment, et qu'à cet égard les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il se met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun risque ; il en est sûr ; il sait que, dans ce cas, la peur est tout-à-fait déraisonnable ; il se le dit. On le plonge : la réflexion n'agit plus sur lui ; le sentiment de la crainte s'empare de son âme ; et c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquens que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement ; ce n'est en effet qu'à la faiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes? Quel respect ne croient-il pas inspirer au public qui

ne les laisse jouir, dans leur petite société, du titre d'hommes sensés, et ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais? Comment peuvent-ils sans honte passer ainsi leur vie à l'affût des ridicules d'autrui? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, et que cet homme commette la faute la plus légère, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant si, dans les bois, les solitudes et les dangers, la crainte a souvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagérerait-il pas les plaisirs, comme la frayeur s'exagère les dangers? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que soi de juste appréciateur de son plaisir; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différens; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment; et que le vouloir citer au tribunal d'une raison froide, c'est assembler la diète de l'Empire pour y connaître des cas de conscience? Ils devraient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie,

il faudrait du moins savoir quels sont les motifs qui le déterminent, c'est-à-dire, la force par laquelle il est entraîné ; mais, pour cet effet, il faudrait connaître, et la puissance des passions, et le degré de courage nécessaire pour y résister. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'aperçoit bientôt que les passions seules peuvent combattre contre les passions; et que les gens raisonnables, qui s'en disent vainqueurs, donnent à des goûts très-faibles le nom de passions, pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne résistent point aux passions; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumière, mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent; et l'espèce de raison qui les guide, sur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant sans cesse de l'île fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, et non d'une épée pour conquérir

Que la raison nous dirige dans les actions

importantes de la vie, je le veux; mais qu'on en abandonne les détails à ses goûts et à ses passions. Qui consulterait sur tout la raison, serait sans cesse occupé à calculer ce qu'il doit faire, et ne ferait jamais rien; il aurait toujours sous les yeux la possibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine et l'ennui journalier d'un pareil calcul seraient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous soustraire.

Au reste, quelques reproches qu'on fasse aux gens d'esprit, quelque attentive que soit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels et peu importans que devrait absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être insensibles à de pareilles attaques, sentir que ce sont souvent des piéges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse sans cesse un crime de leurs inattentions? Ils doivent savoir que la plupart de ces petites attentions tant recommandées ont été inventées par les désœuvrés, pour en faire le travail et l'occupation de leur ennui et de leur oisiveté; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts

et les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulières; que d'ailleurs cette politesse à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus et cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce sujet un fait assez plaisant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avait pour voisin un de ces désœuvrés si importuns dans la société. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveille, s'ennuie avec lui de la manière la plus humaine jusqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre désœuvré court ailleurs promener son ennui. Il part ; l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue; il est taxé d'impolitesse. Il le sait ; il monte à son tour chez son ennuyé : « Monsieur, lui dit-il, j'apprends que « vous vous plaignez de moi ; cependant, vous « le savez, c'est l'ennui de vous-même qui vous « a conduit chez moi. Je vous ai reçu de mon « mieux, moi qui ne m'ennuyais pas ; c'est donc

« vous qui m'êtes obligé, et c'est moi qu'on « taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge de « mes procédés, et voyez si vous devez mettre « fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon « que je n'ai pas comme vous le besoin des vi- « sites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, « et l'injustice d'en médire après l'avoir en- « nuyé. » Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse ! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions et des talens incompatibles avec leurs occupations, et se surprennent à demander les contradictoires !

Un homme a passé sa vie dans les négociations ; les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect : que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractère ouvert ; c'est par sa franchise qu'il nous a plu : on exige que, changeant tout à coup de caractère, il devienne circonspect au moment précis qu'on le désire. On veut toujours l'impossible. Il est sans doute un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes

les qualités qui ne sont pas absolument contradictoires; je sais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées, mais c'est un miracle, et l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractère des hommes; que les qualités y sont liées aux défauts, et qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, si ses jugemens sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénètre dans son âme, et qu'il ait la plus grande confiance en ses lumières. Il n'en sera pas ainsi ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus et contredits dans un conseil, ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matières qu'il a mûrement examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (1); suspension qui, fondée

(1) Il serait peut-être à désirer qu'avant de monter aux grandes places, les hommes destinés à les remplir composassent quelque ouvrage: ils en sentiraient mieux la difficulté de

sur une salutaire méfiance de nos lumières, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup d'œil superficiel de l'orgueil aperçoit rarement. Il semble que la connaissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandait un jour à l'un des plus savans hommes de la Perse, comment il avait acquis tant de connaissances. « En demandant sans peine, répondit-il, ce que je ne savais pas. — Interrogeant un jour un philosophe, dit le poète Saadi, je le pressais de me dire de qui il avait tant appris : *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne lèvent point le pied sans avoir auparavant sondé avec leur bâton le terrain sur lequel ils vont l'appuyer.* »

Ce que j'ai dit sur les qualités exclusives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, suffit à l'objet que je me propose. Il s'agit main-

---

bien faire; ils apprendraient à se méfier de leurs lumières, et, faisant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineraient avec plus d'attention.

tenant de montrer de quelle utilité peut être cette connaissance. La principale, c'est d'apprendre à tirer le meilleur parti possible de son esprit : et c'est la question que je vais traiter dans le Chapitre suivant.

# CHAPITRE XVI.

## MÉTHODE POUR DÉCOUVRIR LE GENRE D'ÉTUDE AUQUEL ON EST LE PLUS PROPRE.

Pour connaître son talent, il faut examiner, et de quelle espèce d'objets le hasard et l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, et quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entièrement dépourvu de connaissances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de physique ou d'histoire, plus d'images ou de sentimens, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la physique, à la politique ou à la poésie. Est-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ? il

pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans la composition d'une certaine espèce de tableaux. Un poète naît dans ces âpres climats du nord que d'une aile rapide traversent sans cesse les noirs ouragans; son œil ne s'égare point dans les vallées riantes; il ne connaît que l'éternel hiver, qui, les cheveux blanchis par les frimats, règne sur des déserts arides; les échos ne lui répètent que les hurlemens des ours, il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, et des sapins aussi vieux que la terre, couvrir de leurs branchanges morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poète naît au contraire sous le climat fortuné de l'Italie; l'air y est pur, la terre est jonchée de fleurs, les zéphirs agitent doucement de leur souffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruisseaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts et la nature s'unir pour décorer les villes et les campagnes: tout y semble fait pour le plaisir des yeux et l'ivresse des sens. Peut-on douter que, de ces deux poètes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, et le

premier, des tableaux plus fiers et plus effrayans. Cependant, ni l'un ni l'autre de ces poètes ne composeront de ces tableaux, s'ils ne sont animés d'une passion forte pour la gloire.

Les objets que le hasard et l'éducation placent dans notre mémoire, sont à la vérité la matière première de l'esprit; mais cette matière y reste morte et sans action, jusqu'au moment où les passions la mettent en fermentation. C'est alors qu'elle produit un assemblage nouveau d'idées, d'images ou de sentimens, auxquels on donne le nom de génie, d'esprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel est le nombre et quelle est l'espèce des objets qu'on a déposés dans le magasin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, et l'on donne volontiers le nom de passions à de simples goûts; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passioné, lorsqu'on est animé d'un seul désir, et que toutes nos pensées et nos actions sont subordonnées à ce désir. On n'a que des goûts, lorsque notre âme est

partagée en une infinité de désirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés; au contraire, moins les desirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, et plus nos goûts sont vifs et prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un désir sur tous les autres, qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connaître la force, et, pour cet effet, examiner les degrés d'enthousiasme qu'on a pour les grands hommes : c'est, dans la première jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis dans la première jeunesse, parce qu'alors, plus susceptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite et les talens; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres. Il n'en est pas ainsi des hommes faits : quiconque atteint un certain âge sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talens, pour se consoler de n'en pas avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt, et par conséquent n'avoir point encore éprouvé le

sentiment de l'envie. On en est peu susceptible dans la première jeunesse : aussi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut-il, en général, renoncer à l'estime des hommes de son âge, et ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près son mérite; et sur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célèbre les grands hommes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleurait-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre ? c'est qu'il était César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste ? c'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, et se déterminer en conséquence sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est propor-

tionnée à la difficulté de réussir : or, il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, et l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carrière où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire et les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, et par conséquent être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de cette espèce : dans la physique, par exemple, il est des terrains incultes, et des matières sur lesquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéressans, n'ont, pour ainsi dire, jeté qu'un coup d'œil superficiel. Dans ce genre et dans tous les genres pareils, les découvertes et les succès sont à la portée de presque tous les esprits ; et ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions faibles. Qui n'est point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les sentiers détournés, et surtout éviter des routes

battues par des gens éclairés : son mérite, comparé à celui des ces grands hommes, s'anéantirait devant le leur ; et le public prévenu lui refuserait même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme faiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte passion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'esprit. Par cette adresse, l'homme qui, faiblement passionné, a cependant contracté dans sa jeunesse quelque habitude du travail et de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'esprit, obtenir une assez grande réputation. Il paraît donc que, pour tirer le meilleur parti possible de son esprit, la principale attention qu'on doit avoir, c'est de comparer le degré de passion dont on est animé au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque est, à cet égard, exact observateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successi-

vement différens genres de sciences ou d'arts, il ne pourrait jamais devenir qu'un homme universellement médiocre; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit et fait souvent échouer les gens d'esprit, et qu'enfin ce n'est que dans la première jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science : vérité importante dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, et s'oppose aux progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeler que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisième Discours, est allumé dans nos cœurs par l'amour des plaisirs physiques ; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la première jeunesse; que c'est, par conséquent, au printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus et de talens. La force et la santé qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immortalité; les années paraissent alors s'écouler avec la lenteur des siècles; on sait, mais on ne sent pas qu'on doit mourir, et l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime

de la postérité. Il n'en est pas ainsi lorsque l'âge attiédit en nous les passions. On aperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort : les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux ; nous cessons d'y prendre intérêt ; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on suit encore la carrière où l'amour de la gloire a fait d'abord entrer, c'est qu'on cède à l'habitude ; c'est que l'habitude s'est fortifiée, lorsque les passions se sont affaiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui, et pour s'y soustraire on continuera de cultiver la science dont les idées familières se combinent sans peines dans notre esprit ; mais on sera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ? on ne fera point alors d'un grand géomètre un grand poète, d'un grand poète un grand chimiste, d'un grand chimiste un grand politique. Qu'à cet âge on élève un homme à quelque grande place ; si les idées, dont il a déjà chargé sa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'esprit et de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magistrats, quelquefois trop concentrés dans la discussion des intérêts particuliers, en est-il aucun qui pût, avec supériorité, remplir les premières places, s'il ne faisait en secret des études profondes relatives au poste qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme est-il d'un caractère entier et despotique ? les entreprises qu'il formera seront dures, folles, et toujours préjudiciables au bien public. Est-il d'un caractère doux, ami du bien public ? il n'osera rien entreprendre. Comment hasarderait-il quelques changemens dans l'administration ; on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus et coupés de mille précipices. La fermeté et le courage de l'esprit tiennent toujours à son étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ses projets, est hardi dans ses conceptions : au contraire, l'homme stérile en ressources contracte nécessairement une habitude de timidité que la sottise prend souvent pour sagesse. S'il est très-dangereux de toucher trop souvent à la machine du gouvernement, je sais aussi qu'il est des temps où la machine s'arrête, si l'on

n'y remet de nouveaux ressorts. L'ouvrier ignorant n'ose l'entreprendre; et la machine se détruit d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier habile; il sait, d'une main hardie, la conserver en la réparant. Mais la sage hardiesse suppose une étude profonde de la science du gouvernement, étude fatigante, et dont on n'est capable que dans la première jeunesse, et peut-être dans les pays où l'estime publique nous promet beaucoup d'avantages. Partout où cette estime est stérile en plaisirs, il n'y croît pas de grands talens. Le petit nombre d'hommes illustres, que le hasard d'une excellente éducation ou d'un enchainement singulier de circonstances rend amoureux de cette estime, désertent alors leur patrie; et cet exil volontaire en présage la ruine : semblables à ces aigles dont la fuite annonce la chute prochaine du chêne antique sur lequel ils se retiraient.

J'en ai dit assez sur ce sujet. Je conclurai, des principes établis dans ce Chapitre, que ce qu'on appelle *esprit* est en nous le produit des objets placés dans notre souvenir, et de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'est donc, comme je l'ai déjà

dit, qu'en combinant l'espèce d'objets dont le hasard et l'éducation ont chargé notre mémoire avec le degré de passion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connaître et la force et le genre de son esprit. Qui s'observe scrupuleusement à cet égard se trouve à peu près dans le cas de ces chimistes habiles, qui, lorsqu'on leur montre les matières dont on a chargé le matras, et le degré de feu qu'on lui donne, prédisent d'avance le résultat de l'opération. Sur quoi j'observerai que, s'il est un art d'exciter en nous des passions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine espèce d'idées et d'objets; il est, en conséquence, des méthodes sûres pour former les hommes de génie. Cette connaissance de la nature de l'esprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le désir de s'illustrer. Elle peut leur en fournir les moyens : leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers; mais à la rassembler tout entière sur les idées et les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive, à cet égard, pousser trop loin les scrupules : on n'est point profond

en un genre, si l'on ne fait des incursions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ses regards sur les premiers principes de diverses sciences. Il est utile et de suivre la marche uniforme de l'esprit humain dans les différens genres de sciences et d'arts, et de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force et d'étendue à l'esprit; mais il n'y faut consacrer qu'un certain temps, et porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans dans ses études, qu'une curiosité indiscrète, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit par son goût également entraîné vers l'étude de la sculpture et de la politique, et qu'en conséquence il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je dis que ce sculpteur sera certainement moins habile et moins célèbre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli sa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il professe, et qu'il n'eût point réuni, pour ainsi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni se communiquer leurs idées, ni causer ensemble.

Au reste, cette connaissance de l'esprit, sans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public; elle peut éclairer les gens en place sur la science des choix, et leur faire, en chaque genre, distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnaîtront, premièrement, à l'espèce d'objets dont cet homme s'est occupé; et secondement, à la passion qu'il a pour la gloire; passion dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, et presque toujours au mérite de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'estime générale, est, à coup sûr, un homme sans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un sot et d'un homme d'esprit, rompt entre eux toute société. En fait de mérite, c'est le signe d'anathème, que de se plaire trop dans la société des gens médiocres.

Après avoir considéré l'esprit sous tant de rapports divers, je devrais peut-être essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet sur cette matière devrait être la conclusion de mon ouvrage. Si je

me refuse à ce travail, c'est qu'en supposant même que je pusse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il est évident que, dans nos mœurs actuelles, il serait presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'*éducation*.

---

# CHAPITRE XVII.

## DE L'ÉDUCATION.

---

L'ART de former des hommes est, en tout pays, si étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des états.

L'art de l'éducation n'est autre chose que la connaissance des moyens propres à former des corps plus robustes et plus forts, des esprits plus éclairés et des âmes plus vertueuses. Quant

au premier objet de l'éducation, c'est sur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puisqu'ils honoraient les exercices du corps, et que ces exercices faisaient même une partie de leur médecine. Quant au moyen de rendre et les esprits plus éclairés, et les âmes plus fortes et plus vertueuses, je crois qu'ayant fait sentir et l'importance du choix des objets qu'on place dans sa mémoire, et la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des passions fortes, et les diriger au bien général, j'ai suffisamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudrait suivre pour perfectionner l'éducation publique.

On est, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails toujours ennuyeux lorsqu'ils sont inutiles. Je me contenterai de remarquer qu'on ne se prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus grossiers et les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de son temps la meilleure distribution possible? Qui doute que les succès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? et quel homme convaincu de cette vérité n'aper-

çoit pas du premier coup-d'œil les refontes qu'à cet égard on pourrait faire dans l'éducation publique ?

On doit, par exemple, consacrer quelque temps à l'étude raisonnée de la langue nationale. Quoi de plus absurde que de perdre huit à dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la sortie des classes, parce qu'elle n'est, dans le cours de la vie, de presque aucun usage ? En vain dira-t-on que, si l'on retient si long-temps les jeunes gens dans les colléges, c'est moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail et de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourrait-on pas leur proposer une étude moins ingrate, moins rebutante ? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émousser en eux cette curiosité naturelle, qui, dans la première jeunesse, nous échauffe du désir d'apprendre ? Combien ce désir ne se fortifierait-il pas, si, dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions, on substituait, à l'insipide étude des mots, celle de la physique, de l'histoire, des mathématiques, de la morale, de la poésie, etc. ? L'étude

des langues mortes, répliquera-t-on, remplit en partie cet objet : elle assujettit à la nécessité de traduire et d'expliquer les auteurs; elle meuble, par conséquent, la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans sa mémoire quelques faits ou quelques idées, qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connaissance fort incertaine de toutes ces finesses de l'expression latine qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin, quelque étude qu'un homme fasse de la langue latine, il ne la connaîtra jamais aussi parfaitement qu'il connaît sa propre langue. Or, si parmi nos savans, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression française, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expresion latine? Ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité et leur hardiesse; et que, si l'on pouvait

évoquer les mânes d'Horace, de Virgile et de Cicéron, les plus beaux discours de nos rhéteurs ne leur parussent écrits dans un jargon presque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon; et je conviendrai, si on le veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesses de l'expression latine; mais, dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connaissance du prix de huit ou dix ans de travail; et si, dans la première jeunesse, dans l'âge où la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots, ne seraient pas mieux employées dans l'étude des choses, et surtout des choses analogues au poste qu'on doit vraisemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop austères de ceux qui croient qu'un jeune homme doit se borner uniquement aux études convenables à son état. L'éducation d'un jeune homme doit se prêter aux différens partis qu'il peut prendre: le génie veut être libre. Il est même des connaissances que tout citoyen doit avoir: telle est la connaissance et des principes de la morale

et des lois de son pays. Tout ce que je demanderais, c'est qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées et des objets relatifs au parti qu'il doit vraisemblablement embrasser. Quoi de plus absurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, et les deux autres les premières places de l'armée, de la magistrature ou de l'administration? Peut-on sans étonnement les voir s'occuper des mêmes études jusqu'à seize ou dix-sept ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où ils entrent dans le monde, et que, distraits par les plaisirs, ils deviennent souvent incapables d'application?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, et compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve aussi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'eussent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyaient aux jeux olympiques y disputer le prix de la lutte ou de la course.

Mais, dira-t-on, si l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps consacré à l'éducation, que n'essaie-t-on de le faire? A quelle

cause attribuer l'indifférence où l'on reste à cet égard? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du dessinateur? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du musicien sur le manche de son violon? Pourquoi l'un et l'autre de ces artistes reçoivent-ils une éducation si convenable à l'art qu'ils doivent professer, et néglige-t-on si fort l'éducation des princes, des grands, et généralement de tous ceux que leur naissance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, et surtout les lumières des grands, ont d'influence sur le bonheur ou le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au hasard une partie si essentielle à l'administration? Ce n'est pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colléges une infinité de gens éclairés qui connaissent également, et les vices de l'éducation, et les remèdes qu'on y peut apporter; mais, que peuvent-ils faire sans l'aide du gouvernement? Or, les gouvernemens doivent peu s'occuper du soin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on sent rarement le besoin pressant d'un grand homme.

les grands états se soutiennent par leur propre masse. Il n'en est pas ainsi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avait, avec une poignée de citoyens, à soutenir le poids énorme des armées de l'Asie. Sparte ne devait sa conservation qu'aux grands hommes qui naissaient successivement pour la défendre. Aussi, toujours occupée du soin d'en former de nouveaux, c'était sur l'éducation publique que devait se porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on est plus rarement exposé à de pareils dangers, et l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'état, parmi les plus puissans, qui n'éprouve quelquefois le besoin des grands hommes. Oui, sans doute; mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique; et l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que

d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie! On y peut sans doute former des hommes instruits : rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées et des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper; mais jamais on n'y formera des hommes de génie, parce que ces idées et ces objets sont stériles, si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, et que les honneurs soient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puissans, ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à considérer les grâces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conséquence, ils en accordent rarement au mérite : ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnaissance de leurs obligés, que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc souvent présider à la distribution des grâces, et l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles sont, dans les grands empires, les principales causes, et de la disette des grands hommes, et de l'indifférence avec laquelle on les regarde, et du peu de soin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que soient les obstacles qui, dans ces pays, s'opposent à la réforme de l'éducation publique; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obstacles ne sont pas insurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernemens absolument despotiques, tels que les gouvernemens orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation? Il n'est point d'éducation sans objet; et l'unique qu'on puisse se proposer, c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, et enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernemens arbitraires, l'opposition que les despotes croient apercevoir entre leur intérêt et l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un système si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'est donc point d'objet d'éducation, ni par conséquent d'éduoation. En vain la réduirait-

on aux seuls moyens de plaire aux souverains : quelle éducation que celle dont le plan serait tracé d'après la connaissance toujours imparfaite des mœurs d'un prince qui peut ou mourir ou changer de caractère avant la fin d'une éducation! Ce n'est, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains, qu'on pourrait utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité sur cette matière devrait sans doute être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examinerait s'il est possible de lever les puissans obstacles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un problème moral, qui, dans les gouvernemens arbitraires, tels que ceux de l'Orient, est, je crois, un problème insoluble. Trop jaloux de régner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse et presque invincible que les visirs retiendront toujours les sultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourrait les éclairer. Or, l'éducation des princes ainsi abandonnée au hasard, quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers? Un père désire l'élévation de ses fils : il sait

que, ni les connaissances, ni les talens, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés et savans; il ne demandera donc à ses fils, ni connaissances, ni talens; il sentira même confusément que, dans de pareils gouvernemens, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de sa morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, et qui, peu liées entre elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu: il craindrait, en ce genre, les préceptes trop sévères et trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuirait à leur fortune, et que si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui se modélerait sur les dieux, serait à coup sûr maltraité des hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, on est forcé par l'usage de donner à ses enfans, et la conduite qu'on leur prescrit. Un père leur dit en général et en maxime: « Soyez vertueux. »

Mais il leur dit en détail et sans le savoir : « N'ajoutez nulle foi à ces maximes ; soyez des « coquins timides et prudens, et n'ayez d'hon- « nêteté, comme le dit Molière, que ce qu'il « en faut pour n'être pas pendus. » Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionnerait-on cette partie même de l'éducation qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux ? il n'est point de père qui, sans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux argumens pressans qu'un fils vertueux pourrait lui faire à ce sujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je suppose que, sous le titre de Bacha, un père destine son fils au gouvernement d'une province; que prêt à prendre possession de cette place, son fils lui dise : mon père, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon âme. Je pars pour gouverner des hommes : c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : sourd aux menaces du puissant oppresseur, j'écouterai toujours la plainte du faible opprimé, et la justice présidera à tous mes jugemens — O mon

fils! que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse! mais l'âge et la prudence vous apprendront à le modérer: il faut sans doute être juste; cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être exposé! à combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter! Si vous êtes quelquefois forcé de refuser les grands, que de grâces, mon fils, doivent accompagner vos refus! Quelque élevé que vous soyez, un mot du Sultan vous fait rentrer dans le néant et vous confond dans la foule des plus vils esclaves: la haine d'un ennuque ou d'un icoglan peut vous perdre; songez à les ménager... Moi! je ménagerais l'injustice? non, mon père. La sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux; je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation; que l'infortune ne doit rien, et que l'aisance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie et non la prodigalité: j'éclairerai sur ce point le divan.... — Abandonnez ce projet, mon fils, vos représentations seraient vaines, il faudrait toujours obéir.... — Obeir! non, mais plutôt

remettre au Sultan la place dont il m'honore...— O mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare ! vous vous perdriez, et les peuples ne seraient point soulagés ; le divan nommerait à votre place un homme qui, moins humain, l'exercerait avec plus de dureté... — Oui, sans doute, l'injustice se commettrait, mais je n'en serais pas l'instrument. L'homme vertueux chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore et plus sensible aux misères de ses concitoyens, s'arrache du sein des villes ; c'est dans les déserts, les forêts, et jusque chez les sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, et le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurais point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en secret vous en assure, et ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin prophète et brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il était suivi d'autres martyrs ? La vérité parlait à son cœur ; il lui devait un témoignage authentique ; il le lui

rendait. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion? et les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'associais aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrais-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe j'adoucirai ses mœurs; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre; et, si ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de Bacha, ce que vous me défendez sous celui d'Arabe? O mon père! mes yeux s'ouvrent enfin; je le vois, la vertu n'habite point les états despotiques, et l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances; ma vertu vous devient odieuse, et votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'est encore à vous que je m'en rapporte; sondez l'abîme de votre âme, et répondez-moi. Si j'immolais la justice

à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une odalisque, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austères de vertu apprises dans mon enfance? Pourquoi votre zèle ardent s'attiédit-il lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un sultan ou d'un visir? J'oserai vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit rejaillir sur vous : alors vous méconnaissez le crime; et si vous le reconnaissiez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On sent que, pressé par de tels raisonnemens, il serait très-difficile qu'un père n'aperçût pas enfin une contradiction manifeste entre les principes d'une saine morale et la conduite qu'il prescrit à son fils. Il serait forcé de convenir qu'en désirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une manière implicite et confuse, désiré que, tout entier aux soins de sa grandeur, ce fils y sacrifiât jusqu'à la justice. Or, dans ces gouvernemens asiatiques, où, des fanges de la servitude, on tire l'esclave, qui doit commander à d'autres esclaves, ce désir doit être commun à tous les pères. Quel homme s'es-

saierait donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuse que personne ne donnerait à ses enfans? Quelle manie que de prétendre former des âmes magnanimes dans des pays ou les hommes ne sont pas vicieux parce qu'en général ils sont méchans, mais parce que la récompense y devient le prix du crime, et la punition celui de la vertu? Qu'espérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, si la forme du gouvernement s'y prêtait; où d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut par conséquent y avoir d'hommes vraiment vertueux? Il faut dans les gouvernemens despotiques renoncer à l'espoir de former des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talens. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, on peut sans doute tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès; mais il faut en même temps convenir que l'exécution en serait d'autant plus difficile que la constitution monarchique se rapprocherait davantage de la forme du despotisme, ou que les mœurs seraient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je me contenterai de rappeler au citoyen zélé qui voudrait former des hommes plus vertueux et plus éclairés, que tout le problème d'une excellente éducation se réduit, premièrement, à fixer, pour chacun des états différens où la fortune nous place, l'espèce d'objets et d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens ; et, secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire et de l'estime.

Ces deux problèmes résolus, il est certain que les grands hommes, qui maintenant sont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendraient l'ouvrage du législateur ; et qu'en laissant moins à faire au hasard, une excellente éducation pourrait, dans les grands empires, infiniment multiplier et les talens et les vertus.

FIN.

# TABLE SOMMAIRE.

## DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

---



Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, et qui nous douent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées, il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions et du degré de passion propre à nous douer de cette espèce d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

Les peuples qui se sont le plus illustrés par les arts et les sciences, sont les peuples chez lesquels ces mêmes arts et ces mêmes sciences ont été plus honorés : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

La conclusion générale de ce discours, c'est que tous les hommes communément bien organisés ont en eux la *puissance physique* de s'élever aux *plus hautes idées* ; et que la *différence d'esprit* qu'on remarque entre eux dépend des *diverses circonstances* dans lesquelles ils se trouvent placés, et de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'*éducation*.

# DISCOURS IV.

## DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

Pour donner une connoissance exacte de l'*esprit* et de *sa nature*, on se propose, dans ce Discours, d'attacher des idées nettes, aux divers *noms* donnés à l'*esprit*.

On prouve, dans ce Chapitre, que, dans les questions compliquées, il ne suffit pas, pour bien voir, d'avoir l'esprit juste, qu'il faudrait encore l'avoir étendu ; qu'en général, les hommes sont sujets à s'énorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie ; qu'en conséquence ils se disent supérieurs aux gens à talens, croient, dans cet aveu, simplement se rendre justice, et ne s'aperçoivent point qu'ils sont entraînés à cet erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes ; méprise dont il est sans doute utile de faire apercevoir les causes.

On prouve, dans ce Chapitre, qu'il ser
sans doute très-utile de perfectionner l
ducation publique, mais qu'il n'est rien
plus difficile: que nos mœurs actuelles s'o
posent, en ce genre, à toute espèce
réforme; que, dans les empires vastes
puissans, on n'a pas toujours un besoi
urgent de grands hommes; qu'en consé
quence, le gouvernement ne peut arrête
long-temps ses regards sur cette partie d
l'administration. On observe cependant,
cet égard, que, dans les états monarchiques
tels que le nôtre, il ne serait pas impos-
sible de donner le plan d'une excellente
éducation; mais que cette entreprise se-
rait absolument vaine dans des empires
soumis au despotisme, tels que ceux de
l'Orient.

FIN.